

RUDOLF STEINER

**LE
KARMA**

CONSIDERATIONS ESOTERIQUES

IV

*10 conférences et allocution
5 au 28 septembre 1924
Dornach*



Éditions Anthroposophiques Romandes
11, rue Verdaine, 1204 Genève/Suisse
1983

Traduction faite d'après un sténogramme non revu
par l'auteur. L'édition originale porte le titre :

Esoterische Betrachtungen
karmischer Zusammenhänge

Vierter Band : Das geistige Leben der Gegenwart
im Zusammenhang mit der anthroposophischen
Bewegung

Bibliographie N° 238 (5e édition)

© 1983. Tous droits réservés by
Éditions Anthroposophiques Romandes

Traduction autorisée par la
Rudolf Steiner-Nachlass-verwaltung
Dornach/Suisse

Imprimé en Suisse

TABLE DES MATIERES

Première conférence, Dornach 5 septembre 1924

L'archétype spirituel du mouvement anthroposophique. Etats de conscience actuels et préhistoriques de l'homme. La vie de rêve. Symbolisations chaotiques de la vie sensorielle extérieure et révélations du monde spirituel. Le fil de notre destinée est filé et tissé pendant les expériences faites dans le sommeil en rapport avec les esprits divins.

Deuxième conférence, 7 septembre 1924

Le fil continu de la destinée, le karma, se soucie peu de la profession extérieure et intérieure de l'homme, mais bien davantage des forces et des résistances intérieures de l'âme et des liens moraux. L'investigation du fil de la destinée rend nécessaire de porter son attention sur certains faits intimes, sur la totalité de l'homme. Carl Ludwig Schleich et August Strindberg.

Troisième conférence, 10 septembre 1924

A la base du déroulement historique se trouvent des événements spirituels ; ceux-ci doivent être pris en considération au titre de motifs internes dans l'histoire du monde et dans la vie. Les fruits de périodes de civilisation antérieures sont transportés par des personnalités dans des temps ultérieurs, et, ce faisant, transformés. Dans leur nouvelle forme, ils ne sont pas identifiés par l'observation des circonstances extérieures ; ils doivent être envisagés comme formant un courant intérieur. Hârûn-al-Rashid et son conseiller. L'arabisme dans la civilisation européenne. Le huitième concile œcuménique. Le Concile suprasensible préparant le courant michaélique au début du XIX^e siècle. La Table Ronde du roi Arthur et le christianisme cosmique du passé. L'Ecole de Chartres. Brunetto Latini. Baco de Verulam et Amos Comenius.

Quatrième conférence, 12 septembre 1924

Le cheminement du courant michaélique de préparation, son action grâce aux individualités d'aristotéliens et de platoniciens chrétiens. Anciennes traditions mystériques à l'Ecole de Chartres. La déesse Nature, intelligences planétaires et puissances spirituelles des étoiles fixes. Au tournant des XII^e et XIII^e siècles transmission de la mission de Chartres aux aristotéliens séjournant jusque-là dans le monde suprasensible, et s'incarnant maintenant. La scolastique. Au moment où se répand le matérialisme à l'époque de l'âme de conscience, fondation d'une Ecole de Michaël répandue dans les mondes suprasensibles.

Cinquième conférence, 14 septembre 1924

Atmosphère de crépuscule du platonisme vivant à l'Ecole de Chartres, tandis que naissent dans l'Ecole de Michaël suprasensible des impulsions d'avenir. Ces impulsions exercent leur action dans le mouvement anthroposophique. Le personnage de Julien l'Apostat.

Sixième conférence, 16 septembre 1924

L'individualité de Julien l'Apostat-Herzeloyde-Tycho de Brahé. Les idoles démoniaques de Baco de Verulam. Le culte suprasensible au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles. Actions inspiratrices dans le sens du courant michaélique par l'individualité de Tycho de Brahé. Schelling et Jacob Frohschammer.

Septième conférence, 18 septembre 1924

Les étoiles sont des colonies d'êtres spirituels dans l'espace cosmique. Pour comprendre le karma, il nous faut entrer en liaison avec les entités astrales entre la mort et une nouvelle naissance. La régence de Michaël nous ouvre à nouveau un accès à la compréhension de la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Le personnage de Strader. Le Tournoi des chanteurs à la Wartbourg. Heinrich von Ofterdingen.

Huitième conférence, 19 septembre 1924

Réincarnations de personnalités historiques : un philosophe sceptique romain, le cardinal Mazarin, le comte Hertling. – Le pape Grégoire VII, Ernst Haeckel. – L'ermite, la nonne, Vladimir Solovieff.

Neuvième conférence, 21 septembre 1924

Lignes directrices pour la compréhension de la vie spirituelle du présent. Les entraves karmiques montrées par l'exemple de l'individualité qui vivait dans Thomas Campanella et dans l'âme d'Otto Weininger ; lutte intérieure du visionnaire d'autrefois et de la conception spirituelle du monde avec le rationalisme et l'intellectualisme.

Dixième conférence, 23 septembre 1924

Emancipation de l'élément intellectuel dans la nature profonde de l'âme. Les corps entièrement adaptés à l'intellectualisme de la civilisation actuelle font obstacle à la spiritualité passée des âmes qui s'incarnent ; cette spiritualité se réfugie dans le subconscient. La tâche de l'anthroposophie :

métamorphoser l'intellectualisme en spiritualité, doit compter avec le rationalisme de l'époque, afin que les idées trouvent la voie vers les hauteurs de l'esprit, et puissent descendre vers la nature. Frein opposé au spirituel à la fin du XIX^e siècle. Exemple donné dans la suite des incarnations Platon-Hroswitha-Schrôer.

Allocution, 28 septembre 1924 (Dernière allocution)

Pensées préparant un futur temps de fête de la Saint-Michel pour l'humanité. La réincarnation d'Elie en Lazare-Jean, Raphaël et Novalis. Périple de Raphaël à travers les sphères de la Lune, de Mercure, de Vénus et du Soleil. Son lien avec Goethe dans la sphère de Jupiter. Eliphas Lévi, Swedenborg. La biographie de Raphaël par Herman Grimm. Echo de la vie de Raphaël dans l'idéalisme magique de Novalis. La révélation de la force michaélique dans l'âme, son devenir vivant dans les actes sont nécessaires pour triompher du démoniaque, du Dragon.

Remarques complémentaires sur le contenu de l'allocution du 28 Septembre (dernière allocution)

PREMIÈRE CONFÉRENCE
Dornach, le 5 septembre 1924

De nombreux amis aujourd'hui réunis le sont ici pour la première fois depuis le Congrès de Noël, et c'est pourquoi il m'incombe de rappeler, ne serait-ce qu'en quelques paroles introductives, ce que fut cette Assemblée. La Société anthroposophique devait en recevoir une impulsion nouvelle : celle qui doit l'animer afin qu'elle puisse réellement, et sous une forme digne, faire pénétrer dans la civilisation la vie qu'apporte l'anthroposophie. Depuis ce Congrès en effet, une impulsion ésotérique est vraiment entrée dans la Société anthroposophique ; celle-ci était jusqu'alors, disons une sorte de cadre administratif.

Dès ses débuts, l'anthroposophie a été la voie par laquelle afflue la vie de l'esprit qui est, aujourd'hui et depuis le dernier tiers du XIXe siècle, accessible à l'humanité. Ce mouvement anthroposophique, il faut le concevoir ainsi : ce qui, venant de lui, se déroule sur Terre, n'est que la manifestation extérieure de ce qui s'accomplit dans le monde spirituel pour le développement de l'humanité. Et qui veut dans la dignité prendre intérêt à notre mouvement, doit savoir que dans le domaine de la Société anthroposophique elle-même, ce sont les impulsions spirituelles qui valent.

Que signifie en effet, mes chers amis, la croyance générale, théorique, en l'existence d'un monde spirituel ? Croire théoriquement au monde spirituel signifie qu'on en accueille l'idée dans ses pensées. Mais les idées de l'homme d'aujourd'hui, sous la forme très intériorisée qu'elles ont prise dans l'esprit humain depuis les quatre ou cinq derniers siècles, ont beau figurer, dans leur nature foncière, ce qu'il y a de plus spirituel à ses yeux, elles ne peuvent plus accéder qu'à des vérités d'ordre matériel.

De sorte que l'humanité actuelle a bien une vie spirituelle qu'expriment des idées, mais cette activité pensante spirituelle de l'humanité civilisée ne s'applique qu'à des contenus matériels. Le savoir théorique du contenu de l'anthroposophie reste également contenu matériel jusqu'au moment où vient s'y ajouter la conviction réelle, profonde, consciente, que l'esprit est une réalité concrète, que partout où s'offre au sens de l'homme une matière qui vit, non seulement l'esprit imprègne et pénètre de sa vie cette matière, mais que finalement toute matière disparaît au regard vrai de l'homme, lorsqu'à travers elle il est capable d'atteindre l'esprit.

Une telle manière de voir doit aussi s'étendre à tout ce qui nous concerne ; et ce qui nous concerne, c'est notre appartenance à la Société anthroposophique. Nous devons reconnaître qu'à cette appartenance – qui est du domaine des faits extérieurs correspond une réalité spirituelle, qu'un mouvement spirituel a pris naissance récemment dans le monde spirituel et qu'il continuera à vivre, si les hommes peuvent lui rester fidèles. Sinon il se développera à l'écart de la vie sur Terre. Mais si les hommes trouvent dans leur cœur la force de lui rester fidèles, il se poursuivra en liaison avec la vie terrestre.

Au-delà de notre conviction théorique de la présence d'un esprit derrière les minéraux, les plantes, les animaux et l'homme lui-même, une conviction profonde doit pénétrer dans le cœur de tout homme qui adhère à l'anthroposophie : c'est que derrière la Société anthroposophique aussi, laquelle est extérieurement du domaine de la maya, de l'illusion, plane l'image originelle et spirituelle du mouvement anthroposophique. Cette certitude doit devenir réalité dans l'activité et le travail de notre Société. Bien souvent, mes chers amis, j'ai exposé avant le Congrès de Noël qu'il faudrait distinguer entre le mouvement anthroposophique – dont il faudrait toujours dire la même chose qu'aujourd'hui – et la Société anthroposophique qui était un cadre administratif pour l'ésotérisme anthroposophique. Depuis Noël c'est l'inverse qui est le cas.

A l'époque de Noël s'est présentée à moi une décision difficile à prendre : devais-je devenir moi-même le président de la Société anthroposophique ? Durant toutes les années précédentes, depuis que la Société anthroposophique existait, je me considérais comme l'instructeur non lié à l'administration de la cause anthroposophique, et dans toutes les choses les plus diverses à considérer, je me suis comporté strictement dans ce sens. La Société anthroposophique était dirigée par d'autres personnes. Ce qui m'incombait à moi, c'était de donner sa place à la cause anthroposophique au sein de la Société, dans la mesure où les personnalités isolées ou leurs groupes le souhaitaient.

Au cours de ces conférences, ou en d'autres circonstances, nos amis auront l'occasion de discerner ce que cela signifie : élaborer en vue d'une activité sur le plan terrestre ce qui, aujourd'hui, veut se révéler dans le monde spirituel. Et il faudrait que soient reconnues les difficultés liées à cette tâche dès lors que le travail d'administration extérieure doit venir s'ajouter, disons à ce rapport avec le monde spirituel. Et au moment de Noël, une éventualité s'est vraiment présentée : ou bien les puissances spirituelles qui nous font don de l'anthroposophie prendraient ombrage de cette jonction entre l'ésotérisme et l'administration extérieure, ou bien il se produirait autre chose. C'est pourquoi la décision à prendre à ce moment était la plus difficile que l'on puisse se représenter. Car la possibilité pouvait tout à fait se présenter que l'abondance de vie spirituelle qui affluait vers nous eût été dangereusement compromise par cette décision.

Pourtant il fallait la prendre, car les conditions étaient telles que désormais, si la cause anthroposophique devait rester liée à la Société anthroposophique, il fallait que soit établie la situation inverse de ce que j'ai caractérisé précédemment. Il fallait que pour l'avenir la Société anthroposophique elle-même soit le lieu d'où provienne directement la vie ésotérique, qu'elle agisse elle-même ésotériquement et soit consciente de cette action ésotérique.

Il fallait pour cela que soit créé un Comité Directeur ésotérique au Goethéanum. Il fallait en outre que soit reconnu ceci : à ce Comité Directeur dans son ensemble incombe une tâche ésotérique, et à l'avenir tout ce qui passe par la Société anthroposophique sera non seulement une substance anthroposophique à s'assimiler ; à l'avenir non seulement l'anthroposophie sera enseignée, elle sera faite, c'est-à-dire qu'à travers toutes les mesures extérieures qui seront prises, l'anthroposophie agira.

Il faut pour cela que soient connues les forces réelles qui doivent unir entre elles les personnalités rassemblées dans la Société. Ces forces-là ne peuvent être de celles que coiffent un programme quelconque ou des principes rassemblés en formules abstraites. Seuls peuvent fonder la Société anthroposophique dans un sens ésotérique et la maintenir les liens réels entre humains. Il faut donc qu'à l'avenir tout soit fondé sur les rapports humains réels au sens le plus large du terme, sur la vie spirituelle concrète, non abstraite.

Il faut pouvoir discerner cette vie spirituelle concrète en tant que telle, et la voir manifestée dans les détails les plus minimes de la vie. J'aimerais mentionner ici un de ces détails infimes. Lorsque cette impulsion eut été acceptée, nous avons décidé de donner à chacun de nos membres une nouvelle carte. Entre temps, la Société anthroposophique s'était étendue à douze mille membres ; il s'agissait donc d'établir douze mille cartes de membres, et en dépit des objections qui furent faites par beaucoup, je dus prendre la décision – je viens de le dire, c'est un détail infime de signer moi-même chaque carte de membre. Ce qui était un travail de plusieurs semaines. Mais que signifie ce travail ? Il ne répond pas à un entêtement, ni à une quelconque règle administrative extérieure ; ce qu'il signifie, c'est que mes yeux se sont posés sur le nom de celui qui allait recevoir sa carte. C'est là un rapport humain – tout d'abord de portée infime, mais c'est un rapport humain.

Voilà en quoi des relations humaines qui sont des faits se distinguent de simples règlements administratifs, de ce qui se trouve seulement dans les programmes et leurs paragraphes. Rien de ce qui coule réellement à travers l'anthroposophie ne doit figurer sous forme de principes et de paragraphes, tout doit devenir vie véritable. Seule la vie véritable peut se pénétrer d'ésotérisme.

Il faut donc le dire : depuis le Congrès de Noël, la cause anthroposophique et la Société anthroposophique ne sont plus distinctes, elles ne forment plus qu'un. Et ce dont il s'agit, c'est que cela soit présent à la conscience de chaque membre.

Il pourrait vous sembler, mes chers amis, que c'est là une chose qui va de soi. Réfléchissez-y, et vous trouverez que la mettre en pratique complètement et avec cœur, cela ne va pas de soi, et même c'est très difficile de la mettre en pratique à tout instant de sa vie.

Il s'agit maintenant, aimerais-je dire, de se soucier d'abord de ceci : dans ces conditions, la vie spirituelle continuera-t-elle de couler à travers la Société anthroposophique comme elle coulait à travers le mouvement anthroposophique ?

Il nous est permis de dire une chose, maintenant que depuis plusieurs mois les effets du Congrès de Noël se font sentir parmi nous, que nous nous efforçons de rester fidèles à ce que nous avons voulu faire en posant la pierre de fondation spirituelle de la Société anthroposophique – il nous est permis de dire ceci : ce qui a afflué depuis des années, continue d'affluer en abondance. Et nous pouvons dire aussi que les cœurs se sont ouverts davantage partout où le courant plus ésotérique qui passe à travers tout travail anthroposophique depuis le Congrès de Noël, où ce courant plus ésotérique est présent.

Recueillez dans vos cœurs, mes chers amis, tout ce que signifie cette parole que je prononce après les expériences des derniers mois. Une telle compréhension contribuera à l'avenir beaucoup à donner le bon fondement à cette pierre de fondation spirituelle que nous avons posée à l'époque du Congrès de Noël pour la Société anthroposophique.

J'en viens à parler ici, dans cette conférence d'introduction, de ce que j'aurai à vous dire dans les prochains jours ; j'aurai à montrer comment, en ces heures graves, le mouvement anthroposophique retourne au fond à son origine, à son germe. Lorsqu'au début du siècle la Société anthroposophique, issue de la Société théosophique, fut fondée à Berlin, il s'est passé quelque chose de très curieux. Tandis qu'était fondée la Société anthroposophique, c'est-à-dire la section allemande de la Société théosophique, je faisais à Berlin des conférences sur « l'anthroposophie ». Par là, mon activité recevait d'emblée l'impulsion qui devait engendrer plus tard le mouvement anthroposophique.

Je puis ici vous rappeler encore autre chose : les toutes premières conférences annoncées à l'époque devant un cercle très restreint avaient pour titre : « Exercices pratiques sur le karma ». J'ai senti alors une très vive résistance s'élever contre ce projet. Et peut-être le membre le plus ancien de la Société anthroposophique qui, à notre grande joie, est aujourd'hui parmi nous – M. Günther Wagner, que je salue de tout cœur en sa qualité de doyen de notre Société – se rappelle-t-il combien forte fut l'opposition à bien des choses que je devais alors incorporer au mouvement anthroposophique. Les conférences projetées n'eurent pas lieu. En face des courants provenant du mouvement théosophique, il

ne fut pas possible de cultiver cet ésotérisme, de parler sans fard et librement de ce qui, sous forme théorique, avait toujours existé.

Depuis le Congrès de Noël, dans cette salle et partout où j'ai pu parler, est étudiée en langage clair l'action concrète du karma humain dans les événements historiques et dans les individus. Aujourd'hui, un grand nombre de nos membres savent déjà ce que fut la succession des différentes incarnations de personnalités importantes, comment aussi s'est formé le karma de la Société anthroposophique elle-même, et celui, lié à elle, de certaines personnalités. Depuis le Congrès de Noël, ces choses sont exposées tout à fait sous leur aspect ésotérique. Nos cycles sont publiés, et accessibles à quiconque s'y intéresse. Nous sommes donc devenus une Société de caractère plus ésotérique, qui est en même temps tout à fait publique.

En un certain sens, nous sommes ainsi revenus à notre point de départ. Ce qui était alors une intention doit maintenant devenir réalité. Comme beaucoup de nos amis sont ici pour la première fois depuis le Congrès de Noël, je traiterai dans les jours qui viennent la question du karma. Aujourd'hui, je ne donnerai qu'une sorte d'introduction, et je parlerai de choses qui sont indiquées – bien que sous forme d'esquisse – dans les « Nouvelles pour les membres » de cette semaine.

L'acquisition et la recherche de connaissances – ceci ressort de nos ouvrages anthroposophiques – sur les faits et les êtres du monde spirituel ne vont pas sans le développement de la conscience humaine. Nous verrons comment ce monde spirituel, une fois exploré par une conscience élargie, peut ensuite devenir compréhensible à une intelligence humaine saine et sans œillères. Il faut toujours tenir compte de ce fait : l'investigation spirituelle ne va pas sans le développement d'états de conscience nouveaux ; mais la compréhension de ce que découvre l'investigateur spirituel ne demande qu'une intelligence normale, celle qui peut se développer en toute liberté d'esprit.

Certes, dès que l'on parle ainsi, on se heurte à de rudes résistances dans la pensée des hommes d'aujourd'hui. J'avais un jour exposé à Berlin ce que je dis à l'instant, et un article bienveillant parut sur cette conférence publique, faite devant un auditoire nombreux. D'après Monsieur Steiner – disait cet article – la saine raison humaine peut admettre ce que l'on découvre dans les mondes supérieurs. Mais l'évolution tout entière de notre époque nous enseigne que l'intelligence saine n'admet rien qui soit de nature suprasensible – et qu'une intelligence qui le fait n'est certainement plus saine. Il faut bien le dire : En un certain sens, c'est là l'opinion généralement admise par les gens cultivés de notre temps. Si l'on n'est pas fou – pour dire la chose en mots plus directs – on n'entend rien à l'existence de mondes spirituels ; et si l'on y entend quelque chose, c'est à coup sûr qu'on est fou ! C'est la même façon de parler, elle est seulement formulée en termes plus nets.

Il faut donc bien chercher à voir dans quelle mesure le bon sens peut admettre les données de la recherche spirituelle, données qui sont acquises par le développement d'autres états de conscience. Depuis des siècles, nous avons armé nos sens d'instruments de laboratoire, de télescopes, de microscopes. L'investigateur spirituel, lui aussi, arme ses sens de ce qu'il développe en sa propre âme. Dans le domaine de la nature, la recherche a été dirigée vers le dehors ; elle a utilisé des instruments extérieurs. La recherche spirituelle est orientée vers le dedans ; elle se sert d'instruments que l'âme développe en elle-même, par une activité fidèlement menée.

En guise d'introduction, je voudrais maintenant vous faire comprendre comment se déploient certains états de conscience, en comparant simplement ceux qui sont habituels à l'homme de notre époque à ceux que l'humanité connut autrefois, à des stades d'évolution anciens, primitifs, non historiques, préhistoriques. L'homme d'aujourd'hui vit dans trois états de conscience dont un seul, en fait, est admis par lui comme étant source de connaissance. Il vit à l'état de veille – à l'état de conscience de rêve – et aussi à l'état de sommeil sans rêves, inconscient.

Dans la conscience ordinaire, la conscience de veille, notre attitude vis-à-vis du monde extérieur est telle que nous prenons pour une réalité tout ce que nous pouvons saisir par nos sens, et que nous laissons agir sur nous. Au moyen de l'intelligence liée à notre cerveau – ou tout au moins à la nature humaine nous élaborons ensuite des représentations, des idées et même des sentiments qui concernent ce monde sensible. À l'aide de cette conscience de veille, nous saisissons aussi, dans certaines limites, notre propre vie intérieure. Et par toutes sortes de réflexions, de développements d'idées, nous en venons à admettre l'existence du suprasensible au-delà du sensible. Cet état de conscience, je n'ai pas besoin de le décrire plus longuement : c'est celui qui est connu de chacun, et en fait, chacun admet qu'il y exerce ses facultés de connaissance et de volonté.

Pour l'homme d'aujourd'hui, l'état de conscience de rêve est imprécis, crépusculaire. Il perçoit alors le monde extérieur sous des formes à sens symbolique dont il ne prend pas toujours conscience. Le matin par exemple, avant notre réveil, nous ne portons pas encore sur le soleil levant des yeux pleinement ouverts. Sa lumière brillante à travers la vitre frappe notre œil encore voilé, nous sommes encore séparés comme par un voile ténu de ce que sinon l'homme perçoit en impressions sensorielles, en perceptions aux contours rigoureux : l'âme s'emplit alors de la représentation d'un immense incendie.

C'est le symbole correspondant à la lumière qui frappe notre œil encore incomplètement ouvert. Ou bien on rêve qu'on passe entre des pierres blanches dressées de part et d'autre d'une allée. On s'approche d'une de ces pierres et on constate qu'elle a été endommagée par une force naturelle

quelconque, ou par la main humaine. On s'éveille, et à la douleur ressentie, on s'aperçoit qu'on a une dent gâtée. Les deux rangées de dents ont été symbolisées par les pierres vues en rêve ; celle qui était endommagée était la mauvaise dent.

Nous nous percevons dans une pièce surchauffée où nous nous sentons mal à l'aise. Nous nous réveillons le cœur battant, le pouls rapide : l'intensité des battements de notre cœur et de notre pouls est symbolisée par la pièce surchauffée. Des états internes et externes apparaissent dans le rêve sous une forme symbolique, des réminiscences de la vie journalière, métamorphosées de multiples façons, transformées en véritables drames, emplissent l'âme du rêveur. Il ne sait pas toujours comment cette métamorphose s'effectue dans le domaine merveilleux de la vie de son âme. Et il arrive bien souvent qu'il soit prisonnier d'une légère illusion dans cette vie de rêve qui peut aussi influencer sur sa vie de veille, pour peu que sa conscience soit affaiblie d'une façon quelconque.

Un savant passe dans une rue devant une librairie. Il y voit un livre qui parle des animaux inférieurs, un livre qui l'a toujours beaucoup intéressé. Mais maintenant, bien que le titre de ce livre annonce un contenu extrêmement important pour un chercheur, il ne s'y intéresse nullement ; tout à coup, tandis que son regard se fixe sur ce livre qu'il a toujours regardé avec le plus grand intérêt, il entend au loin un orgue de Barbarie qui joue une mélodie depuis longtemps sortie de sa mémoire... Il ne prête plus attention au titre du livre ; ce qui le fascine, ce n'est plus le livre, c'est le son lointain de cet orgue de Barbarie, qu'il n'eût pas entendu s'il était resté plongé dans ses pensées. Que s'est-il passé ? – Quarante ans auparavant, alors qu'il était encore tout jeune, il a dansé pour la première fois de sa vie avec sa première danseuse, sur cette même mélodie qu'il n'a plus jamais entendue, et qui vient lui rappeler ce souvenir. Son esprit étant resté disponible, il se remémore la chose assez exactement.

Le mystique peut transformer un événement de ce genre en tout autre chose. Celui-là précisément qui entreprend en toute conscience l'exploration de la vie spirituelle doit pouvoir se représenter clairement les chimères, les illusions qui peuvent naître dans l'âme humaine. On peut très facilement croire, lorsqu'on se plonge pour ainsi dire dans sa vie intérieure, qu'on a trouvé une voie d'accès à tel ou tel fait spirituel ; en fait, on a seulement la réminiscence transformée d'une mélodie jouée par un orgue de Barbarie. Cette vie du rêve est quelque chose d'admirable, de grandiose, mais seul la comprend comme il convient celui qui peut aborder ces phénomènes après avoir acquis une véritable formation spirituelle.

Dans l'état de conscience ordinaire, l'homme d'aujourd'hui ne garde du sommeil profond sans rêves que, par exemple, le souvenir du temps qui a dû s'écouler entre son assoupissement et son réveil. Tout le reste, il faut qu'il le vive avec l'aide de la conscience de veille. Un sentiment imprécis, assourdi, d'avoir vécu entre le moment de l'endormissement et celui du réveil, voilà tout ce qui lui reste de son sommeil sans rêves.

Tels sont les trois états de conscience que nous connaissons aujourd'hui : celui de la veille, celui du rêve et celui du sommeil sans rêves. Or, si nous remontons aux temps très reculés de l'évolution humaine – nous l'avons déjà dit – à des époques préhistoriques qui ne peuvent être connues que par les moyens d'investigation spirituelle dont il sera question dans les prochains jours – nous trouvons également chez l'être humain trois états de conscience ; mais ils sont entièrement différents. Dans ces temps lointains de l'évolution, on n'avait pas l'expérience de la pleine conscience de veille dans laquelle nous vivons actuellement. Au lieu de distinguer les faits et les êtres sous une forme précise, matérielle, avec des contours nettement dessinés, on ressentait à cette époque les êtres sous une forme physiquement imprécise.

Un être humain qui, à cette époque, vous aurait regardés tels que vous vous trouvez ici, ne vous aurait pas vus sous des formes bien distinctes, encloses dans des lignes comme nous en voyons aujourd'hui ; tout ce que l'œil aperçoit aujourd'hui, et qui était alors imprécis, apparaissait imprégné d'une aura, d'une luminosité, d'un éclat scintillant, d'une moirure qui dépassait beaucoup la forme actuellement visible. Pour un tel mode de perception, toutes vos auras eussent été confondues, le regard de l'observateur aurait plongé dans les auras scintillantes, brillantes, lumineuses, pailletées de reflets, des âmes de ceux qui étaient devant lui. L'être humain vivait d'une vie encore liée à l'atmosphère spirituelle et psychique, et son regard plongeait donc encore dans les âmes.

Permettez-moi de recourir à une comparaison : si aujourd'hui nous suivons une rue au soir d'une journée chaude et sèche, les lampadaires nous apparaissent avec des contours précis. Mais par une soirée brumeuse, nous voyons ces mêmes lampadaires entourés de formations colorées que la physique actuelle prend, bien à tort, pour des phénomènes subjectifs ; c'est en réalité la perception intérieure de la nature même de la flamme, mais vue à travers le brouillard imprégné d'eau. Autrefois, les esprits se déplaçaient ainsi dans ce monde de l'âme et de l'esprit, et voyaient très objectivement les auras des humains. Tel était l'un de leurs états de conscience.

Ils en avaient un autre, comme pour nous le sommeil animé de rêves s'ajoute à notre conscience de veille. Dans ce second état, qui n'avait rien de comparable à notre conscience de rêve actuelle, tout ce qui était perception sensorielle disparaissait. Pour nous, les impressions sensorielles deviennent symboles dans les rêves : la lumière du soleil devient feu ardent, nos dents deviennent deux rangées de piquets, etc... Des rêves engendrés par des souvenirs prennent la forme de scènes dramatiques se déroulant sur Terre, ou aussi plus spiritualisées. Le monde des sens est toujours là, le monde des

souvenirs subsiste. Pour la conscience humaine de ces temps infiniment reculés – c'est-à-dire qui était alors la nôtre, car vous tous qui m'écoutez, vous existiez déjà – il en était autrement. Lorsque la lumière du soleil déclinait, l'homme ne voyait pas des symboles d'objets physiques – ces objets disparaissaient à ses yeux.

L'arbre qui était devant lui s'effaçait pour laisser place à sa nature spirituelle. Les légendes qui parlent des esprits des arbres n'ont pas été inventées par l'imagination populaire ; c'est leur interprétation qui est inventée par l'imagination des érudits. L'esprit de l'arbre apparaissait donc à sa place. Et tous ces esprits – celui de l'arbre, celui de la montagne, celui du rocher, etc... Orientaient le regard de l'âme vers le monde où l'être humain se trouve entre la mort et une nouvelle naissance, un monde où il vit sur Terre au milieu de faits et d'êtres spirituels, tout comme il vit au milieu de faits matériels et d'êtres physiques. Tel était le second état de conscience. Nous verrons par la suite comment notre état de rêve ordinaire peut prendre cette forme pour celui qui, aujourd'hui, s'efforce de parvenir à la connaissance spirituelle.

Les humains d'autrefois connaissaient enfin un troisième état de conscience. Ils dormaient aussi, bien entendu ; mais lorsqu'ils s'éveillaient, ils n'avaient pas seulement le vague souvenir d'avoir vécu un certain temps, ou bien l'obscur sentiment d'être vivants ; ils avaient le souvenir précis de ce qu'ils avaient vécu en dormant. Et c'est de ce sommeil que leur venaient les impressions de vies terrestres antérieures, et avec elles celles d'un enchaînement karmique, et la connaissance, la vision qui pénètre les liens du karma.

Aujourd'hui, l'homme connaît trois états de conscience : celui de la veille, celui du rêve et celui du sommeil sans rêves. L'humanité primitive en connaissait également trois : celui qui percevait la réalité imprégnée d'esprit, celui dans lequel le regard atteint le monde spirituel, et celui de la connaissance du karma. Mais pour cette humanité des origines, il s'agissait là pour l'essentiel d'états d'une sorte de conscience crépusculaire. Cette conscience du soir s'est éteinte, s'est effacée au cours de l'évolution. Il faut que renaisse une conscience du point du jour, une conscience de l'aube. L'investigation spirituelle actuelle s'y adapte déjà. En intensifiant ses facultés psychiques, l'homme doit parvenir à regarder l'arbre, le rocher, la source, la montagne, les étoiles, d'un regard auquel se révèlent le fait ou l'être spirituel présent derrière n'importe quel objet physique.

Ainsi peut naître une science exacte, une connaissance exacte – bien que l'on en parle encore aujourd'hui comme d'une folie, d'une chimère –, celui qui connaît réellement pourra regarder l'arbre qu'il a sous les yeux et tout matériel que soit cet arbre, il le verra désertant en quelque sorte l'espace, s'effaçant, tandis que la nature spirituelle de cet arbre lui apparaîtra. Tous les êtres physiques, extérieurs, nous renvoient le reflet de la lumière solaire. De même l'anthroposophie anticipe sur ce cheminement l'humanité en arrivera à reconnaître que l'entité spirituelle du soleil qui parcourt et anime le monde vit aussi dans tous les êtres physiques.

De même que la lumière physique se reflète dans notre œil physique, l'Être solaire divin, spirituel, qui imprègne tout ce qui existe peut, venant effectivement de tout être terrestre, se refléter dans l'œil de notre âme. L'homme dit aujourd'hui : la rose est rouge, parce que la rose, lorsqu'il la perçoit et dans cette perception même, lui rend le don qu'il a reçu lui-même du soleil physique-éthérique. Un jour, l'homme pourra dire que la rose lui rend ce qu'elle reçoit de l'élément spirituel et psychique du soleil dont les ondes parcourent l'univers.

L'être humain vivra de nouveau au sein d'une atmosphère spirituelle, il s'apercevra alors que sa conscience de rêve, qui ne lui propose tout d'abord qu'un symbolisme chaotique de sa vie sensorielle, lui apporte les révélations d'un monde spirituel que nous traversons entre la mort et une nouvelle naissance. Il saura que pendant son sommeil profond agit et vit réellement un ensemble de forces dont l'action se prolonge après le réveil et nous mène vers ce qui détermine notre destin, notre karma. Le destin que, malgré notre liberté, nous vivons dans la journée, est filé et tissé pendant notre sommeil, là où notre âme et notre esprit, dégagés du physique et de l'éthérique, sont unis à bien des Esprits, et entre autres à ceux qui font passer dans notre vie actuelle les effets de nos vies antérieures.

Celui qui parvient, en développant les forces psychiques appropriées, à plonger le regard dans la vie du sommeil sans rêves, y découvre les enchaînements karmiques. C'est alors, et seulement ainsi, que l'histoire de l'humanité prend un sens : elle est faite de ce que les hommes, ayant vécu antérieurement, apportent à des époques nouvelles après avoir passé par l'existence entre la mort et une nouvelle naissance. Lorsque nous considérons une personnalité d'aujourd'hui ou d'une époque quelconque, nous ne pouvons la comprendre qu'en tenant compte de ses vies passées. De cette investigation qui, à partir de la vie actuelle ou d'une vie quelconque, remonte vers des existences antérieures, nous parlerons dans les prochaines conférences, en nous référant tout d'abord à des personnages historiques ou à des exemples choisis dans la vie courante.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, le 7 septembre 1924

Tout ce qu'on peut dire au sujet du karma et de la répétition des vies terrestres, nous en avons parlé avant-hier, ne peut rester que privé de vie tant que l'observation orientée dans ce sens n'agit pas sur la façon dont on conçoit la vie, c'est-à-dire tant qu'on n'envisage pas cette vie sous l'angle du karma et de la réincarnation. La recherche dans ce domaine doit être entreprise avec le plus grand sérieux. Car chez certains la tentation est grande d'imaginer toutes sortes de rapports karmiques, de se faire des idées sur les vies successives ; et dans ce domaine la source des illusions est extrêmement abondante. Une recherche dans ces directions ne peut être réellement entreprise que si, grâce au développement de l'âme, le monde spirituel s'est en quelque sorte ouvert à l'investigateur.

D'autre part, pour de telles recherches, les auditeurs voudront évidemment fonder leur conviction sur des bases qui peuvent se dégager de tout ce qui apparaît au cours d'une investigation de ce genre. On ne devrait pas accorder de crédit à celui qui commencerait par parler d'une succession de vies terrestres sans fonder ce qu'il tire ainsi des profondeurs cachées sur ce qui a été établi auparavant, et qui justifie la confiance de l'auditeur.

Je pense que depuis les 23 ou 24 années que l'anthroposophie est cultivée, une documentation occulte suffisante a été rassemblée et qu'on peut donc communiquer aujourd'hui les résultats d'une investigation sur le karma et les vies terrestres successives à des auditeurs dont la confiance repose sur les enseignements donnés dans d'autres domaines de la vie spirituelle. Certes, beaucoup parmi vous ne sont que depuis peu dans la Société. Mais il serait impossible à celle-ci de se développer si l'on devait tout reprendre depuis le début pour chaque nouveau membre, et nous sommes d'autre part profondément heureux et satisfaits de voir revenir à ce cours un grand nombre de nos vieux amis, d'anthroposophes qui ont participé à presque tout le développement de l'anthroposophie. Il faudra aussi qu'au cours des temps des possibilités soient offertes à ceux qui sont entrés récemment dans notre Société d'accéder au travail accompli au fur et à mesure de son développement.

Si je dois prononcer ces paroles à titre de préambule, c'est parce que dans les considérations qui vont servir de point de départ aux développements des prochaines conférences, beaucoup de choses pourront paraître vraiment très osées. Mais mes chers amis, la vie humaine n'apparaît justement dans sa véritable lumière que lorsqu'on la conçoit, conformément à sa réalité, comme un continuum à travers plusieurs existences terrestres. Or, se livrer à la recherche dans ce domaine avec sérieux, et dans la conscience de sa responsabilité, ce n'est guère facile. Car les résultats qu'on obtient ainsi sont en fait, d'une certaine façon, en contradiction avec les représentations courantes.

Les choses sont ainsi : lorsqu'on considère une vie d'homme sur terre et ce qui constitue son destin, les coups du sort qui frappent tout d'abord, ce sont ceux qui sont liés à la profession – extérieure ou intérieure – à la position sociale, etc. Il semble facile de caractériser une personne, en ce qui concerne sa vie terrestre, d'après certaines qualités qui ne sont pas nécessairement extérieures, et peuvent bien avoir une signification pour sa vie intérieure ; mais lorsqu'il s'agit des profondeurs dans lesquelles le regard doit pénétrer pour apercevoir la succession des vies terrestres, il est nécessaire de faire abstraction de beaucoup de choses qui marquent de leur sceau la destinée extérieure d'un être humain dans une vie terrestre.

Notamment, il ne faut pas se figurer que pour le karma qui relie plusieurs vies terrestres, le métier ou la profession ait une grande importance. Représentez-vous une profession relativement bien caractérisée disons celle d'employé de bureau – liée à l'aspect extérieur de la destinée. Mais il se peut que pour ce qui relève vraiment du karma, pour les liens véritables de la destinée, cette profession n'ait aucune importance. Il en est de même de la vocation intérieure, celle de musicien par exemple. On est souvent tenté de penser que dans une vie antérieure, un musicien a pu être, sinon un musicien, du moins un artiste. Or, lorsqu'on se livre à une véritable investigation, ce n'est pas toujours, c'est même très rarement le cas. Car le karma qui se poursuit, le fil du destin, descend beaucoup plus avant dans les profondeurs de l'être, et – plus que du métier ou de la profession – dépend des forces, des résistances de l'âme, des facteurs moraux qui peuvent finalement se manifester dans l'exercice de n'importe quel métier, de n'importe quelle forme extérieure ou intérieure de vocation.

De là vient que pour l'investigation du karma, du fil de la destinée, il est nécessaire de tenir compte dans une vie humaine de circonstances qui peuvent même sembler parfois accessoires. Je cite toujours à ce propos un fait qui m'est apparu dans la vie. Je devais faire des recherches sur le karma d'une personne dont la vie présentait certaines particularités, qui avait accompli une certaine tâche, exercé une certaine profession. Mais rien de ce qu'elle avait accompli dans le cadre de sa vie professionnelle, ou de par son intérêt bienveillant pour autrui, ne fournissait au regard intuitif une indication sur ses vies antérieures.

Non pas que tout cela n'ait pas été en rapport avec celles-ci ; mais la clairvoyance ne pouvait tirer de faits concernant sa profession, ou de ses qualités d'humanité, aucune indication. On n'atteignait pas la

réalité en fixant le regard sur ces faits liés à sa profession ou à sa nature bienveillante. Par contre, chose curieuse, un petit trait particulier à ce personnage se montra révélateur. Il faisait des conférences, et toujours, avant de commencer son exposé, il sortait par un geste habituel son mouchoir de sa poche et se mouchait. Je l'ai souvent entendu parler, et je ne l'ai jamais vu faire autrement : il tirait son mouchoir et se mouchait. Il n'en faisait pas autant dans la conversation, mais toujours lorsqu'il était obligé de tenir un discours suivi. Cela donnait une image d'où découlait pour le regard la faculté d'explorer ses incarnations passées.

Je donne ceci comme un exemple qui a un caractère particulièrement burlesque – ce qui n'est pas toujours le cas ; mais il faut être capable d'embrasser du regard la totalité d'un être humain si l'on veut voir se dévoiler son karma sous une forme valable et reconnue. Voyez-vous : pour un regard plus profond, le fait d'exercer un certain métier par exemple tient beaucoup à l'éducation, etc. Tandis que le fait pour quelqu'un de ne pouvoir s'empêcher de prendre son mouchoir, de se moucher avant de commencer un discours, tient déjà à sa configuration spirituelle profonde ; c'est lié d'une façon beaucoup plus intime à sa nature même. C'est là un cas extrême, radical. Les choses ne sont pas toujours ainsi. Mais je voudrais par là éveiller la représentation qu'en général, ce qui apparaît au premier plan dans la vie d'un être ne sert à rien pour la recherche de son karma, qu'il faut entrer jusque dans certains détails intimes qu'il ne s'agit pas d'extrapoler sans fondement légitime ; il s'agit de les voir tels qu'ils apparaissent ouvertement dans la vie.

A la suite de cette introduction, je voudrais maintenant aborder mon sujet sans ambages en faisant naturellement toutes les réserves exigées en pareil cas, c'est-à-dire que peu importe qu'on croie ou non ce que je vais dire, on peut être certain que ce que je vais exposer se fonde sur une recherche menée conformément à la science spirituelle, et dans le plus grand sérieux.

Les révélations de ce genre ne s'offrent pas lorsqu'on aborde cette recherche avec les intentions de nos savants dans leur laboratoire ; les investigations concernant le karma doivent en quelque sorte se proposer d'elles-mêmes dans le cadre du karma. Cela, j'ai dû le mentionner à la fin de la dernière édition du livre « Théosophie », parce qu'entre autres étranges exigences qui m'ont été présentées au cours de ma vie, se trouve celle de me mettre à la disposition de laboratoires de psychologie où l'on pourrait examiner si ce que j'affirme en matière de science spirituelle est bien fondé.

Voilà qui est naturellement aussi ridicule que si, d'un mathématicien qui expose certains résultats, on exigeait, sans contrôler ces résultats, qu'il soit testé dans un laboratoire en vue de voir s'il est un vrai mathématicien. Or, de telles absurdités sont considérées aujourd'hui comme « scientifiques » et très sérieusement exigées. Que de pareilles expériences il ne puisse évidemment rien sortir, je l'ai dit expressément à la fin de la dernière édition de « Théosophie » ; j'ai mentionné aussi que toutes les voies menant vers une telle chose – c'est-à-dire vers la recherche d'un résultat occulte concret – exigent d'être elles-mêmes frayées par une préparation spirituelle suprasensible.

L'occasion me fut donnée un jour de rencontrer un médecin qui m'était bien connu par sa réputation d'homme de lettres, et que j'estimais beaucoup. Je vous rapporte donc ici les détails karmiques qui ont conduit à cette recherche. Elle a demandé beaucoup de temps, et c'est il y a quelques semaines seulement qu'elle a atteint un achèvement tel qu'un esprit consciencieux vient à en parler. Je vous donne donc tous les détails afin que vous puissiez au moins voir – pas pour tout naturellement – comment les choses se tiennent.

Donc, je fis la connaissance de ce médecin moderne ; à un moment où il était en compagnie d'une autre personne que je connaissais très bien depuis longtemps, et qui m'a toujours fait une impression je ne dirai pas « profonde », mais marquante. Marquante pour la raison qu'elle aimait en effet à s'entourer de gens qui s'occupaient abondamment d'un occultisme conçu assez superficiellement. Elle rapportait aussi avec grand plaisir que nombre de ses connaissances parlaient de choses occultes et en particulier des liens entre les connaissances occultes et ce à quoi doit tendre un artiste moderne, poète lyrique ou épique, ou dramaturge. Autour de cette personnalité planait une sorte d'aura morale. J'appelle ici « moral » tout ce qui est lié aux qualités de l'âme dominées par la volonté. Chez cette personnalité à laquelle je rendais visite, je trouvai donc le médecin que je connaissais par ses activités littéraires et professionnelles, et que j'appréciais beaucoup. Ce qui se passa pendant cette visite me laissa réellement une profonde impression, qui m'incita à englober le tout dans le champ de l'investigation spirituelle.

Il se passa alors quelque chose de très étrange. Ce que je pus voir, grâce à la présence simultanée des deux personnes, et sous l'impression que me fit celui que je connaissais depuis longtemps par sa réputation d'écrivain et son activité de médecin, que j'estimais, mais que je voyais pour la première fois, me donna la force d'étudier tout d'abord la vie et la destinée, non pas de ce médecin, mais de l'autre personne ; car le médecin projetait en quelque sorte sur l'autre, que je connaissais depuis longtemps, une lumière. Ainsi se révéla que cet homme avait vécu – non pas sa dernière incarnation, mais une plus ancienne – dans l'ancienne Egypte, et que, chose singulière, son corps y avait été embaumé, transformé en momie.

Très vite, il se révéla que cette momie existait toujours. Je l'ai vue un jour quelque part, mais beaucoup plus tard. Tel fut d'abord le point de départ. L'investigation, une fois suscitée autour du personnage que je connaissais depuis longtemps, rayonna largement de telle façon que la possibilité fut donnée d'étudier le destin de ma nouvelle connaissance. Et voici ce qui se présenta.

Tandis que d'ordinaire on remonte très facilement d'une ancienne vie terrestre à la précédente, l'Intuition m'entraîna ici très avant dans l'ancienne Egypte et présenta clairement au regard de l'âme deux personnalités : une sorte de chef, qui avait reçu avec une grande force l'ancienne initiation, mais, en tant qu'initié, avait quelque peu déchu : au cours de sa vie, il avait commencé à ne plus prendre l'initiation très au sérieux, et même à adopter une attitude assez ironique à son égard. Mais ce chef avait un serviteur extrêmement consciencieux, qui, naturellement, n'était pas initié. Tous deux avaient pour tâche d'embaumer des momies, et pour cela d'aller chercher assez loin les substances nécessaires.

Or, dans l'ancienne Egypte notamment, le travail d'embaumeur était extrêmement compliqué et exigeait une connaissance approfondie de l'être humain, du corps humain. Mais de ceux qui devaient être légalement autorisés à embaumer des corps, on exigeait aussi des connaissances approfondies sur l'âme. Le chef qui avait été initié en vue de ce travail en vint peu à peu à concevoir sa profession avec légèreté. Si bien qu'il en arriva à dévoiler peu à peu à son serviteur des choses qu'il avait apprises par l'initiation – à « trahir », dirait-on dans le langage des Mystères. Ce serviteur se révéla peu à peu comme un être qui comprenait beaucoup mieux que son maître le contenu de l'initiation.

De sorte qu'il devint embaumeur, alors que son compagnon finit par ne même plus assister au travail, mais bien entendu conserva le rang et les prérogatives sociales qui y étaient liés. Peu à peu, il devint tel qu'on ne lui accorda plus guère de considération, et il se trouva de ce fait engagé dans plus d'un conflit. Quant au serviteur qui avait accédé peu à peu à une conception profondément sérieuse de la vie, il fut, par une étrange affinité innée, véritablement saisi par une sorte d'initiation qui, sans avoir été réellement accomplie, vivait instinctivement en lui. Toute une série de momies furent embaumées sous la surveillance et par la collaboration de ces deux personnalités précisément.

Le temps passa. Les deux hommes franchirent le porche de la mort et passèrent par les expériences dont je voudrais vous parler dans la prochaine conférence – qui dans le suprasensible sont liées au déroulement du karma, de la destinée ; ils se réincarnèrent tous deux à l'époque romaine, et ce vers le temps où fut fondé l'Empire romain, non pas exactement, mais à peu près à l'époque d'Auguste.

Comme je le disais, il s'agit d'une investigation consciencieuse, aussi précise que peut l'être n'importe quelle recherche dans le domaine de la physique ou de la chimie. Je ne parlais pas de ces choses si, depuis des semaines, la possibilité ne m'était pas donnée de le faire avec tant de précision. On trouve donc l'un de ces hommes – le chef qui était devenu peu à peu un initié peu sérieux, mais qui, après qu'il eut franchi le seuil de la mort, eut le sentiment de passer par une épreuve amère avec tous les effets que comporte une pareille impression d'amertume – et on le retrouve en la personne de Julie, la fille d'Auguste, qui épouse le beau-fils de celui-ci : Tibère. Elle mène alors une vie qui lui paraît évidemment justifiée mais que la société romaine de l'époque considérait comme si immorale qu'on la bannit. L'autre, le serviteur, qui en partant d'un échelon inférieur et à force de travail s'était élevé presque jusqu'à l'initiation, tenait à cette époque historien romain : Tite-Live.

Mais ce qui est intéressant, c'est le cheminement par lequel Tite-Live est devenu historien. Il avait embaumé un grand nombre de momies dans l'ancienne Egypte. Les âmes qui avaient vécu dans les corps de ces momies se réincarnèrent en grand nombre dans des Romains – notamment dans les sept rois de Rome – car les sept rois de Rome ont existé. Les incarnations du chef et de son serviteur nous font remonter à une époque égyptienne très ancienne. Or, conformément à une certaine loi qui vaut pour les âmes dont les corps ont été momifiés, ces âmes furent rappelées sur la terre au bout de relativement peu de temps. Et le lien karmique du serviteur dont j'ai parlé avec celles dont il avait embaumé les corps est si intime qu'il est nécessairement amené à écrire leur histoire – à laquelle il doit, bien entendu, joindre celle d'êtres qu'il n'avait pas embaumés ; mais il écrit précisément l'histoire de ceux qu'il avait embaumés. C'est ainsi que Tite-Live est devenu historien.

J'aimerais maintenant que le plus grand nombre possible d'entre vous prennent l'« Histoire romaine » de Tite-Live pour laisser agir sur eux son style. Vous verrez que ce qu'il y a de si étrangement humain, de si frappant dans le style de Tite-Live, en même temps que son penchant pour le mythe, évoque la connaissance de l'homme qu'un embaumeur peut acquérir. Un tel rapport n'apparaît que lorsqu'on entreprend de ces investigations. Et quelque chose justement se révèle qui projette soudain la lumière sur un certain point. L'origine du style de Tite-Live, ce style étrange qui semble en quelque sorte embaumer les personnages qu'il dépeint – car c'est bien ainsi qu'il apparaît finalement, ce style – on peut difficilement se la représenter. Elle ne s'éclaire que lorsqu'on peut mettre à jour de tels rapports.

Nous avons donc maintenant ces deux personnalités : Julie et Tite-Live. Elles franchissent à nouveau le seuil de la mort. Tout ce que la première a vécu : avoir fait l'expérience d'être avec assez de force une sorte d'initié mais d'en avoir été, par légèreté, une caricature, l'amertume ressentie devant les effets produits entre la mort et une nouvelle naissance, puis la destinée singulière de Julie – lisez ce qui la concerne tout cela fit qu'après sa mort et avant de se réincarner, cette âme éprouva vis-à-vis de son incarnation romaine une violente antipathie qui se généralisa étrangement.

Lorsque par les voies de l'intuition on perçoit cette individualité entre sa mort et sa prochaine naissance, il semble qu'elle crie sans cesse : « Ah ! si seulement je n'avais pas été femme ; car c'est à cette condition féminine que m'a conduit ce que j'ai fait en Egypte autrefois ! ». On peut continuer de suivre des individualités jusqu'au Moyen Age. On retrouve Tite-Live poète lyrique au milieu du Moyen Age. On est étonné de le trouver ainsi, car il n'y a aucun rapport entre ces deux professions. Mais les

plus grandes surprises qu'un être humain puisse éprouver sont bien celles qui lui viennent de l'observation de vies terrestres successives. On retrouve donc l'historien romain – avec ce style né de la connaissance de l'être humain qu'il devait à la pratique de la momification – on le retrouve ayant développé ce style, doté d'une grande légèreté, jusqu'à l'élever à la légèreté lyrique : Tite-Live se retrouve dans la personne de Walther von der Vogelweide.

Le poète réside au Tyrol, et il a plusieurs protecteurs parmi lesquels un personnage tout à fait étrange. Un châtelain à tu et à toi avec tous les alchimistes possibles, qui pullulaient dans le Tyrol à l'époque, et qui, pour parler le langage du théâtre moderne, passait son temps dans toutes sortes de baraques d'alchimistes, mais qui de ce fait faisait énormément d'expériences et apprenait beaucoup de choses ; et qui entre autres choses – comme ce fut le cas à peu près pour Paracelse plus tard, reçut au cours de ses flâneries dans les officines d'alchimistes l'impulsion d'étudier avec ardeur tout ce qui est occulte. En lui se forma un sens extrêmement aigu des choses occultes, et c'est ainsi qu'il en vint à découvrir au Tyrol quelque chose que l'on ne connaissait autrefois que par la légende : le château des Rochers, que personne d'autre n'aurait pu reconnaître parce qu'il ne se composait plus que de rochers entourant une grotte – le château du roi des nains Laurin.

La nature démoniaque autour de ce château du roi des nains Laurin fit sur cet homme une impression extrêmement profonde. Si bien qu'en cette âme, un ensemble étrange se trouve réuni : une expérience initiatique défigurée jusqu'à la frivolité, la rancœur d'avoir été une femme et d'avoir été ainsi poussée vers le penchant romain à la débauche et en même temps vers l'hypocrisie puritaine des mœurs romaines, et une connaissance intime, mais extérieure, de toutes sortes d'éléments d'alchimie ; mais celle-ci à nouveau élargie, devenant un sens ouvert aux démons qui habitent la nature, et d'une manière générale à l'esprit qui vit dans la nature. Et tous deux – la chose n'est pas rapportée dans la biographie de Walter von der Vogelweide, mais ce fut pourtant le cas – tous deux, Walter von der Vogelweide et cet homme, se rencontrèrent souvent, et le poète reçut de ce dernier plus d'une vigoureuse impulsion, plus d'une influence.

Ainsi, vous le voyez, et nous suivons ici – en même temps que le fil d'une loi du karma – comment les mêmes êtres sont toujours attirés l'un vers l'autre, constamment et toujours rappelés ensemble sur la terre, se complétant l'un l'autre ou s'opposant l'un à l'autre. Il est intéressant aussi de voir le singulier style lyrique du poète, ce style en lequel apparaît, dirait-on volontiers, qu'il est tout à fait dégoûté de l'embaumement et qu'il se tourne vers un tout autre côté de l'existence, vers celui où l'on n'a rien à faire avec ce qui est mort, mais avec les joies de la vie – encore qu'avec une nuance de pessimisme même. Sentez ce qu'est le style de ce poète et comment ses deux existences terrestres précédentes s'y reflètent. Sentez aussi ce que fut sa vie mouvementée : elle rappelle énormément ce qu'engendre le fait d'avoir vécu si longtemps avec des morts, d'avoir porté dans son âme le poids dont se déchargeaient de nombreuses destinées, ce qui était le cas pour un embaumeur de momies.

Poursuivons encore. Voyez-vous, cet enchaînement de rapports karmiques m'a amené – mais cette fois intuitivement, en esprit – dans la même pièce où en présence d'un homme que je connaissais depuis longtemps, dont je savais aussi qu'il avait été embaumé – et maintenant, je le savais, embaumé par l'autre personne – je me trouvais donc ramené dans cette pièce. Et je retrouvais l'âme qui avait animé le serviteur de l'embaumeur égyptien, puis Tite-Live, puis Walther von der Vogelweide, en la personne du médecin Carl Ludwig Schleich

Voilà comment certains rapports se dévoilent tout à coup dans la vie de façon surprenante. Qui comprendrait d'ailleurs une vie terrestre avec la conscience ordinaire ! Elle ne peut se comprendre que si l'on sait ce que recèlent les profondeurs d'une âme. Théoriquement, beaucoup de gens savent que les vies terrestres successives ont déposé bien des choses au tréfonds de l'âme. Mais cela ne devient réel, tangible, que si on le voit réellement, dans un cas concret.

Mon regard fut à nouveau entraîné hors de la pièce, car l'autre personnage, celui qui avait été embaumé par le premier, ne proposait pas d'autres traces, tout au moins pas de traces visibles. Par contre, la voie suivie par l'âme du chef égyptien, puis par Julie, puis par l'homme qui avait découvert le château de Laurin, se révéla comme étant celle d'August Strindberg.

Je vous prie maintenant de considérer la vie et l'œuvre de Strindberg sur l'arrière-plan que je viens de décrire. Considérez sa singulière misogynie qui n'en est pas une exactement, car elle repose sur toutes sortes d'autres fondements. Pensez à tout le démoniaque qui passe à travers ses œuvres. Regardez sa prédilection pour toutes sortes de pratiques et d'artifices alchimiques et occultes – et regardez enfin la vie aventureuse qu'il a menée ! Vous verrez alors que cette vie se détache bien sur les arrière-plans décrits.

Lisez ensuite les mémoires de Ludwig Schleich, voyez ses liens avec Strindberg, et vous trouverez alors que cette vie se manifeste bien sur les arrière-plans de ses vies antérieures. Mais dans les mémoires de Ludwig Schleich peut briller par instants une vive lumière très étrange, j'aimerais même dire déconcertante. La personne chez qui j'ai rencontré Schleich, et dont j'ai dit qu'elle avait été momifiée par lui dans l'ancienne Egypte, cette personne est celle-là même dont Schleich dit dans ses mémoires qu'elle lui a amené – ramené – Strindberg. Ils avaient travaillé ensemble à la momification du cadavre, et l'âme qui avait habité ce corps les a ramenés l'un vers l'autre.

C'est ainsi, voyez-vous, que se concrétise ce qui peut être d'abord commenté théoriquement au sujet de la succession des vies terrestres et du karma. Alors ce qui se présente dans la vie terrestre devient vraiment transparent. Une vie humaine isolée est tout à fait incompréhensible tant qu'on ne peut pas la voir se détacher sur l'arrière-plan de celles qui l'ont précédée.

Lorsque je commente ce genre de choses, mes chers amis, j'éprouve en outre ce sentiment : ce qu'il est possible de faire connaître depuis le Congrès de Noël, ces choses exigent des auditeurs, pour être comprises dans leur vrai sens, un sérieux authentique, une gravité et une participation sérieuse au mouvement anthroposophique, car elles peuvent très facilement conduire à toutes sortes de frivolités. Mais les choses sont exposées parce qu'il est nécessaire aujourd'hui que la Société anthroposophique repose sur une base de sérieux et prenne conscience de sa tâche propre au sein de la civilisation moderne.

C'est pourquoi, après avoir ainsi posé une base, je parlerai dans la prochaine conférence, qui doit avoir lieu mercredi prochain à huit heures et demie, du karma de la Société anthroposophique, pour ensuite, dans la suivante que j'annoncerai encore, passer à ce que peuvent être de telles considérations sur le karma pour l'homme qui veut considérer sa propre vie en fonction de son sens profond.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 10 septembre 1924.

On ne comprend le cours de l'histoire de l'humanité et de notre propre vie que pour une part infime lorsqu'on considère son aspect extérieur, celui sur lequel porte notre regard lorsque nous nous appuyons sur la vie terrestre pour envisager ce qui se passe entre la naissance et la mort. Et il est impossible d'avoir une vue d'ensemble des motifs internes de l'histoire et de la vie lorsque le regard n'est pas orienté vers l'arrière plan spirituel des événements extérieurs, physiques. On expose en effet l'histoire du monde, et dans le cadre de cette histoire aussi les événements qui se déroulent dans le monde physique, et l'on dit qu'elle en propose les causes et les effets.

On aborde les événements de la deuxième décennie du XX^e siècle, on les présente comme les effets des événements de la première décennie, et ainsi de suite. Mais combien d'illusions ne sont-elles pas alors possibles ! Il en va comme si nous voyions une eau couler en formant des vagues, et que nous considérions chaque vague comme la conséquence de la précédente ; tandis que c'est d'en bas que montent les forces qui gonflent les vagues. Il en est ainsi : ce qui se passe en un point quelconque du devenir historique ou de la vie humaine en général, prend forme à partir du monde spirituel, et c'est seulement pour une très faible part de ce déroulement que nous pouvons parler de causes et d'effets.

Je voudrais vous montrer par quelques exemples constituant une continuité comment, pour se former une image réelle de ce qui est à la base des faits, il faut les rattacher à des événements spirituels. L'époque présente est spirituellement en rapport avec ce que, dans la vie spirituelle, on peut appeler le règne de Michaël. Mais à son tour, ce règne de Michaël est lié à ce que veut, dans un sens très profond, le mouvement anthroposophique, et notamment à ce qu'il doit faire. Si bien qu'aux événements dont je vais parler, est lié – comme il apparaîtra la prochaine fois – le destin, le karma de la Société Anthroposophique et avec lui le karma du plus grand nombre des personnalités qui se rassemblent dans cette Société Anthroposophique. Bien des faits parmi ceux que j'aborderai ce soir sont connus de beaucoup d'entre vous par des conférences antérieures. Aujourd'hui, je voudrais considérer d'un certain point de vue des choses connues en liaison avec d'autres qui le sont moins.

Nous voyons, mes chers amis, comment, depuis le Mystère du Golgotha, une évolution chrétienne continue se déroule à travers le monde cultivé. Et autrefois, j'ai souvent exposé quel sens cette évolution chrétienne a pris au cours des siècles. Mais on ne peut nier que d'autres éléments soient intervenus dans cette évolution. Car si ce n'était pas le cas, notre culture actuelle ne pourrait pas être, comme elle l'est, fortement imprégnée de matérialisme.

Certes, on ne peut nier que les confessions chrétiennes ont apporté à ce matérialisme d'amples contributions, non pas du fait des impulsions chrétiennes, mais par d'autres qui, venant d'un autre côté, se sont infiltrées dans l'évolution du christianisme.

Considérons une certaine époque : le huitième siècle, le début du neuvième ; nous voyons comment, d'une manière avec laquelle nous ne pouvons pas toujours être d'accord en raison de nos conceptions humanitaires actuelles, le christianisme est répandu partout par une personnalité comme Charlemagne, parmi les habitants de l'Europe qui n'étaient pas encore chrétiens. Parmi ceux-ci, il faut tout particulièrement remarquer les êtres qui ont été influencés par les courants venus d'Asie en Europe par l'Afrique du Nord, et qui émanaient de l'arabisme, du mahométisme ; et il nous faut ici prendre ce dernier terme dans une acception très large.

Un demi-siècle et davantage après le Mystère du Golgotha, nous voyons prendre forme, issus de l'arabisme, tous les anciens éléments de sa conception du monde dans le mahométisme, et beaucoup d'autres choses qui lui sont liées, notamment une érudition vaste, mais prenant une forme non-chrétienne ; nous voyons se répandre cette érudition venant d'Asie vers l'ouest et le sud de l'Europe, par le canal de campagnes militaires gagnant l'Afrique du Nord. Nous voyons ce courant se tarir progressivement dans le monde extérieur, mais non pas au sein de l'évolution interne que suit la vie spirituelle. Lorsque l'arabisme, sous sa forme plus extérieure, cesse de gagner du terrain en Europe, nous le voyons continuer à se répandre sous une forme plus intérieure – et ici se situe l'un des cas où du cours extérieur de l'histoire, nous avons à porter le regard sur son arrière-plan spirituel.

Lors des dernières considérations sur le karma exposées ici, je vous ai dit que lorsque nous considérons les vies terrestres successives d'êtres humains, nous ne pouvons tirer de leur aspect, de l'attitude extérieure, des conclusions sur ce que fut une vie précédente, car ce qui importe, ce sont des impulsions bien plus intérieures. Il en va de même pour les personnalités historiques. Nous voyons les résultats d'époques de civilisations anciennes transportés dans de nouvelles par des personnalités, par les humains eux-mêmes ; mais dans ce transfert, nous les voyons aussi se modifier, si bien que sous la forme nouvelle qu'une personnalité apporte dans une nouvelle incarnation, nous ne pouvons pas reconnaître d'emblée l'ancienne en ne considérant que les formes extérieures. Nous allons étudier maintenant un de ces courants internes.

A l'époque où Charlemagne contribuait à répandre le christianisme – il faudrait dire sous une forme quelque peu primitive, liée à la culture européenne de l'époque, qui était primitive – vivait en Orient une personnalité qui par comparaison avec Charlemagne, se trouvait à un haut niveau : Hârûn-al-Rashid. Il avait rassemblé à sa cour, en Asie mineure, les grands esprits de son temps. Et cette cour de Hârûn-al-Rashid était une cour brillante, très admirée de Charlemagne lui-même. On y voyait représentées l'architecture, la poésie, l'astronomie, la géographie, l'histoire, la science de l'homme, le tout sous une forme remarquable, en partie du fait de personnalités qui portaient encore en elles bien des connaissances issues d'une antique science initiatique.

Nous voyons en particulier associée à l'œuvre d'Hârûn-al-Rashid, lui-même un organisateur d'envergure, qui fit vraiment de sa cour une Académie universelle où collaboraient, formant un grand ensemble organique, les différents éléments de ce que l'Orient possédait autrefois en matière d'art et de science – nous voyons associée à Hârûn-al-Rashid une autre personnalité qui portait vraiment en elle les éléments d'une initiation antique.

Il n'en est pas nécessairement ainsi qu'un homme qui fut initié dans une incarnation précédente, réapparaisse initié dans une autre incarnation. Vous pouvez bien, mes chers amis, poser la question qui est en effet à poser à la suite des affirmations contenues dans ces conférences : Oui, il y eut autrefois, dit-on, des initiés. Où sont-ils aujourd'hui ? Où étaient-ils au cours des derniers siècles ? – Eh bien, ils étaient bien là, mais il faut prendre en considération le fait que celui qui fut un initié dans une incarnation passée doit avant tout, dans une nouvelle, utiliser lui-même la constitution corporelle que l'époque peut lui donner. L'évolution humaine à son stade actuel ne fournit pas des corps qui soient assez souples, assez plastiques intérieurement, pour pouvoir accueillir directement ce qui vivait dans la même individualité lors d'une incarnation antérieure. Les initiés ont alors d'autres tâches, en vues desquelles, inconsciemment déjà, agit la force d'impulsions autrefois présentes quand ils étaient initiés, mais qui ne se manifestent pas sous la forme des effets d'une initiation.

Ainsi vivait à la cour d'Hârûn-al-Rashid un second organisateur, détenteur lui aussi d'une sagesse extrêmement profonde – mais non pas celle des initiés de l'époque – un conseiller qui rendit à Hârûn-al-Rashid les services les plus grands qu'on puisse imaginer.

Ces deux personnalités, Hârûn-al-Rashid et son conseiller, franchirent la porte de la mort. Et après être parvenus dans le royaume de l'esprit, ils virent encore, en quelque sorte, les dernières phases de l'expansion de l'arabisme, vers l'Espagne en passant par l'Afrique d'une part, et aussi vers l'Europe centrale d'autre part. Ces deux êtres étaient des forces considérables, et Hârûn-al-Rashid avait, pendant sa vie, fait beaucoup pour répandre l'arabisme dans le monde physique.

Or, à la cour d'Hârûn-al-Rashid, l'arabisme avait revêtu une forme particulière : celle qui était issue de bien d'autres formes qu'avaient prises en Asie, depuis longtemps, la connaissance et l'art. La dernière grande vague de l'évolution en direction de l'Asie était, lors de la précédente ère michaélique, partie de la vie spirituelle grecque, de la spiritualité grecque, du sens artistique grec, de ce qui s'était rassemblé dans l'action commune d'Aristote et d'Alexandre le Grand, de la fleur de la vie spirituelle grecque, véhiculée avec une extrême énergie, mais sous une forme exemplaire pour la diffusion de l'esprit, par les campagnes de conquête d'Alexandre le Grand, vers l'Asie, vers l'Afrique, imprégnée de la mentalité qui prit la forme scientifique de l'aristotélisme en Asie Mineure et en Afrique. C'est ainsi que d'une manière générale, l'arabisme et l'orientalisme furent, conformément à cette mentalité, modelés par les impulsions que l'hellénisme d'Aristote avait adoptées et qui, grâce aux conquêtes et aux fondations d'Alexandre le Grand, trouvèrent une si brillante diffusion.

Lorsque nous nous reportons en arrière, quelques siècles avant le Mystère du Golgotha, jusqu'aux campagnes d'Alexandre, jusqu'à la diffusion de ces trésors de sagesse auxquels je viens de faire allusion par Alexandre le Grand, nous constatons à travers tous les siècles la présence de cet état d'esprit jusqu'à Hârûn-al-Rashid, qui vivait au VIII^e siècle après Jésus-Christ, cette faculté d'assimilation de la vie spirituelle grecque sous la forme aristotélicienne. Mais elle avait revêtu des formes singulières.

Bien que tout cela ait été plein de spiritualité, et d'une force de pénétration grandiose, imprégnée d'arabisme à la cour d'Hârûn-al-Rashid ; bien que cela ait été cultivé par Hârûn-al-Rashid, par son conseiller et par tant d'autres, et même imprégné de l'antique sagesse initiatique de l'Orient, l'aristotélisme qui vivait à la cour d'Hârûn-al-Rashid n'était cependant pas la substance authentique de ce qui avait été cultivé par Aristote et par Alexandre. Il avait revêtu des formes qui ne se rapprochaient guère du christianisme.

Nous avons donc là-bas, brillamment cultivé, notamment sous l'égide d'Hârûn-al-Rashid et de son conseiller, un aristotélisme, un alexandrinisme représentant un pôle défavorable au christianisme, adoptant une forme spirituelle, un panthéisme notamment, et, en raison de son essence intérieure même, ne pouvant s'unir au christianisme.

C'est dans cet état d'esprit conforme à une vie spirituelle passée, et qui ne voulait pas s'insérer dans le christianisme, que Hârûn-al-Rashid et son conseiller passèrent par le porche de la mort. Tous leurs efforts, toute leur aspiration, toute leur force furent alors orientés vers une action continuant de collaborer, dans l'évolution historique, à partir du monde spirituel, à la diffusion de la spiritualité arabe telle qu'elle s'était accomplie de l'Asie Mineure vers l'Europe autrefois par des guerres. Après leur mort,

ils envoyèrent d'en haut les rayons spirituels qui devaient en quelque sorte imprégner d'arabisme la vie spirituelle de l'Europe.

Nous voyons alors Hârûn-al-Rashid suivre après sa mort l'évolution suivante : à partir du monde spirituel, il suit de l'Asie Mineure vers le sud de l'Europe et à travers l'Espagne ce qui est fait pour répandre l'arabisme, et il le prolonge. L'autre, dans le monde spirituel, observe en corrélation et vit d'une certaine manière ce qui se passe dans le monde physique ; il suit en quelque sorte dans le monde spirituel un cours dont la projection sur le monde physique irait à peu près des terres au nord de la Mer Noire vers l'Europe du Centre.

Ainsi élevons-nous notre regard vers ces individualités, comme en suivant des cheminements spirituels qui peuvent être projetés sur la terre comme nous venons de l'indiquer. Vous savez déjà comment, dans la perspective historique, l'aristotélisme et la légende d'Alexandre se sont répandus dans le monde chrétien. Aux IX^e, X^e, XI^e, XII^e, XIII^e, XIV^e siècles encore, les œuvres littéraires qui se rattachaient à Alexandre le Grand étaient, parmi tout ce qui se racontait en Europe, les plus populaires. Nous avons là le merveilleux poème du curé Lamprecht, la « Chanson d'Alexandre », qui relie tous les hauts faits du héros au monde spirituel.

Il décrit l'éducation et la vie d'Alexandre, ses campagnes en Asie. Et partout est souligné ce qui vit spirituellement dans cette existence terrestre. Car l'esprit est en liaison avec toute vie terrestre – seule la conscience ordinaire ne le voit pas. Dans une telle version du thème au Moyen Age, tout est présent. C'est ainsi que l'aristotélisme se répand jusque dans la scolastique, où l'on trouve partout des concepts aristotéliens. Mais ce n'est là que l'autre pôle : là-bas, vers l'Asie, sous sa forme arabe, ici sous sa forme chrétienne ; la chanson d'Alexandre entièrement imprégnée de l'attitude chrétienne, l'aristotélisme sous une forme chrétienne en Europe.

Il arrive même ceci de singulier : les pères de l'Eglise, l'âme nourrie d'Aristote, livrèrent combat à ceux qui avaient transporté l'autre Aristote d'Asie en Espagne et y avaient répandu une doctrine non chrétienne. Et partout sur les peintures qui furent exécutées ultérieurement, nous voyons, dirai-je, l'aristotélisme en lutte avec les pères de l'Eglise, les pères de l'Eglise chrétienne tenant dans la main ce qu'ils ont reçu d'Aristote et foulant aux pieds Averroès et ceux qui maintenant prennent à leur manière le parti de cet aristotélisme venu en Europe par le canal de l'alexandrinisme.

Voilà ce qui se passe extérieurement. Mais l'investigation spirituelle permet de dire ceci : après avoir franchi le porche de la mort, Hârûn-al-Rashid et son conseiller continuèrent de vivre comme il a été indiqué. Et bien entendu, Aristote et Alexandre également. Mais ceux-ci, les véritables individualités qui parurent sur terre une seule fois dans les premiers siècles de l'ère chrétienne – et même dans une région présentant un intérêt du point de vue de l'anthroposophie – puis retournèrent dans le monde spirituel et s'y trouvaient au moment où, depuis quelque temps déjà, Hârûn-al-Rashid et son conseiller avaient quitté le plan physique, Aristote et Alexandre suivirent d'autres voies. Leurs véritables individualités suivirent l'évolution du christianisme dans son cheminement vers l'ouest.

Un fait de la plus grande importance, un fait essentiel, se déroula au IX^e siècle. Mais ce qui, à partir du monde spirituel, est déterminant pour ce qui se passe spirituellement en Europe, coïncide dans les mondes suprasensibles avec un événement dans lequel on ne le reconnaît pas aisément, – mais qui coïncide pourtant avec lui. Quelque chose qui est d'une importance capitale se passe en 869 précisément dans les mondes suprasensibles. En haut : quelque chose de tout à fait capital ; en-bas le concile œcuménique de Constantinople, dans lequel est décrété dogmatiquement que si l'on veut être chrétien, on n'est pas autorisé à dire que l'homme est constitué d'un corps, d'une âme et d'un esprit. La trichotomie, comme on disait, fut déclarée hérésie.

J'ai souvent formulé autrefois la chose en ces termes : à ce concile de 869, l'esprit a été éliminé ; il fallait dire désormais que l'être humain se compose d'un corps et d'une âme, et que l'âme est douée de quelques qualités spirituelles. Ce qui s'est passé là, en-bas, à Constantinople, était une projection sur la terre dans laquelle on ne reconnaît pas l'image dont cet événement est la projection. C'était celle d'un fait extrêmement important pour l'histoire spirituelle de l'Europe, qui s'est certes étendu sur de nombreuses années, mais qui peut être établi en quelque sorte à partir de cette date.

Le moment était déjà venu, en ce IX^e siècle, où pour l'humanité européenne et sa vie spirituelle, était tombé complètement dans l'oubli ce qui, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, était encore absolument familier aux chrétiens authentiques : à savoir que le Christ est un être qui résidait autrefois sur le soleil, dont la vie était liée au soleil, que ce Christ s'était incarné dans le corps de Jésus de Nazareth, comme nous l'avons souvent décrit ici. Christ, l'entité solaire Christ, en rapport avec le monde cosmique de par sa résidence sur le soleil avant le Mystère du Golgotha, et non seulement un être solaire, mais un être lié aussi à tout ce qui, dans le domaine des planètes, est en rapport avec le soleil : voilà ce qui était familier aux premiers chrétiens. Mais cette origine cosmique de l'impulsion du Christ n'était déjà plus présente aux esprits au IX^e siècle. On avait en quelque sorte dépouillé l'impulsion du Christ de sa grandeur. On se rapprochait de plus en plus de ce qu'on appelait l'humain, l'humain pur, c'est-à-dire de ce qui ne se passe que sur le plan physique. On prenait les Evangiles sans expliquer ce qui orientait vers le Cosmos, on racontait comme une épopée terrestre ce qui en formait le contenu.

Si l'on veut bien comprendre ce qui se passait là, il faut être bien au clair sur ceci : dans la véritable évolution de l'humanité, il y a eu un christianisme avant le Christ, avant le Mystère du Golgotha. Et il

faudrait prendre au sérieux des paroles comme celles de Saint-Augustin qui disait que le christianisme avait toujours été là, seulement qu'on n'appelait pas « chrétiens » ceux qui, avant le Mystère du Golgotha, adhéraient au christianisme – qu'on leur donnait un autre nom. Mais ce n'est là qu'une constatation en marge d'une chose qui a une très profonde signification. Dans les Mystères, dans les vrais Mystères, et même dans les lieux où n'étaient pas institués les Mystères, mais où le savoir et les impulsions qui en émanaient étaient présents, il y eut partout un christianisme avant le Mystère du Golgotha. Seulement, on parlait du Christ en disant qu'il était un être résidant sur le soleil, que l'on peut contempler, avec lequel on peut agir si, par la sagesse initiatique, on parvient assez loin pour que la vie solaire soit présente à l'esprit dans sa réalité avec son contenu spirituel, son contenu réel.

On parlait du Christ qui viendra dans les anciens Mystères. On ne parlait pas d'un Christ terrestre, ayant vécu sur terre, y ayant été présent ; mais on parlait du Christ qui viendra, qui sera là un jour, tandis qu'autrefois on le cherchait encore sur le soleil. Ceci se répandit encore ultérieurement dans bien des endroits qui, même à l'ère chrétienne, n'avaient pas encore été gagnés par le christianisme.

Il y a peu de temps, lors de notre séjour en Angleterre à l'occasion du cours d'été à Torquay, dans l'ouest de l'Angleterre, à proximité de l'endroit où autrefois se trouvait le roi Arthur avec les siens nous avons visité les lieux – quelque chose est apparu qui indiquait la présence tardive d'un christianisme antérieur à l'ère chrétienne. En ce lieu s'est simplement conservé, jusqu'en des temps ultérieurs, ce qui dans la légende du roi Arthur est souvent rattaché à une époque plus récente : par une érudition qui n'en est pas une par sa connaissance des faits.

Car cela remonte à un passé très ancien. Et l'on peut vraiment éprouver une impression profonde lorsqu'on se tient à l'endroit d'où le regard descend vers la mer, comme autrefois les chevaliers de la Table Ronde l'ont contemplée. Et lorsqu'on est réceptif à ces choses, on éprouve encore aujourd'hui l'impression qui vous dit ce qu'en fait ces chevaliers de la Table Ronde, les chevaliers du roi Arthur, faisaient là-haut dans ce gigantesque château dont ne subsistent que les dernières pierres qui se délitent, les derniers témoins.

Du haut de cette ruine qui, bien que complètement délabrée, fait encore une impression puissante, le regard s'en va vers la mer. On est sur un mamelon entouré des deux côtés par la mer. Lorsque, dans cette contrée où le temps change presque toujours d'une heure à l'autre, on regarde vers la mer, on peut contempler les rayons éclatants du soleil qui se réverbèrent dans l'eau – puis immédiatement après, le vent souffle en tempête. Lorsqu'on discerne par le regard occulte ce qui se passe en ce lieu, on éprouve une impression grandiose.

Des esprits élémentaires ondoient et vivent, apparaissent, émanant des effets lumineux, des ondes de l'air, des vagues dont la crête ondule et qui déferlent sur la rive. L'impression de ces esprits élémentaires vivant en toute chose, le jeu alterné de leur vie, de leur ondolement est encore aujourd'hui très perceptible : l'être du soleil engendre le terrestre en s'unissant aux puissances élémentaires, aux esprits élémentaires qui montent de la terre. On a aujourd'hui l'impression que là était la source d'inspiration directe, originelle, des Douze qui appartenaient au roi Arthur.

On les voit là debout, ces chevaliers de la Table Ronde, suivant des yeux les puissances de lumière, de l'air, de l'eau, de la terre, des esprits élémentaires. Mais on voit aussi que ces esprits leur transmettaient les messages du soleil, de la lune, des étoiles, messages passés ensuite dans leurs impulsions, surtout dans les anciens temps. Beaucoup de choses s'étaient conservées à travers les siècles de l'ère chrétienne jusqu'à ce IX^e siècle dont je parle à l'instant.

La tâche de cet ordre du roi Arthur, fondé là selon les instructions de Merlin l'Enchanteur, était d'apporter la civilisation en Europe alors que dans sa vie spirituelle elle était sous l'influence des entités élémentaires les plus étranges. Et plus qu'on ne le croit aujourd'hui, la vie du passé en Europe doit être comprise comme animée partout des influences d'entités spirituelles élémentaires jouant dans la vie humaine.

Mais là aussi, avant que n'y parvint la nouvelle du message chrétien, et même dans les formes les plus anciennes – car, comme il a été dit, la vie du roi Arthur remonte à un passé pré-chrétien – là vivait aussi, tout au moins pratiquement d'instinct, mais très nettement alors, la connaissance du Christ, de l'esprit solaire, avant le Mystère du Golgotha. Dans les actes des chevaliers de la Table Ronde vivait ce même Christ cosmique qui – bien que son nom ne fût pas connu – inspirait aussi l'élan impétueux avec lequel Alexandre le Grand transporta en Asie la culture et la vie spirituelle grecques. Il y eut même après coup des campagnes d'Alexandre en quelque sorte qui furent accomplies en Europe par les chevaliers de la Table Ronde, comme le fut celle qui mena Alexandre de Macédoine en Asie.

Je mentionne ces faits parce que cet exemple, qui a pu être examiné récemment, montre que l'ancien culte solaire, c'est-à-dire le culte du Christ, a été célébré à cet endroit ; mais bien entendu d'un Christ tel qu'il était avant le Mystère du Golgotha : tout était alors cosmique, même dans cette zone où la vie élémentaire du Cosmos devint terrestre. Dans les esprits des éléments qui vivaient dans la lumière, dans l'air, dans l'eau et dans la terre, vivait le Cosmos ; celui qui le percevait ne pouvait le nier. Et dans l'Europe païenne de ce IX^e siècle vivait intensément le christianisme d'avant le Christ. Voilà ce qui est singulier : ces adeptes attardés du paganisme en Europe ont compris le Christ cosmique, à cette époque, beaucoup mieux que ceux qui, dans le contexte du christianisme officiel, acceptaient le Christ.

Nous voyons à notre époque le reflet lumineux de cette vie déployée autour du roi Arthur, nous en percevons le prolongement étrange lorsque la puissance du karma, de la destinée, intervient tout à coup dans notre présent. C'est ainsi que j'ai pu percevoir un membre de la Table Ronde qui en mena la vie de façon très frappante, un peu à l'écart des autres, qui s'adonnaient davantage à la vie chevaleresque. C'était un chevalier qui cultivait la vie contemplative. Non pas en analogie avec les chevaliers du Graal – cela n'existait pas autour du roi Arthur. Aux actes de ces chevaliers, dont les tâches, conformément à l'époque, étaient pour la plupart des missions guerrières, on donnait le nom d'« aventure ». Mais l'un d'entre eux, qui à mes yeux se détachait des autres personnages, révélait présentes dans cette vie beaucoup de choses issues d'une merveilleuse inspiration.

Ces chevaliers s'avançaient sur un promontoire, embrassaient du regard le jeu merveilleux des nuages, et le friselis des vagues en bas, se heurtant les unes les autres, tout ce qui fait encore aujourd'hui une impression majestueuse, grandiose ; ils y percevaient l'esprit et s'en inspiraient. C'est de là que venait leur force. Or il y en avait un parmi eux dont le regard pénétrant s'attachait au friselis et au gonflement des vagues, qui voyait les entités spirituelles s'ébattre dans cette onde moutonnante, avec leurs formes grotesques pour un œil terrestre ; il avait un regard merveilleux pour percevoir le jeu de la pure, de la magnifique activité solaire avec le reste de la nature, vivant et ondoyant dans l'activité de cette surface marine mouvante, il vivait dans ce que l'on voit aussi dans la nature lumineuse du soleil portée par l'atmosphère humide, et qui effleure les arbres et les intervalles entre eux autrement que dans d'autres contrées. Cette nature solaire brille en reflets, parfois dans les couleurs de l'arc-en-ciel, entre les arbres.

Parmi ces chevaliers, il y en avait un qui percevait ces choses d'un regard pénétrant. Il m'importait beaucoup de suivre le fil de sa vie, de contempler au delà l'individualité, car là devait apparaître, dans une incarnation ultérieure, quelque chose d'une vie presque primitive, dirais-je, païenne, chrétienne seulement dans la mesure où je l'ai exposé. Et voici ce qui s'est révélé : ce chevalier de la Table Ronde est né à nouveau en la personne d'Arnold Böcklin. Cette énigme, qui m'a longtemps poursuivi, ne pouvait être résolue que par appui sur la Table Ronde du roi Arthur. Voyez-vous, nous sommes là en présence d'un christianisme d'avant le Mystère du Golgotha, on peut le saisir encore avec des mains spirituelles ; et sa lumière brillait encore à l'époque que j'ai évoquée.

Les Personnalités qui avaient franchi le seuil de la mort, qui connaissaient bien ce christianisme d'avant le Mystère du Golgotha, se rencontrèrent – alors que se déroulait à Constantinople le huitième concile universel – dans un concile céleste qui fut réuni au même moment, et où se rencontrèrent Aristote, Alexandre, Hârûn-al-Rashid, son conseiller, et plus d'un personnage appartenant précisément au cercle du roi Arthur.

Aristote et Alexandre, qui voulaient agir dans le sens du christianisme, déployèrent beaucoup d'efforts pour triompher de l'arabisme qui animait les individualités d'Hârûn-al-Rashid et des autres. Mais ce ne fut pas possible. Les individualistes ne s'y prêtèrent pas. Il arriva alors ceci : le christianisme cosmique du passé vécu dans les êtres venus de la Table Ronde, les imprégnant plus profondément encore que ce n'avait été le cas dans les comportements moins raffinés des chevaliers du roi Arthur. C'est lors de ce concile supra-terrestre qu'en vue de ce qui devait se produire à l'avenir et que l'on prévoyait, Alexandre et Aristote, sous l'influence de la puissance michaélique, prirent en quelque sorte les décisions qui devaient maintenir dans la vie spirituelle de l'Europe les nouvelles impulsions, conformes à un alexandrinisme christifié, à un aristotélisme christifié.

Cependant, Hârûn-al-Rashid et son conseiller en restèrent à leur attitude passée. Et suivre au cours de l'histoire spirituelle de l'Europe ce qui, si je puis dire, s'est passé du fait de ce concile céleste, est de la plus grande importance. Car en poursuivant notre pérégrination à travers la vie spirituelle, nous voyons Hârûn-al-Rashid, ce magnifique organisateur, cet esprit grandiose vivant à l'époque de Charlemagne, revenir sur la terre. Il apparaît à nouveau en pleine chrétienté, mais ayant continué de porter son arabisme entre la mort et une nouvelle naissance. Seulement, la ressemblance avec l'élément arabe n'est plus visible dans la configuration extérieure perceptible dans le monde physique, dans ce que manifeste une telle personnalité. Elle revêt des formes nouvelles : cependant, dans ces formes nouvelles, son essence reste celle du passé : le mahométisme, l'arabisme.

Ceci réapparaît, agissant dans la vie spirituelle européenne – quand Hârûn-al-Rashid se réincarne – dans la personne de Bacon, Baco de Verulam. Et se manifeste d'une autre manière, et même étrangement imprégnée de christianisme, dans la personne du conseiller réincarné en Europe du Centre et agissant sous le nom d'Amos Comenius. Dans la vie spirituelle de l'Europe, beaucoup de choses se sont passées en rapport avec ce que des esprits de la cour d'Hârûn-al-Rashid ont fondé après avoir revêtu de nouvelles formes humaines.

Nous voyons comment vient agir par opposition ce qui d'abord se prépare ; puis s'accomplit réellement, mais plus tard. Car ce qui est apparu plus tard en Baco de Verulam, en Amos Comenius, a longtemps auparavant agi à partir du monde spirituel ; car de par ce concile suprasensible de 869, cela avait revêtu une intensité particulière.

Ce qui agit aussi là contre, c'est l'autre pôle, celui qu'ont accueilli l'alexandrinisme et l'aristotélisme en faveur du christianisme. Cette action se manifesta tout d'abord dans les multiples influences exercées en des lieux solitaires où se cultivait la vie spirituelle chrétienne. Un de ces lieux notamment que j'ai

déjà nommé – mais tous les auditeurs présents aujourd’hui n’étaient pas présents – c’est l’Ecole de Chartres.

Florissante surtout au XII^e siècle, elle portait une empreinte spirituelle grandiose. Silvestre de Chartres, Alain de Lille, d’autres esprits qui étaient liés de quelque façon à l’Ecole de Chartres, ou qui, comme Alain de Lille et Silvestre, y ont enseigné, portaient en eux beaucoup d’éléments d’une ancienne sagesse initiatique, bien qu’ils ne puissent eux-mêmes être dits initiés au plein sens du mot. Les livres issus de leur enseignement ont l’apparence de listes de mots. Mais à l’époque, il n’était pas possible de formuler sous forme de livres ce qu’on voulait donner à la vie, sinon sous le vêtement de la rhétorique, d’une sorte de catalogue de mots. Mais celui qui sait lire trouve dans ces livres ce que les grands maîtres de Chartres ont enseigné à de nombreux disciples sous une forme brillante et merveilleusement imprégnée d’esprit.

Ainsi, dans cette Ecole de Chartres, une étoile spirituelle brilla au-dessus de la vie spirituelle européenne, en ce lieu où aujourd’hui encore se dressent les merveilles architecturales des cathédrales qui nous montrent quelle finesse de formes a revêtu l’œuvre des siècles.

En bien d’autres endroits encore s’animaient une vie spirituelle. Une compréhension de la nature, mais une compréhension plus spirituelle que celle qui vint plus tard, une vie spirituelle qui a agi par les voies de l’esprit. Il est intéressant de voir quel rayonnement a émané de cette vie spirituelle, et sous des formes multiples. Nous pouvons retrouver en différents lieux de France comment, à partir de Chartres, dans les Universités, à travers le pays et jusque dans le Midi, jusqu’en Italie même, l’esprit de Chartres vivait. Et il vivait aussi en esprit.

Il est intéressant de voir que Brunetto Latini, qui fut un temps ambassadeur en Espagne, étant sur le chemin du retour, entendit parler des malheurs de sa ville natale Florence, et subit un choc psychique violent, qui coïncida avec une légère insolation. Dans un tel état, l’homme est facilement réceptif aux influences spirituelles qui se répandent en esprit. On sait en effet que sur la route de Florence, Brunetto Latini passa par une sorte d’initiation élémentaire. Il devint alors le maître de Dante. La spiritualité de la « Divine Comédie » a pour source les enseignements qui furent donnés à celui-ci par Brunetto Latini.

En tout cela vit précisément ce qui, dirais-je volontiers, a été établi lors du concile suprasensible de 869. Car ce qui inspira les enseignements de Chartres, ce qui inspira Brunetto Latini et aussi Dante, de telle sorte que dans son grand poème a pu vivre la vie du Cosmos, tout cela est en rapport avec l’impulsion issue de cette assemblée suprasensible du IX^e siècle après J. C.

Lorsqu’on porte le regard sur ces choses, qu’on a une vue d’ensemble de toute la vie spirituelle européenne depuis le temps d’Alexandre, puis à l’époque du Mystère du Golgotha jusqu’à ce moment, jusqu’à l’Ecole de Chartres, et lorsqu’on la suit du regard jusqu’à l’époque suivante – nous en parlerons encore – lorsqu’on voit dans le suprasensible les interférences avec ce qui est ici-bas, dans le monde physique, son image projetée, alors on commence seulement à comprendre ce qu’on doit nommer le courant de Michaël, à comprendre ce que veut ce courant michaélique.

On peut alors porter le regard sur ce que veut le mouvement anthroposophique dans l’esprit du courant michaélique. Nous parlerons de cela la prochaine fois.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 12 septembre 1924

Si nous voulons que de nouveau notre pensée et notre action soient parcourues par la vie de l'esprit, il sera nécessaire de nous ouvrir à nouveau très sérieusement à des conceptions du monde spirituel comme celles qui ont traversé notre âme dans les dernières conférences, après avoir fait défaut durant des siècles à l'humanité cultivée précisément.

Lorsque nous portons le regard sur différentes époques de l'évolution historique, nous voyons que dans le passé, l'action des humains sur la terre a été partout rattachée à ce qui s'accomplit dans le suprasensible. Non pas qu'à la plus grande partie de l'humanité d'aujourd'hui une certaine conscience abstraite du suprasensible eût fait défaut ; nous ne dirons pas cela. Mais ce qui a manqué, c'est le courage de rattacher ce qui se passe concrètement dans le terrestre aussi à des formes concrètes de la vie spirituelle.

C'est à cela que nous revenons avec des considérations comme celles que nous avons poursuivies. Nous y revenons notamment lorsque nous sommes capables – comme il a été fait ici – d'établir un lien entre la vie terrestre de l'homme et la vie entre la mort et une nouvelle naissance, et lorsque nous pouvons rattacher ce qui se passe dans une vie terrestre à ce qui s'accomplit dans la succession des incarnations.

Nous avons entrepris d'envisager ce courant spirituel suprasensible, dont j'ai été autorisé à dire qu'il est lié à notre actuel courant michaélique, celui au service duquel s'est placée l'anthroposophie. Nous sommes ainsi entrés dans la voie qui doit, en un certain sens, aborder le karma du mouvement anthroposophique lui-même, et par là aussi celui de personnalités qui honnêtement, c'est-à-dire sous une impulsion intérieure spontanée, ont pu unir la vie de leur âme, de leur esprit, avec le mouvement anthroposophique.

J'ai attiré l'attention sur un événement suprasensible qui s'est déroulé en quelque sorte sous l'égide de Michaël, au même moment où sur terre, en 869, a eu lieu ce concile par lequel la civilisation médiévale fut profondément influencée. Il faut seulement observer la grande réserve avec laquelle des esprits éclairés du Moyen Age évitaient de parler de la nature tripartite de l'homme, constitué d'un corps, d'une âme et d'un esprit. Car ce huitième concile général de Constantinople a déclaré hérétique la doctrine de l'homme tripartite, et en raison du pouvoir inhérent au Moyen Age à de telles décisions, il est évident qu'en fait, la vie spirituelle tout entière, en un certain sens, se déroule à l'ombre de cette condamnation frappant ce qu'on appelait la trichotomie.

Mais la vie spirituelle n'en est que plus intense qui travaille depuis longtemps à préparer, en vue du XX^e siècle, le courant michaélique, dans lequel nous, l'humanité, sommes placés depuis le dernier tiers du XIX^e siècle, et resterons durant trois à quatre siècles. Nous allons évoquer le prolongement de ce courant que nous avons entrepris d'étudier, pour ensuite, après-demain, dimanche prochain, aborder plutôt ce qui est lié karmiquement d'une part au karma du mouvement anthroposophique, et d'autre part à la vie spirituelle de notre époque.

Je disais que lors d'une sorte de concile suprasensible, supra-terrestre, alors qu'avait lieu le huitième concile général de Constantinople, les individualités d'Hârûn-al-Rashid et de son sage conseiller, mais aussi celles d'Alexandre et d'Aristote, se sont rencontrées ; qu'alors se réunirent également quelques individualités ayant vécu au temps du roi Arthur, et j'ai expliqué que tout cela s'est accompli sous l'égide de Michaël.

J'ai ensuite rendu attentif à la réapparition d'Hârûn-al-Rashid, apportant à l'Europe une vie spirituelle orientale avec une doctrine aristotélicienne non-christianisée ; réapparaissant en Lord Bacon, Baco de Verulam, qui eut sur la vie spirituelle de l'Europe une grande influence, mais une influence se situant dans le contexte du matérialisme. Et j'ai attiré l'attention sur la réapparition du conseiller d'Hârûn-al-Rashid, que j'ai caractérisé, en Amos Comenius, dont on peut à bon droit parler positivement, mais qui a aussi ce côté : dans son désir d'introduire dans l'enseignement des procédés concrets, faisant image, il a favorisé le matérialisme en soulignant vigoureusement ce qui s'offre directement aux sens.

Nous voyons en quelque sorte intervenir dans la vie terrestre, à la fin du XVI^e siècle, le courant qui n'est pas dans le prolongement direct du christianisme, et qui apporte dans l'évolution spirituelle de l'Europe un élément étranger au christianisme. Mais d'autre part, les individualités d'Aristote et d'Alexandre, avec tous ceux qui leur sont liés, sont restées rattachées au courant michaélique et continuent d'agir maintenant dans les mondes suprasensibles.

En outre, à l'intérieur de ce courant, en partie dans les mondes suprasensibles, en partie sur la terre même, quelque chose agit à travers certaines personnalités qui entre la mort et une nouvelle naissance étaient liées à ce courant suprasensible, des individualités qui réapparurent sur la terre au cours des siècles suivants ; qui se rattachent moins à l'alexandrinisme, à l'aristotélisme, et plutôt à Platon et à tout ce qu'ont engendré ses conceptions.

Nous voyons notamment, dans les siècles qui suivent le neuvième, des esprits d'orientation platonicienne descendre sur la terre. Et ce sont ceux qui, au Moyen Age, maintiennent une doctrine déclarée hérétique par le christianisme officiel, et qui pourtant était la véritable doctrine chrétienne. Les individualités qui avaient maintenu l'aristotélisme christianisé restèrent tout d'abord dans les mondes spirituels, car sur la terre, aux IX^e, X^e, XI^e, XII^e siècles, les conditions offertes par la civilisation ne permettaient pas un rattachement à ce courant.

Par contre, dans certaines régions spirituelles isolées, les esprits d'orientation plutôt platonicienne purent se développer avec une intensité particulière. On trouve çà et là dans des écoles des personnalités qui continuent de cultiver l'ancienne tradition mystique et projettent sa lumière sur le christianisme ; elles sont disséminées dans le christianisme officiel, de coloration catholique, qui se répand de plus en plus. Un lieu où s'est concentrée toute cette tradition, c'est l'École de Chartres, imprégnée d'une spiritualité profonde – je l'ai citée souvent ces derniers temps – ou ont enseigné des esprits comme Bernardus Silvestris, Alain de Lille et d'autres.

Quelle est cette vie spirituelle qui s'est développée pour finalement affluer dans cette étrange École de Chartres, que l'humanité en fait ne connaît que sous son aspect extérieur ? C'est une vie spirituelle qui, à l'époque moderne, a au fond complètement disparu, en laquelle se prolongeaient encore d'anciennes traditions mystiques. Nous y rencontrons en particulier une conception de la nature qui est encore totalement différente de cette conception abstraite qui se répandit plus tard dans tous les milieux, cette conception de la nature qui ne connaît que des lois qui peuvent être exprimées par des pensées.

Ce que ce courant spirituel dont je parle recevait dans son âme de la nature était quelque chose de tout à fait conforme à l'esprit ; il voyait partout dans la nature non seulement des lois abstraites, mortes, exprimées en concepts, mais une activité ondoyante, vivante. On portait peu le regard sur ce que plus tard les humains ont tant admiré : sur nos actuels éléments chimiques. Mais on a d'autant mieux regardé ce qu'on appelait les éléments dans l'ancienne acception du mot : la terre, l'eau, l'air, le feu. Mais à l'instant où l'on connaît ces éléments non pas par les mots traditionnels seulement, mais grâce à une tradition encore imprégnée des plus anciennes vérités des Mystères, à cet instant on voit ce qui certes n'est pas présent dans nos 70 ou 80 éléments : le monde de la spiritualité élémentaire, le monde de certains êtres élémentaires dans lequel on plonge dès qu'on s'adapte à ces éléments.

Ensuite, on voit comment l'homme participe par toute sa corporéité extérieure à cette vie ondoyante de la terre, de l'eau, de l'air, du feu, comment tout cela devient en lui forme organique. Ceux dont le regard plongeait ainsi dans la vie ondoyante des éléments ne voyaient pas des lois naturelles derrière cette mouvance ; ils voyaient une grande entité vivante, la déesse Nature. Et de cette vision naissait directement le sentiment que cette déesse Nature n'offre à l'être humain qu'une partie de son être, que l'autre partie se dissimule dans le monde où l'homme séjourne pendant son sommeil, où le Moi et le corps astral se trouvent dans un environnement spirituel qui est le fondement de la nature, où ils sont en compagnie des êtres élémentaires qui sont la base des éléments.

Dans ces lieux spirituels, ces écoles isolées dont j'ai parlé, nous rencontrons partout des maîtres enseignant des groupes grands et petits et parlant de la déesse Nature, dont une partie de l'être se révèle vivant et mouvant dans les phénomènes extérieurs visibles pour l'homme éveillé – comme dans toute activité élémentaire, dans le vent et la tempête, dans tout ce qui entoure l'homme et le constitue, agit ce que l'homme ne peut voir, ce qui lui reste caché dans les ténèbres du sommeil.

Les savants maîtres de cette époque ressentaient en la grande déesse Nature celle qui, durant une moitié du temps, s'élève et se révèle dans la mouvance extérieure de la nature sensible ; mais aussi celle qui chaque nuit, et chaque année, descend pour agir dans les régions dissimulées à l'homme dans l'état de conscience du sommeil. C'était là le prolongement direct de la vision des anciens Mystères, de la vision de Proserpine.

Lorsqu'on voulait amener l'homme d'une compréhension de sa vie corporelle à celle de la vie de son âme, on éclairait pour lui ce qui suit : en ce qui concerne ton corps, tu es composé des éléments dans lesquels agissent les êtres élémentaires, mais tu portes en toi une âme ; elle n'est pas sous l'influence des seuls éléments, au contraire c'est elle qui domine l'organisation des éléments en toi ; cette âme, elle est sous l'influence du monde planétaire, de Mercure, de Jupiter, de Vénus, sous l'influence du Soleil et de la Lune, de Saturne, de Mars. – Le regard de l'homme était orienté vers les hauteurs lorsqu'il fallait étudier la psychologie, vers les secrets du monde planétaire. Alors l'être humain s'élargissait, du corps il pénétrait dans le psychisme, mais dans une vision qui lui montrait son lien avec le monde, qui de l'action mouvante des éléments terre, eau, air, feu, le conduisait vers l'activité dans l'âme humaine des planètes par leurs orbites, par leur rayonnement, l'action de leur lumière. Et de la déesse Nature, la Proserpine d'autrefois, on élevait le regard vers les Intelligences, vers les génies des planètes, lorsqu'on voulait comprendre la vie de l'âme humaine.

Ensuite, lorsqu'il s'agissait de comprendre la vie spirituelle – car les instructeurs de ces écoles isolées ne s'étaient pas laissés détourner de l'étude de l'esprit par le dogme du huitième concile de Constantinople – lorsqu'il s'agissait de comprendre la vie de l'esprit, on élevait son regard vers les étoiles fixes, vers leurs configurations, et en particulier vers ce qui est représenté par le Zodiaque. Et

l'on comprenait l'esprit que l'homme porte en lui par la constellation, par son rayonnement, par les puissances spirituelles que l'on savait présentes dans les étoiles fixes.

C'est ainsi qu'on comprenait l'être humain par rapport au monde, au Cosmos. Ainsi était présent en réalité le macrocosme et le microcosme, l'homme. Tel était dans le passé ce qu'on enseignait sur la nature. Dans l'enthousiasme, elle était ainsi présentée à l'humanité dans ces écoles isolées, mais aussi dans l'enseignement de personnalités disséminées en des lieux différents. Et elle était dépeinte de façon merveilleuse, en une sorte de culmination, par des personnalités comme Bernardus Silvestris, Alain de Lille et d'autres à l'École de Chartres.

Cette École de Chartres est en réalité quelque chose de tout à fait merveilleux. Lorsqu'on a aujourd'hui accès aux œuvres écrites – je vous le disais déjà, on dirait des catalogues, des listes de noms. Mais à cette époque, il n'était pas d'usage de présenter par écrit autrement que sous cette forme de catalogue ce que l'on voulait avoir sous celle d'une spiritualité vivante. Cependant, celui qui sait lire ces textes, qui notamment sait comprendre l'ordonnement des choses, perçoit bien comment ce qui provient de ces maîtres de Chartres est imprégné d'une antique spiritualité.

Cette profonde spiritualité de l'École n'agissait pas seulement par l'enseignement donné que transmettaient alentour de nombreux étudiants, elle exerçait aussi directement une action par les voies de l'esprit. Elle agissait du fait que dans l'atmosphère spirituelle de l'humanité rayonnait occultement la spiritualité vivante qui animait Chartres. C'est pourquoi nous voyons briller à travers la France et jusqu'en Italie les rayons de l'esprit de cette école de Chartres. Un enseignement de la nature comme celui auquel j'ai fait allusion était donné dans différentes écoles dont le nom extérieur est connu dans l'histoire.

En voici un exemple concret : lorsque Brunetto Latini revint d'Espagne où il avait occupé le poste d'ambassadeur, il fut, non loin de Florence, frappé d'une légère insolation et d'une grande frayeur ; il devint alors réceptif aux rayonnements spirituels émanant de l'École de Chartres. Il fit alors une expérience qu'il rapporte lui-même : s'approchant de sa ville natale, Florence, il se trouva dans une forêt profonde où il fit tout d'abord la rencontre de trois animaux, puis de la déesse Nature, celle qui édifie les règnes naturels comme il était enseigné depuis des siècles, je l'ai indiqué. Il en eut la vision ; dans cet état semi-pathologique, mais qui se dissipa bientôt, lui apparut ce qui était enseigné dans les écoles. Après avoir contemplé dans son activité la déesse Nature, l'être qui succédait à Proserpine, il vit comment l'homme se construit à partir des éléments, et comment l'âme vibre au sein des forces planétaires ; par ses pensées, il fut conduit jusqu'au ciel étoilé. Il vécut dans sa personne toute l'ampleur de cette science médiévale.

Brunetto Latini fut le maître du Dante. Si ce n'avait pas été le cas, s'il n'avait pas transmis à ce dernier ce qu'il avait reçu dans cette vision majestueuse, nous n'aurions pas la « Commedia », car cette œuvre est le reflet lumineux de l'enseignement de Brunetto Latini dans l'âme de Dante. Voyez-vous, il n'existait pas alors d'autre possibilité d'agir dans un tel domaine, dans le contexte de l'Église qui devint plus tard beaucoup plus libéral ; et nous voyons en effet que tous les maîtres de Chartres étaient membres d'un ordre ecclésiastique, nous les voyons revêtus de l'habit des Cisterciens. Nous les voyons au sein de la vie des ordres chrétiens liés aux meilleurs de ses courants.

L'évolution entra alors dans une phase singulière. Tandis que durant tout ce temps, où les platoniciens avaient agi en quelque sorte de la façon qui a été décrite, les aristotéliens ne pouvaient pas agir sur la terre. Les conditions ne s'y prêtaient pas. Mais en revanche, ils préparèrent dans le domaine suprasensible le courant michaélique. A partir du monde suprasensible, ils étaient en permanence en rapport avec les instructeurs qui agissaient dans le même sens, et qui se rassemblèrent à Chartres. Mais ensuite, tandis que fleurissait l'École de Chartres à la fin du XI^e et au XII^e siècle – il faut bien user pour ces choses de mots terrestres, bien que naturellement ils ne soient pas justes et qu'on puisse facilement s'en moquer – eut lieu une sorte de colloque suprasensible entre les âmes qui montaient vers le monde spirituel en franchissant le porche de la mort, venant de Chartres, entre les platoniciens et les êtres qui étaient restés en haut, les aristotéliens, les alexandriens – un colloque situé vers le tournant du XII^e au XIII^e siècle, une entente sur l'action à poursuivre.

Ceci conduisit – d'autres conditions s'étant établies dans la vie spirituelle de l'humanité en Europe – les platoniciens, qui avaient déployé à Chartres en dernier lieu leur grande activité, à confier leur mission aux aristotéliens. Ceux-ci descendirent alors dans le monde physique pour poursuivre ainsi, comme cela pouvait se faire, ce que j'aimerais appeler le service cosmique de Michaël.

Nous retrouvons ces hommes, qui agissaient dans un esprit plutôt aristotélien, au sein de l'ordre des Dominicains, et actifs sous des formes très diverses. En quelque sorte, les âmes des aristotéliens prirent le relais pour le travail terrestre des âmes des platoniciens, et c'est alors que se développa ce qui, aujourd'hui, n'est en fait vraiment estimé à sa valeur qu'au sein du mouvement anthroposophique – j'ai une fois donné ici un cycle de conférences sur la véritable forme et la véritable origine de la scolastique – il se développa la scolastique du Moyen Âge, cet enseignement qui, à une époque marchant rapidement déjà vers le matérialisme, voulait conserver la spiritualité qui, dans les conceptions humaines, peut être conservée.

Encore avant que Baco de Verulam et Comenius réapparaissent sur la terre, on travailla au sein de la scolastique à poursuivre le service de Michaël. Nous voyons comment doit être sauvé dans ce qu'on

appelle l'école réaliste l'origine de ce que l'homme porte dans ses spiritualiser. Les réalistes parmi les scolastiques attribuent une réalité spirituelle à ce que l'homme peut saisir par ses pensées. Elle est certes ténue, cette spiritualité – mais c'est une spiritualité.

Il en est ainsi, mes chers amis, que la vie spirituelle, dans l'évolution du monde, se poursuit de manière telle que lorsqu'on la voit tout entière dans sa réalité et qu'on possède la science initiatique, on ne peut faire autrement que de relier du regard ce qui se passe sur la terre, l'histoire physique, à ce qui, venant du spirituel, imprègne cette histoire physique. On en vient à embrasser d'un seul regard l'activité des âmes platoniciennes tout d'abord jusqu'à Chartres, puis celle des âmes aristotéliennes. On contemple tout d'abord les âmes aristotéliennes agissant à partir du monde suprasensible pour inspirer les maîtres, les âmes platoniciennes qui vivent sur la terre, y sont actives, enseignent, développant une science de par leur intelligence terrestre.

On plonge le regard dans cet ensemble d'activités, on voit l'instructeur de Chartres cheminant sur le sol terrestre, se livrant à ses études imprégnées de visions ; on voit le rayon inspirant de l'âme aristotélienne émanant du supra-terrestre et orientant dans la juste voie ce qui porte une coloration platonicienne. On se fait alors de la vie une tout autre image que celle qui est très fréquemment présente. Car dans la vie extérieure on distingue si volontiers les platoniciens des aristotéliens, on les oppose les uns aux autres. Mais en réalité, il n'en est pas du tout ainsi. Les différentes époques sur la terre exigent que soit parlé tantôt selon le platonisme, tantôt selon l'aristotélisme. Mais lorsqu'à l'arrière-plan de la vie sensible on embrasse du regard la vie suprasensible, on voit l'une féconder l'autre, l'une insérée dans l'autre.

Et à nouveau, alors que les aristotéliens devenus Dominicains enseignaient, ce sont les âmes platoniciennes séjournant dans le monde spirituel qui, après s'être entendues avec les âmes aristotéliennes descendues plus tard sur la terre, en furent les génies inspirateurs. La vie dans son ensemble était autre à cette époque. Qu'on le croie aujourd'hui ou non, elle était telle que, lorsqu'on contemple spirituellement ces temps passés, on trouve un esprit tel qu'Alain de Lille assis dans sa cellule solitaire, adonné à ses études, recevant du monde suprasensible la visite d'un esprit qui vient à lui, et qui est une âme aristotélienne. Oui, la conscience est forte – et aussi plus tard, quand les aristotéliens apparaissent dans l'ordre des Dominicains – la conscience est forte d'une appartenance au monde spirituel.

Ceci peut se dégager pour l'observateur de faits tels que celui-ci : l'un des instructeurs dominicains descend vers la vie terrestre physique plus tôt qu'une autre âme avec laquelle il est lié ; celle-ci, tout d'abord, reste dans le monde spirituel pour apporter plus tard à celui qui est descendu plus tôt quelque chose qui doit être accompli là-haut, en vue de continuer d'agir en commun avec celui qui est né d'abord. Et de cela, on est conscient. On se sait en relation avec le monde spirituel dans son activité, dans son travail.

Plus tard, l'histoire a effacé tout cela. Mais la vérité sur la vie de l'histoire, ce n'est pas dans les documents récents qu'il faut vouloir la lire, c'est dans la vie. Et il faut avoir pour la vie un regard neuf. Il faut la voir se déployer là aussi où elle se développe au sein de cercles peut-être peu sympathiques, comme quelque chose qui est placé dans ces cercles de par le karma, mais qui, intérieurement, a une tout autre signification.

Une telle lecture des événements, mes chers amis, m'est devenue possible au cours de ma vie d'une façon tout à fait étrange. Maintenant, je porte le regard sur bien des choses, mon regard pénètre ce qui, au cours de ma vie, m'est apparu distinctement comme une écriture occulte. J'aimerais dire ceci : c'est sur un karma singulier que repose aujourd'hui – et en d'autres lieux à d'autres moments – le fait que maintenant précisément, je parle de choses telles que cette Ecole de Chartres, de tout ce qui l'a précédée et de tout ce qui l'a suivie. Car les hommes les plus éminents précisément, qui ont enseigné à Chartres, appartenaient à l'ordre des Cisterciens.

Or, l'ordre des Cisterciens, comme les autres au sein du catholicisme en évolution, a décliné, mais ce déclin est pour une grande part une affaire extérieure. Les individualités se trouvent parfois placées dans des situations, – du fait qu'elles prolongent des orientations anciennes, et qui ont aussi pour l'anthroposophie une extraordinaire valeur – dans des contextes avec lesquels, en fait, elles n'ont pas de lien ; cependant la vie, le karma les a placées là. J'ai toujours trouvé étrange que – dès ma prime jeunesse et jusqu'à une certaine époque – j'aie toujours eu à faire avec ce qui venait de l'ordre des Cisterciens. Il s'en est fallu de peu qu'après avoir quitté l'école primaire, et pour des raisons que j'ai exposées dans mon autobiographie, je ne devienne élève d'un lycée dirigé par des Cisterciens ; mais mes parents m'envoyèrent au collège technique, et non pas dans un lycée. Il eût été en fait absolument naturel que je devienne élève des Cisterciens. Je ne le suis pas devenu, naturellement pour de bonnes raisons karmiques aussi.

Mais le collège technique où j'allais n'était qu'à cinq pas du lycée des Cisterciens. En ce temps, on apprenait à connaître tous ces professeurs cisterciens excellents. Il n'est pas nécessaire de parler de l'ordre, seulement des individualités. Je pense encore aujourd'hui avec grand plaisir à un de ces prêtres cisterciens qui enseignait la littérature allemande avec un enthousiasme sans réserve, et je les vois tous devant moi dans cette rue qu'à Wiener-Neustadt on appelle l'Alleegasse, où les professeurs se promenaient avant le commencement des cours : ces prêtres cisterciens en costume civil, des gens

extraordinairement doués. Et comme à cette époque je m'occupais, beaucoup plus que des manuels, de lire à la fin de l'année scolaire les articles exposant les programmes des professeurs, je lisais réellement avec un intérêt très vif ce que ces Cisterciens du lycée de Wiener-Neustadt publiaient dans le programme de l'école. Bref, l'ordre des Cisterciens me touchait de près. Et à coup sûr : si j'étais devenu élève dans leur lycée – ce sont là naturellement des hypothèses comme on n'en fait que pour y voir clair – je serais devenu Cistercien, bien entendu.

Cela continua à Vienne – j'ai raconté tout cela dans mon autobiographie. Après un certain temps, j'entrai dans le cercle rassemblé autour de Delle Grazie, que fréquentaient de nombreux professeurs de théologie de la Faculté de théologie de Vienne. Je devins très intime avec plus d'un. Ils étaient tous des membres actifs de l'ordre – je me retrouvais donc avec des Cisterciens. Et grâce à ce qui, actuellement, passe à travers l'ordre, j'ai pu en quelque sorte remonter dans le passé à plus d'un fait.

Pour vous montrer comme le karma agit, j'aimerais vous parler d'un événement. Je faisais une conférence, et du fait d'un « five-o'clock tea », comme on dit en Angleterre, à Vienne on parle du « jour » – à cause des « jours » de Delle Grazie, j'avais fait de près la connaissance des professeurs de théologie qui en étaient les habitués, des Cisterciens. Je faisais une conférence, et il y avait là un prêtre cistercien qui était un homme excellent, et quand j'eus terminé ma conférence, il me dit quelque chose de tout à fait singulier, quelque chose que je ne peux rapporter que sous forme d'allusion : il prononça quelques paroles dans lesquelles était inclus le souvenir d'une rencontre entre lui et moi dans une vie antérieure.

Ce sont là des choses qui éduquent dans la vie. C'était en l'année 1889. Certes, je n'ai pu en rapporter dans « Das Goetheanum » que les aspects extérieurs ; les articles paraîtront sous forme de livre, avec des notes qui tiendront compte aussi de la substance intérieure.

Voyez-vous, vous avez ici quelques éléments des raisons karmiques qui m'ont amené à pouvoir d'une manière générale parler de ces courants spirituels sous cette forme. La préparation qui conduit à cela ne peut résider que dans la vie, et non dans l'étude.

J'ai donc exposé comment agissaient de concert le courant platonicien et le courant aristotélicien. Puis, les aristotéliciens, à leur tour, franchirent à nouveau le porche de la mort. Et sur la terre, à l'ère de l'âme de conscience, c'est tout d'abord le matérialisme qui a gagné de plus en plus. Mais à l'époque précisément où le matérialisme prenait pied sur la terre, fut fondée, comme je le disais, on est obligé de se servir pour ces choses du langage courant – fut fondée dans les mondes spirituels une sorte d'école de Michaël, une école michaélique étendue, au sein de laquelle étaient réunis après leur mort des esprits comme Bernardus Silvestris, Alain de Lille, mais aussi Aristote et Alexandre ; dans laquelle sont unies des âmes humaines non incarnées à ce moment avec des entités spirituelles qui accomplissent leur vie sans être incarnées sur la terre, mais qui sont unies à des âmes sur terre. Michaël lui-même est leur Instructeur, son regard remonte vers tout ce que furent les grands enseignements des anciens Mystères, il embrasse merveilleusement du regard les secrets des anciens Mystères, et en même temps il ouvre de puissantes perspectives sur ce qui doit advenir.

Et voyez-vous, on trouve sous une forme quelconque certaines âmes qui se sont, dans de nombreuses existences terrestres, plus ou moins rencontrées au sein de ces cohortes, prenant part à cette école suprasensible au XIV^e, XV^e siècles, des cohortes d'âmes aspirant à participer au courant de Michaël, des âmes qui ont accueilli dans leur volonté ce que l'on peut appeler : vouloir s'unir au courant michaélique.

On peut diriger son regard vers elles. On les trouve en quelque sorte – car à ce moment c'est un petit nombre d'entre elles qui se trouvaient sur la terre, la plupart étant dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance et prenant part à l'assemblée suprasensible de cette école suprasensible – on les trouve là, ces âmes. On les trouve là, prêtant l'oreille aux enseignements de Michaël. Et aujourd'hui, on les retrouve dans ces âmes qui, incarnées sur terre, aspirent honnêtement, sincèrement, à s'unir au mouvement anthroposophique.

Dans le karma de ceux qui tendent honnêtement, avec une honnêteté intérieure vers le mouvement anthroposophique, résident les impulsions qui doivent être étudiées dans le monde suprasensible. Naturellement : que ces âmes aient été poussées par leur karma, à ce moment précisément, à se joindre à une telle communauté céleste, la raison en est que dans une vie antérieure, elles avaient donné à leur karma une forme qui les a conduites là précisément. Mais on ne peut pas discerner le karma des âmes sans porter le regard, non seulement sur ce qui se passe sur terre, mais aussi sur ce qui adviendra entre la mort et une nouvelle naissance.

Contempler l'univers, voilà qui est infiniment enrichissant lorsque dans l'étude des âmes agissant dans le monde – et ce sont finalement tous les hommes – on ne commence pas toujours au moment où les êtres arrivent sur terre pour s'arrêter quand ils meurent ; car ce n'est pas à ce moment qu'ils commencent à agir, et pas davantage qu'ils cessent de le faire. Dans ce qui se passe en esprit agissent non seulement les âmes incarnées aujourd'hui sur terre, mais aussi d'autres qui sont aujourd'hui entre la mort et une nouvelle naissance, et envoient vers la terre les rayons de leur activité. Dans nos propres actes sont incluses les impulsions de ces âmes. Tout collabore, de même que les actions terrestres ont leur prolongement dans les régions célestes et y poursuivent leurs effets, comme je l'ai déjà montré sous

une forme imagée pour les personnalités de Capésius et de Strader par exemple, dans le premier drame-mystère déjà.

Brunetto Latini, le maître de Dante, il est là en effet. Il est mort autrefois, il a passé par le porche de la mort, mais c'est là une métamorphose de la vie. Il est là. Il continue d'agir, et on le trouve quand on le cherche en esprit.

Et par là se complète le tableau de l'évolution spirituelle de l'humanité lorsqu'on peut y ajouter ceux que nous appelons les défunts ; car ils sont en fait beaucoup plus vivants que ceux que nous appelons les vivants. Sous bien des rapports, quelqu'un comme Brunetto Latini est présent aujourd'hui, bien qu'il ne soit pas incarné sur la terre, dans une multiplicité de choses qui s'y passent. Vous voyez ainsi combien étroitement la vie terrestre est liée à la vie suprasensible, et que l'on ne peut pas du tout, en fait, parler d'un monde suprasensible séparé du monde sensible, car tout ce qui est sensible est imprégné de suprasensible ; tout ce qui est suprasensible se manifeste en quelque lieu ou en quelque instant dans le sensible. Et l'on ne peut, en fait, s'ouvrir à la vie terrestre que lorsqu'on voit ces choses à l'arrière-plan.

Voilà, mes chers amis, le caractère qui a pénétré dans le mouvement anthroposophique depuis le Congrès de Noël : qu'en pleine lumière, sans réserves, dans une attitude totale de connaissance, il soit parlé des faits suprasensibles. C'est là le courant ésotérique qui doit parcourir le mouvement anthroposophique. Par là seulement il sera possible de donner au mouvement sa substance spirituelle véritable.

Car voyez-vous, ce que je vous ai dit du courant michaélique s'est poursuivi. Mais lorsque des individualités réapparaissent sur la terre, elles sont obligées tout d'abord d'utiliser les corps tels qu'ils sont possibles à un certain moment, il leur faut s'adapter à l'éducation de l'époque ; tout cela constitue un vêtement extérieur dans une époque matérialiste. Et notre époque matérialiste comporte les plus grands obstacles qu'on puisse imaginer pour les âmes qui ont disposé dans des vies antérieures de beaucoup de spiritualité, lorsqu'elles veulent incarner cette spiritualité dans des corps qui en outre sont préparés par l'éducation actuelle.

Il ne faut donc pas être surpris si je dis : les âmes qui aspirent sincèrement à l'anthroposophie, on les trouve comme je l'ai indiqué à des époques passées. Et l'on ne peut pas fonder une véritable connaissance lorsqu'on ne peut contempler cette coopération des forces qui agissent et vivent dans le monde. Car l'investigation spirituelle dépend à son tour de la vie de l'esprit ; l'investigation spirituelle exige qu'on cherche l'esprit sur ses voies. Et les voies de l'esprit sont différentes à chaque époque. De notre temps, elles ne sont frayables que s'il existe un terrain solide pour une connaissance de la nature conforme à l'esprit.

A la période que j'ai décrite au sein du courant michaélique en succède une autre qui prend ici sur terre un aspect tout à fait matérialiste et où tout est élaboré selon le matérialisme. Dans le suprasensible s'accomplit une préparation extrêmement intense des impulsions michaéliques qui, à notre époque, ont été apportées en quelque sorte du ciel sur la terre. Notre temps ne peut se rattacher à ce qui a précédé durant des siècles auparavant ; il faut le connaître, mais on ne peut s'y rattacher. Il faut, avec la conscience de notre époque, se rattacher à ce qui, au cours des derniers siècles, s'est passé dans le suprasensible.

On est alors en contact avec le sol qui doit être dans le présent le terrain de l'activité, de la vie anthroposophique. Et les vues comme celles que j'expose au cours de ces heures, elles ne doivent pas être simplement accueillies par une intelligence froide, par un cœur sec, elles doivent être reçues par l'être tout entier, par le cœur tout entier. L'anthroposophie ne peut être une substance pour les hommes que s'ils l'accueillent avec toute leur sensibilité. C'est ce qui fonde le vouloir du mouvement anthroposophique, lié à la Société anthroposophique depuis le Congrès de Noël. On voudrait qu'il pénètre profondément dans les âmes des hommes qui lui sont liées, afin qu'elles prennent conscience de ce qui, dans les profondeurs de l'âme, est lié à leur karma.

Nous avons ainsi, mes chers amis, établi une sorte de fondement pour ce qui nous mènera plus loin la prochaine fois, dimanche prochain, lors de la réunion des membres, où nous allons étudier comment s'est poursuivi le courant michaélique, et les tâches qui en découlent pour l'anthroposophie, ces tâches de la vie spirituelle à l'époque présente.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 14 septembre 1924

J'ai fait fixer ici des photographies qui représentent une partie du cadeau qui m'est parvenu ces derniers jours, après que j'ai eu souvent parlé de l'Ecole de Chartres, si importante pour la vie spirituelle intérieure de l'Occident. Vous voyez sur ces reproductions – j'en ferai disposer d'autres de la même collection mardi prochain – le merveilleux art architectural, les merveilleuses œuvres sculptées du Moyen Age créées en ce lieu où autrefois florissait la vie dont j'ai souvent parlé ici, une vie spirituelle importante pour l'Occident.

A cette Ecole de Chartres appartenaient les personnalités qui, au XII^e siècle éprouvaient encore le besoin, pour apprendre et pour enseigner, d'approfondir la vie spirituelle vivante apparue au tournant des âges, à cette époque de l'évolution de la civilisation européenne où l'humanité, dans la mesure où elle était en quête de connaissance, recherchait encore cette connaissance dans l'activité des êtres naturels, et non dans la compréhension de lois naturelles abstraites et sans substance.

C'est ainsi qu'à l'Ecole de Chartres était cultivée intensément une ardente dévotion pour les puissances spirituelles, notamment celles qui règnent dans la nature ; par des personnalités qui, bien que n'étant plus des initiés, se consacraient par le cœur et par l'entendement à retrouver dans la tradition des choses qui avaient été autrefois vécues en esprit. Et j'ai souligné, mes chers amis, que l'on peut vraiment percevoir, dans l'esprit de Brunetto Latini, du grand instructeur de Dante, un mystérieux rayonnement émanant de l'Ecole de Chartres. J'ai ensuite tenté de faire comprendre comment les personnalités, les individualités de Chartres, ont continué d'agir dans les mondes spirituels, unies à ceux qui ensuite, devenus Dominicains, ont été plutôt les porteurs de la scolastique.

On peut dire que les Chartrains, guidés par les signes du temps, durent en venir à cette conception que le moment reviendrait pour eux de réapparaître dans l'existence terrestre seulement lorsque l'élément michaélique, qui devait commencer d'œuvrer à la fin du XIX^e siècle, aurait agi sur terre pendant un certain temps. Ces individualités de Chartres ont pris une grande part aux enseignements suprasensibles donnés sous l'égide de Michaël lui-même, comme je l'ai exposé la dernière fois, afin de faire rayonner en quelque sorte les impulsions destinées à faire autorité dans la vie spirituelle au cours des siècles suivants, et sous l'influence desquelles doit être nécessairement aujourd'hui celui qui veut se consacrer à la vie spirituelle.

En gros, on peut dire ceci : il n'y eut en fait qu'un nombre réduit de réincarnations pour les esprits de Chartres. Pourtant, il m'a été accordé de trouver justement une possibilité de regarder en arrière vers cette Ecole, y ayant été incité par un fait récent. Il y avait à Chartres un moine entièrement adonné à l'élément de vie présent dans cette Ecole. Mais justement lorsqu'on s'y consacrait réellement, on sentait régner à l'Ecole de Chartres quelque chose d'une atmosphère de crépuscule dans la vie spirituelle. Car tout ce qui rappelait encore les grandes, les importantes impulsions du platonisme nourri de spiritualité, tel qu'on continuait de vivre, cela était vivant à Chartres ; mais ceux qui portaient cette vie devaient se dire : à l'avenir, la civilisation européenne ne sera plus ouverte à cette vie intérieure du platonisme.

J'aimerais dire ceci : il est touchant de voir comment l'Ecole de Chartres conserve les images des génies inspireurs de ce qu'on appelle les sept arts libéraux : grammaire, dialectique, rhétorique, arithmétique, géométrie, astronomie, musique. En recevant l'esprit qui était donné dans ces sept arts libéraux, on y voyait encore des dons divins vivants transmis à l'homme par des êtres, et non pas seulement la communication de pensées mortes à propos de lois naturelles mortes. Et l'on pouvait voir que l'Europe précisément perdrait à l'avenir toute réceptivité à cela. C'est pourquoi on ressentait que la vie spirituelle se colorait d'une atmosphère crépusculaire.

Et un moine, un seul, adonné tout particulièrement aux travaux, aux enseignements de Chartres, se réincarnera à notre époque, mais dans une personnalité en qui on pouvait percevoir de façon merveilleuse le reflet de sa vie précédente. Cette personnalité vivant de notre temps était une femme écrivain que je connaissais, avec qui même j'étais lié d'amitié ; elle est morte maintenant depuis longtemps. Elle portait en son âme une atmosphère dont je n'aurais pas parlé autrefois, bien que je l'aie observée il y a maintenant des années. Mais parler de ces choses n'est en fait possible que depuis que l'atmosphère de Noël s'est répandue sur notre Société anthroposophique, les éclairant particulièrement et donnant la possibilité aujourd'hui de parler librement, comme je l'ai déjà dit.

Quand on s'entretenait avec cette personne, elle ne parlait en fait que de vouloir mourir. Ce désir de mourir ne naissait pas d'une tonalité intérieure sentimentale, ni hypocondre, on ne pourrait même pas dire mélancolique – mais lorsqu'on avait le regard orienté vers les réalités psychologiques, on plongeait si profondément dans cette âme qu'on en venait à se dire : c'est le reflet d'une vie terrestre précédente, dans laquelle a été déposé le germe de quelque chose qui se révèle maintenant. Maintenant – non pas dans ce désir de mourir, mais dans l'impression que cette âme, incarnée dans cette personnalité, n'avait rien à faire avec le présent.

Les œuvres de cette personnalité sont aussi rédigées de façon telle qu'elles semblent puisées à un autre monde, non pas de par ce qu'elles communiquent, de par le contenu, mais par l'atmosphère qu'elles dégagent. On n'en vient à comprendre cette atmosphère que lorsqu'on trouve le chemin qui mène de l'ombre répandue sur ses œuvres, et qui habitait foncièrement cette âme elle-même, jusqu'au moine de Chartres, lequel a vécu l'atmosphère de crépuscule qui baignait le platonisme vivant à l'époque à Chartres.

Ce n'était pas là le fait d'un tempérament, ni de la mélancolie, ni de la sentimentalité, c'était le reflet d'une vie antérieure. Et l'âme actuelle de cette personnalité était comme un miroir à travers lequel transparaissait vraiment la vie de Chartres. Elle ne transmettait pas le contenu des enseignements de Chartres, mais bien son atmosphère, son ambiance. Et lorsque par le regard rétrospectif on plonge dans cette atmosphère, on peut trouver, aimerais-je dire, quelque chose comme les photographies spirituelles de ces personnalités que l'investigation clairvoyante permet de distinguer dans le monde où elles se trouvent, et qui ont enseigné à Chartres.

Voyez-vous, la vie apporte par le karma les possibilités les plus diverses de plonger le regard dans ces choses. J'ai mentionné la dernière fois les expériences que j'ai faites avec l'ordre des Cisterciens, et je voudrais y ajouter comme complément l'atmosphère de crépuscule de l'Ecole de Chartres, s'élevant encore du cœur et de l'âme d'une personnalité contemporaine extrêmement intéressante. Elle a depuis longtemps retrouvé les mondes dont elle avait tant la nostalgie, elle a retrouvé les pères de Chartres.

Et si la lassitude, résultat karmique en ce moine de l'atmosphère des âmes à Chartres, n'avait pas dominé toute la vie intérieure de cette personnalité, je n'aurais guère pu m'imaginer à notre époque une personnalité mieux faite pour cultiver la vie spirituelle en liaison précisément avec la vie traditionnelle du Moyen Age. J'aimerais mentionner en même temps que lorsque de telles impulsions karmiques, agissant dans les profondeurs de l'âme, sont présentes, on se trouve devant ce fait singulier que dans l'expression de la physionomie d'une incarnation suivante, on constate – ceci est rarement le cas, mais cela arrive – une ressemblance avec l'incarnation précédente. Les deux visages, celui de ce moine et celui de la femme écrivain de notre époque, étaient vraiment tout à fait semblables.

Je vais maintenant, mes chers amis, en liaison avec ceci, étudier le karma de la Société anthroposophique, et plus précisément le karma de ses différents membres. Comme je le disais la dernière fois, une grande partie des âmes qui sont sincèrement liées au mouvement anthroposophique se sont en effet unies, à un moment quelconque et en un lieu quelconque, au courant michaélique que je dois, en fait, caractériser à l'aide de tout ce que j'avais à dire d'Aristote et d'Alexandre, de ce qui s'est passé dans le suprasensible – à l'époque où dans le monde sensible, ici, eut lieu le huitième concile de Constantinople – de son prolongement dans le spirituel et dans le domaine physique, dans la vie à la cour d'Hârûn-al-Rashid, et enfin de cette école suprasensible placée sous l'égide de Michaël lui-même.

L'élément important dans les enseignements de cette école, c'est qu'on y signalait constamment d'abord les liens avec les anciens Mystères, les rapports du contenu des anciens Mystères avec tout ce qui doit réapparaître sous une forme nouvelle afin d'imprégner de spiritualité la civilisation moderne ; mais d'autre part aussi on évoquait les impulsions dont ont besoin pour leur action future les âmes portées à s'enthousiasmer pour la vie spirituelle. Comprendre ce courant spirituel, cela peut aussi permettre de comprendre dans quelle mesure l'essence de l'anthroposophie, ce sont les impulsions d'une compréhension renouvelée, authentique, sincère, de l'impulsion du Christ.

Car dans le mouvement anthroposophique, il se trouve en fait des âmes de deux sortes. Nombre d'entre elles ont participé à ces courants qui furent pour ainsi dire les courants chrétiens officiels des premiers siècles ; elles ont participé à tout ce qui est apparu dans le monde en tant que christianisme, notamment à l'époque de l'empereur Constantin et dans les temps qui suivirent immédiatement. Parmi celles qui, précisément, ont à l'époque abordé le christianisme avec une sincérité foncière, qui l'ont assimilé en l'approfondissant intérieurement, il en est justement qui se trouvent aujourd'hui dans la Société Anthroposophique, ayant un vif besoin de comprendre le christianisme ; non pas justement des chrétiens qui suivaient simplement des courants comme celui de l'empereur Constantin, mais plutôt ceux qui, répartis dans certaines sectes, prétendaient justement être reconnus pour les vrais chrétiens. Des sectes chrétiennes où la vie intérieure était profonde contenaient un grand nombre des âmes qui aujourd'hui, dans la sincérité – parfois poussées par des impulsions subconscientes que la conscience interprète souvent mal en bien des points – s'approchent du mouvement anthroposophique.

D'autres âmes n'ont pas directement pris part à cette évolution chrétienne ; elles y ont parfois participé plus tard, alors que dans les sectes la vie intérieure approfondie avait disparu ; mais surtout, au fond de leur âme, elles ont gardé beaucoup de l'ancienne sagesse païenne des Mystères ineffaçable, vivante, vécue à l'époque pré-chrétienne. Elles aussi ont souvent participé au christianisme, mais sans qu'il fasse sur elles la même impression que sur les autres, parce qu'en elles l'empreinte et les enseignements, les rites, etc. des anciens Mystères étaient restés vivants. Parmi celles précisément qui entrèrent dans le mouvement anthroposophique, se trouvent maintenant de ces âmes qui cherchent le Christ, mais non dans un esprit abstrait.

Les premières qui ont été caractérisées sont en quelque sorte heureuses de retrouver le christianisme dans le mouvement anthroposophique. Mais parmi les autres se trouvent celles qui saisissent par une faculté de compréhension intérieure ce qui, dans l'anthroposophie, est un

christianisme cosmique. Le Christ esprit solaire cosmique, c'est celui que comprennent surtout les nombreuses âmes présentes dans le mouvement anthroposophique qui ont encore tout au fond de leur être beaucoup d'éléments vivants venant des anciens Mystères païens. Les courants de toute la vie spirituelle de l'humanité des temps présents sont liés à tout cela ; et je parle ici d'un vaste présent, qui s'étend sur des décennies, sur des siècles.

Finalement, l'anthroposophie est bien une plante née de la vie spirituelle du temps présent. Même si elle n'a dans son contenu rien qui soit directement commun à cette vie spirituelle du présent, karmiquement, sur de nombreux points, elle en est née, et il faut bien porter aussi le regard sur certaines choses qui apparemment n'entrent pas dans le cadre de ce qui agit directement dans l'anthroposophie, pour avoir dans son champ visuel spirituel ce qui, au cours des temps, a agi dans les courants que j'ai cités.

Je le disais déjà : on n'acquiert en réalité une véritable compréhension de ce qui se passe extérieurement sur le plan physique que lorsqu'à l'arrière-plan des événements qui s'y déroulent, on voit ce qui afflue, provenant du domaine spirituel. Et il nous faut, disais-je déjà la dernière fois, retrouver le courage de réintroduire dans le présent ce sentiment des anciens Mystères qui rattache, mais pas seulement dans l'abstraction, les faits physiques à une vie spirituelle générale, panthéiste ou théiste, ou de quelque nature que ce soit, mais concrètement capable de remonter le cours des événements, et même des expériences humaines dans le cadre des événements, jusqu'aux fondements et aux entités originelles de l'esprit.

C'est cela que précisément nous propose ce qu'il faut chercher aujourd'hui, en vue de l'une des tâches les plus profondes du temps présent. Il faut que soit à nouveau recherchée à notre époque une véritable connaissance de l'homme selon le corps, l'âme et l'esprit : mais une connaissance qui n'ait pas sa source dans des idées ou des lois abstraites, qui puissent pénétrer dans les véritables fondements de l'être humain tout entier. Il faut que l'homme soit véritablement étudié dans sa santé, dans ses maladies, et pas seulement, comme il est habituel à notre époque, par référence aux connaissances physiques. Car ainsi on n'apprend pas à connaître l'homme ; et surtout on n'apprend pas à connaître dans la vie ce qui vient agir en l'homme et intervient avec tant d'importance dans sa destinée : le malheur, la maladie, la capacité ou l'incapacité. On apprend à connaître le karma sous toutes ses formes seulement quand on peut pénétrer en l'homme ce qu'est l'esprit, ce qu'est la vie de l'âme, en prenant pour point de départ la vie physique.

Aujourd'hui, l'aspiration à la connaissance conduit à étudier tout extérieurement en l'homme ses organes, ses vaisseaux sanguins, ses nerfs, etc. Et celui qui envisage dans ce contexte la santé et la maladie de l'homme n'est pas capable d'y trouver quelque chose qui soit esprit ou âme. On voudrait dire ceci : l'anatomiste, le physiologue d'aujourd'hui pourraient parler comme autrefois un célèbre astronome qui répondait à la question posée par son souverain : j'ai exploré tout l'univers, j'ai partout cherché au milieu des étoiles, en mouvement, je n'ai pas trouvé de dieu. – Ainsi parlait l'astronome. L'anatomiste et le physiologue d'aujourd'hui pourraient dire : j'ai tout examiné : le cœur et les reins, l'estomac, le cerveau, les vaisseaux sanguins et les nerfs – mais je n'ai trouvé ni âme, ni esprit.

Voyez-vous, toutes les difficultés par exemple que rencontre la médecine viennent de cette influence. Et aujourd'hui, il faut développer tout cela dans le cadre des exigences imposées en général au mouvement anthroposophique, à la Société anthroposophique, et en particulier, dans chaque spécialité, aux groupes ; par exemple, il est parlé de médecine pastorale à un groupe qui y est préparé selon sa spécialité. Car il faut chercher la porte par laquelle on a accès aux liens d'ensemble, qui se révèlent comme étant en fin de compte les grands réseaux tissés par l'activité des courants karmiques. Et l'on verra, en matière de pathologie et de thérapeutique, comment l'observation de l'homme en bonne santé et de l'homme malade rend nécessaire qu'on s'occupe de tout ce qui est dit de l'âme et de l'esprit à côté de l'être physique extérieur tel que le propose la science, et qui doit, comme je le répète souvent, être pleinement respecté.

On verra comment, en ce qui concerne l'homme sain et l'homme malade, il sera nécessaire d'étudier les éléments supérieurs de la nature humaine, lorsque paraîtra – prochainement – le livre auquel j'ai travaillé avec ma collaboratrice la doctoresse Wegman. Seulement, des recherches de ce genre, en quête des portes par lesquelles, en partant de l'homme physique, on accède de manière juste à l'homme spirituel, ne donnent de résultat fécond que si elles sont poursuivies comme il le faut. Si bien que pour un travail comme celui-ci, il faut utiliser non seulement les résultats de la recherche moderne, mais précisément les forces d'investigation qui se révèlent lorsqu'on englobe les fils karmiques apparaissant dans l'histoire de l'évolution humaine. Il faut pour ainsi dire travailler avec les forces du karma pour percer à jour les mystères dont il s'agit ici.

Tout d'abord, un commencement seulement en sera publié dans le premier volume de cet ouvrage, qui aura une suite. Et à partir de ce qui est développé de façon plutôt élémentaire, on progressera jusqu'à ce qui, dans cette optique, dans la perspective médicale, pathologique, peut fournir une connaissance de l'homme. Cela n'est certes possible que par la présence de la doctoresse Wegman, une personnalité qui, durant ses études médicales, a assimilé les choses de façon telle qu'elles se sont tout naturellement développées jusqu'à donner une conception spirituelle de la nature humaine. Mais là, au cours de cette recherche, se révèlent précisément, dans la conception des organes de l'homme étudiée

une perspective spirituelle, les choses qui orientent aussi vers les rapports karmiques. Car ce même regard qu'il faut développer pour voir l'esprit qui se trouve non pas derrière l'homme tout entier, mais derrière les organes isolés – derrière l'un, si vous voulez, le monde de Jupiter, derrière l'autre le monde de Vénus, etc. – les vues que l'on doit développer conduisent justement à ce qui offre la possibilité d'accéder à l'arrière-plan aux personnalités humaines telles qu'elles furent dans des vies terrestres écoulées.

Car dans la vie terrestre présente, l'homme est là devant nous, limité par sa peau. Si nous acquérons la faculté de plonger le regard dans les différents organes, ce qui est enclos dans la peau s'élargit, chaque organe oriente vers une autre direction du monde qui fraie des voies vers le macrocosme. Puis l'homme se reforme au dehors à nouveau, et c'est cela dont on a besoin : cet homme qui se reconstruit spirituellement après avoir dépassé la forme actuelle, celle qui se limite à la peau. Lorsqu'on prolonge vers l'extérieur ce qui est physiquement tout autre chose que ce que pense l'anatomiste, on atteint à des vues qui correspondent à ce qu'étaient les visions dans des vies terrestres antérieures. On vit alors intérieurement les rapports qui éclairent l'histoire de l'évolution humaine, et aussi le présent sous son aspect physique. Car en effet, tout le passé des hommes vit dans le présent. Mais cette phrase générale et abstraite ne dit naturellement rien, cela, les matérialistes le disent aussi ; ce n'est pas ce qui importe : ce qui importe, c'est comment ce passé vit dans le présent.

Je voudrais aussi vous donner ici un exemple, un exemple qui pris pour soi est en fait si merveilleux qu'il m'a causé le plus grand émerveillement lorsqu'il est apparu comme le résultat de mon investigation. Et il a fallu rectifier ou au moins compléter bien des choses de ce que, dans ce domaine, j'avais pensé autrefois.

Voyez-vous, pour celui qui étudie l'histoire avec sa pleine signification un événement des premiers siècles du christianisme lui apparaît auréolé d'un étrange secret. Là une personnalité – l'empereur Constantin déjà cité, que nous trouvons peut-être bien peu fait intérieurement pour cela – s'empare du christianisme pour en faire ce qui est devenu la religion officielle de l'Occident. Mais nous voyons – sans prendre le mot littéralement bien sûr, mais en enjambant de grands espaces de temps – nous voyons à côté de Constantin Julien l'Apostat, une personnalité dont on peut vraiment savoir qu'en elle vivait la sagesse des Mystères. Julien l'Apostat savait parler du soleil triple.

Et s'il a perdu la vie, c'est précisément qu'il a été, pour cette raison, considéré comme un homme qui trahissait les Mystères. Il était interdit de le faire à l'époque, c'était plus sévèrement interdit encore auparavant. Mais Julien l'Apostat avait vis-à-vis du christianisme une attitude étrange. En un certain sens, on pourrait souvent être surpris de voir que cet esprit fin, génial, était si peu ouvert à la grandeur du christianisme ; cela vient de ce que, dans son entourage, il ne constatait que rarement la loyauté intérieure telle qu'il la concevait. Et parmi ceux qui l'introduisirent dans les Mystères antiques, il trouvait encore beaucoup de loyauté, de loyauté active.

Julien l'Apostat fut assassiné en Asie. On a raconté bien des fables sur cet assassinat. Mais il fut accompli justement parce qu'on voyait en Julien un traître aux Mystères. Ce fut un meurtre bien organisé.

Lorsqu'on prend un peu connaissance de ce qui vivait en Julien l'Apostat, on ressent un profond intérêt et on se demande : Comment cette individualité continua-t-elle à vivre ? – Car c'est une personnalité tout à fait étrange, une individualité dont on est obligé de se dire : il était fait pour frayer la voie du christianisme bien plus que Constantin, bien plus que Clovis ! Et cela, il l'avait en son âme. Si les temps avaient été favorables, si les conditions nécessaires avaient été réunies, il aurait pu, du Christ pré-chrétien, du véritable Logos macrocosmique, il aurait pu, à partir des anciens Mystères, suivre une ligne continue allant vers le Christ qui devait agir dans l'humanité après le Mystère du Golgotha.

Et lorsqu'on se penche en esprit sur Julien, on trouve ceci d'étrange : cette nature apostate, ce n'était chez lui qu'un vêtement, tout au fond de son âme on trouve en réalité une impulsion à saisir le christianisme ; mais une impulsion qu'il ne laissa pas s'épanouir, qu'il réprima à cause des sottises qu'avait écrites Celse, un auteur de textes sur Jésus. Il arrive en effet qu'une personnalité, géniale elle aussi, se laisse parfois abuser par les enfantillages des gens. On a ainsi le sentiment que Julien eût été réellement l'âme propre à aplanir les voies du christianisme, à engager le christianisme dans la voie qui était la sienne.

On quitte alors cette âme de Julien l'Apostat qui vivait sur la terre, et avec le plus grand intérêt, on suit le périple de cette individualité à travers les mondes spirituels. Mais il y a là quelque chose qui n'est pas clair. Quelque chose d'obscur flotte autour de cette âme, et on ne peut parvenir à y voir clair que par l'effort le plus intense. Le Moyen Age avait sur bien des choses des conceptions, des vues toujours légendaires, mais conformes aux événements réels. J'ai déjà indiqué combien conformes à la réalité – encore naturellement que légendaires – sont les contes qui se rattachent à la personnalité d'Alexandre. Dans la description du curé Lamprecht, combien vivante apparaît la personne d'Alexandre ! Ce qui subsiste de Julien, on peut toujours en dire : cela veut disparaître du champ dans lequel se situe cet homme.

Et lorsqu'on en poursuit l'étude, on a pour ainsi dire la plus grande peine à y maintenir longtemps le regard spirituel. Les choses se dérobent constamment. On les suit à travers les siècles jusqu'au Moyen Age : elles se dérobent. Et si l'on réussit cependant à suivre le fil, on atterrit dans cette étude à un

endroit curieux, qui en fait n'est pas du tout attesté historiquement mais qui l'est plus qu'un fait historique : on aborde pour finir une personnalité féminine en laquelle on retrouve l'âme de Julien l'Apostat, une personnalité féminine qui, sous une impression qui pesait beaucoup sur elle, accomplit quelque chose d'important. Cette personnalité féminine ne voyait pas en elle-même, mais en une autre, une image du destin de Julien l'Apostat, dans la mesure où Julien partit pour l'Orient – et c'est en Orient qu'il succomba à une trahison.

Voyez-vous, c'est Herzeloide, la mère de Parzival, une personnalité historique, mais dont l'histoire ne parle pas, qui en Gamouret, qu'elle a épousé et qui perd la vie par trahison lors d'une campagne en Orient, perçoit sa propre destinée, qui fut celle de Julien l'Apostat dans le passé. C'est par cette indication qui toucha profondément son âme qu'Herzeloide accomplit ce qui est rapporté par la légende, mais est tout à fait historique : l'éducation qu'elle donne à Parzival. Cette âme de Julien l'Apostat, restée profondément enfouie, dont on voudrait croire qu'elle eût été faite pour orienter le christianisme dans la bonne voie, se retrouve au Moyen Age dans un corps féminin, dans une personnalité féminine qui envoie Parzival dans le monde pour chercher et tracer les voies ésotériques du christianisme.

Voyez-vous, les chemins de l'humanité sont souvent tracés de cette façon énigmatique, mystérieuse, dans les fondements et les arrière-plans de l'existence. Cet exemple, qui se confond de façon si singulière avec ce que j'ai déjà rapporté en liaison avec l'Ecole de Chartres, peut vous rendre attentifs à la façon merveilleuse, au fond, dont sont tracées les voies de l'âme humaine et celles de l'évolution de l'humanité. Cet exemple pourra avoir encore une sorte de prolongement : je parlerai encore de la vie de Herzeloide, et de celui qui, en tant que personne physique, Parzival, fut envoyé dans le monde. C'est là que je reprendrai mon exposé, puisqu'il faut aujourd'hui interrompre notre étude.

SIXIÈME CONFÉRENCE
Dornach, le 16 septembre 1924

Je voudrais poursuivre aujourd'hui dans l'étude que j'ai entreprise avant-hier. Plus précisément, nous en étions au moment où nous avons abandonné le fil de l'évolution intervenant dans la vie spirituelle du présent, avec l'individualité de Julien l'Apostat, c'est-à-dire qui vécut en Julien l'Apostat, et dont j'ai esquissé que tout d'abord, elle fut incarnée dans une personnalité sur laquelle on ne possède pour toute information que des légendes, dans la personnalité dont le secret est inclus dans la légende de Parzival : Herzeloide. Dans l'âme de celui qui avait été auparavant Julien l'Apostat se déploya une vie de l'âme profonde dont véritablement cette individualité avait besoin, après les orages et les conflits intérieurs qu'elle avait traversés lorsqu'elle était Julien l'Apostat. Cette vie dont je vous ai parlé fut de telle nature qu'elle recouvrit la vie de Julien l'Apostat comme d'une nuée chaude et porteuse de paix. Et cette âme prit une plus grande intensité intérieure, elle devint plus riche aussi, plus riche d'impulsions intérieures les plus diverses.

Mais parce qu'elle faisait partie de ceux qui avaient encore assimilé quelque chose des anciens Mystères, qui avaient encore vécu dans la substance des anciens Mystères à une époque où en un certain sens il émanait des Mystères un rayonnement lumineux, cette âme s'était beaucoup nourrie de la spiritualité du Cosmos. Repoussée en quelque sorte à l'arrière-plan pendant l'incarnation d'Herzeloide, cette spiritualité affleure dans l'âme, et nous retrouvons cette individualité au XVI^e siècle. Nous distinguons comment, à cette époque, réapparaît christifié en elle tout ce qu'elle avait vécu dans le corps de Julien l'Apostat. Elle réapparut au XVI^e siècle dans la personne de Tycho de Brahé et se trouve alors en présence de la conception copernicienne du monde qui fait son apparition dans la civilisation occidentale.

Cette conception copernicienne du monde, elle donnait de l'univers une image qui, lorsqu'on l'élabore jusque dans ses dernières conséquences, travaille entièrement à éliminer de la vision que l'on se fait du Cosmos toute spiritualité. L'image copernicienne du monde conduit finalement à une perception complètement mécaniste de l'espace universel. Et finalement, c'est bien par référence à cette image copernicienne qu'un célèbre astronome a dit à Napoléon qu'il ne trouvait aucun dieu dans cet univers, qu'il avait tout examiné, mais ne trouvait aucun dieu. C'est bien là le rejet de toute spiritualité.

L'individualité caractérisée, qui était présente en Tycho de Brahé, ne pouvait adhérer à cela. C'est pourquoi nous voyons Tycho de Brahé accepter pour sa propre conception du monde ce qui, dans le copernicanisme, est utilisable, et rejeter le mouvement absolu que, dans l'esprit de l'image copernicienne de l'univers, il fallait attribuer à la terre. Et ceci, nous le voyons lié chez Tycho de Brahé à une spiritualité réelle, une spiritualité qui nous fait voir avec précision, quand nous envisageons le cours de sa vie, comment un karma ancien intervient dans cette vie, s'impose de toute sa force et veut devenir le contenu de sa conscience. Sa famille danoise essaie de toutes les façons de lui faire définitivement adopter une profession de juriste ; il lui faut, sous la surveillance d'un précepteur, étudier le droit à Leipzig, et les heures pendant lesquelles, la nuit, il a commerce avec les dieux, il ne peut se les réserver que quand le précepteur dort. C'est là qu'apparaît – sa biographie le mentionne aussi – quelque chose de tout à fait étrange.

Vous verrez que ceci est important pour apprécier ultérieurement la valeur de l'individualité qui fut Julien, Herzeloide, Tycho de Brahé. En utilisant déjà des instruments très primitifs qu'il avait confectionnés lui-même, il découvre des erreurs importantes dans le calcul des positions de Saturne et de Jupiter. C'est là que se place une scène étrange de sa vie, où jeune encore, muni d'instruments primitifs dont on ne pense habituellement pas qu'ils puissent servir à quelque chose, il se sent un jour poussé à rechercher les positions exactes de Saturne et de Jupiter.

De telles recherches sont chez lui entièrement imprégnées de spiritualité, d'une spiritualité qui le mène à une conception de l'univers telle qu'on doit l'avoir en réalité quand on aspire à l'initiation moderne, celle qui fait que l'on parle des êtres spirituels comme on parle des hommes physiques sur la terre parce qu'on peut toujours les rencontrer ; parce qu'au fond, entre les individualités humaines qui séjournent ici sur le plan physique et celles qui sont excarnées et vivent entre la mort et une nouvelle naissance, il n'y a une différence que dans la qualité de l'existence.

Or, ceci éveilla en Tycho de Brahé une manière extrêmement importante de considérer les rapports qui se révèlent lorsque sur terre, on n'envisage pas tout comme étant dû à des impulsions terrestres, tandis qu'en haut, dans les étoiles, tout se traduit par des calculs – mais quand on perce à jour les liens entre les forces stellaires et les impulsions humaines dans l'histoire. A cet élément instinctif dans son âme, conservé depuis son incarnation de Julien l'Apostat, et qui à cette époque n'était pas imprégné de rationalisme ou d'intellectualisme, mais était intuitif, imagitatif – car c'est ce qu'était la vie intérieure de Julien l'Apostat – est dû qu'il réussit une chose qui fit alors sensation.

Il ne pouvait impressionner beaucoup ses contemporains avec ses conceptions astronomiques, divergentes de celles de Copernic, avec ses travaux d'astronome. Il observa d'innombrables étoiles et

dessina une carte du ciel qui seule permit à Képler d'arriver à ses remarquables résultats. Car c'est en s'appuyant sur le planisphère de Tycho de Brahé que Képler établit les lois qui portent son nom. Mais rien de tout cela n'aurait fait sur ses contemporains la grande impression que provoqua une chose qui n'était pas réellement importante, mais qui les frappa : il prédit en effet la mort du sultan Soliman en en donnant à un jour près la date exacte, et l'événement eut lieu aussi comme il l'avait prédit. Nous voyons vraiment agir en Tycho de Brahé, à une époque récente, d'anciennes conceptions unies à une intellectualité spirituelle, aimerais-je dire, des conceptions qu'il s'était assimilées quand il était Julien l'Apostat. Tout cela exerce une action en ce Tycho de Brahé à une époque récente. Et il appartient bien aux âmes les plus intéressantes qui ensuite, lorsqu'au XVII^e siècle il passa par le porche de la mort, furent transportées dans le monde spirituel.

J'ai déjà mentionné auparavant la grande école suprasensible des XV^e, XVI^e siècles, qui se trouvait placée sous l'égide de Michaël lui-même. Pour ceux qui se trouvaient dans cette école commença une vie qui se déroulait dans le monde spirituel en activités, en déploiement de forces agissant sur le monde physique, en rapport avec le monde physique. Par exemple, précisément à l'époque qui suivit celle de cette école, une tâche importante fut confiée à une individualité dont j'ai déjà parlé : l'individualité d'Alexandre le Grand.

J'ai aussi attiré ici l'attention sur le fait que Baco de Verulam, Lord Bacon, est Hârûn-al-Rashid réincarné. Et le fait singulier, c'est qu'en liaison avec les conceptions de Lord Bacon, qui par la suite ont une influence si forte, si déterminante, sur toute l'évolution spirituelle, précisément dans les recherches spirituelles les plus subtiles, il se produisit en cet homme comme une évacuation pathologique de l'ancienne spiritualité que tout de même il avait portée en lui quand il était Hârûn-al-Rashid. Nous voyons donc naître de cette impulsion de Lord Bacon tout un monde d'entités démoniaques. Le monde en est exactement envahi, tant dans le suprasensible que dans le sensible – sensible, mais naturellement non visible je veux dire que le monde sensible est rempli d'entités démoniaques. Et c'est à l'individualité d'Alexandre principalement qu'il incombe de mener le combat contre ces idoles démoniaques émanant de Lord Bacon, de Baco de Verulam.

D'autres actions, extraordinairement importantes, s'accomplissent en bas – sinon l'irruption du matérialisme au XIX^e siècle eût été encore beaucoup plus destructrice. Des actions analogues, qui se déroulaient dans le cadre des rapports entre le monde spirituel et le monde physique, furent la tâche du courant michaélique, jusqu'à ce que, dans les régions suprasensibles, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle se produisit ce que j'ai déjà appelé une fois la renaissance d'un culte suprasensible important.

A ce moment fut instauré dans le monde suprasensible un culte qui se déroulait en imaginations spirituelles réelles. Si bien que l'on peut dire : à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle un phénomène suprasensible flotte à proximité immédiate, tout près naturellement cette proximité est qualitative – du monde sensible. Un phénomène suprasensible qui se présente en rites culturels suprasensibles, en puissantes images de la vie spirituelle en évolution des entités universelles, des entités des Hiérarchies, en liaison avec les grandes activités éthériques du cosmos et les activités humaines sur la terre.

Il est intéressant de voir qu'à un moment particulièrement favorable de cette activité culturelle suprasensible, une image en miniature, aimerais-je dire, en pénétra l'esprit de Goethe. Et cette image en miniature métamorphosée, modifiée, Goethe nous l'a brossée dans son "Conte du Serpent vert et du beau Lis". Voilà un cas où quelque chose, délicatement, franchit la frontière. Voyez-vous, c'était un culte suprasensible auquel ont participé tous ceux qui avaient pris part au courant michaélique lors des révélations sensibles et suprasensibles dont j'ai parlé.

Partout ici, l'individualité incarnée en dernier lieu en Tycho de Brahé joue un rôle extrêmement important. Il s'efforçait en tout lieu de maintenir, pour aider à la compréhension du christianisme, les grandes et durables impulsions venant de ce qu'on appelle le paganisme, l'antique essence des Mystères. Il était entré dans la sphère du christianisme alors qu'il vivait en l'âme de Herzelojde. Maintenant, il s'efforçait d'introduire dans les représentations du christianisme tout ce qu'il devait à son incarnation de Julien l'Apostat. C'était là, tout particulièrement, ce qui paraissait important aux âmes dont j'ai parlé. C'est à tous ces courants que se sont unies les nombreuses âmes qui se trouvent maintenant dans le mouvement anthroposophique, qui aspirent sincèrement à s'y unir. Elles se sentent attirées par le courant de Michaël justement par la nature et l'essence internes de ce courant.

Et Tycho de Brahé eut une influence importante sur ce fait : ces âmes, à la fin du XIX^e siècle ou au début du XX^e, mais de préférence à la fin du XIX^e, descendent sur terre étant préparées à voir et à ressentir le Christ non seulement comme les différentes confessions le ressentent, mais à nouveau dans toute sa grandeur, sa magnificence universelle de Christ cosmique. Elles y furent préparées aussi dans le suprasensible, entre la mort et une nouvelle naissance, par des influences comme celle de Tycho de Brahé, de l'âme qui fut incarnée en dernier lieu en Tycho de Brahé. C'est ainsi que cette individualité, effectivement, joua précisément au sein du courant michaélique et en permanence, un rôle extrêmement important.

Voyez-vous, tant au sein de l'ancienne Ecole, au XV^e et au XVI^e siècles, que plus tard lors de l'institution du culte suprasensible qui devait en quelque sorte inaugurer, à partir du monde

suprasensible, la régence ultérieure, la nouvelle régence de Michaël sur la terre – partout on orientait le regard vers cette régence de Michaël à venir.

Or, depuis qu'elles avaient été actives à Chartres, nombre des âmes platoniciennes, je l'ai déjà mentionné, étaient restées dans le monde spirituel. J'ai fait fixer ici aujourd'hui d'autres reproductions de Chartres, les photographies des prophètes, mais aussi des photographies de son admirable architecture. Les individualités des maîtres de Chartres, qui étaient justement platoniciennes, restèrent dans le monde spirituel. Ceux qui descendirent, ce sont plutôt les aristotéliens, qui étaient nombreux par exemple dans l'ordre des Dominicains, mais qui après un temps se réunirent et exercèrent à partir du monde spirituel une action suprasensible en collaboration avec les platoniciens. Si bien que l'on peut dire : en fait, ce sont toujours des âmes orientées vers le platonisme qui sont restées en arrière ; et jusqu'à aujourd'hui, leurs individualités essentielles n'ont pas réapparu sur la terre, elles attendent la fin de ce siècle.

Par contre, beaucoup de celles qui se sentaient précisément attirées par ce que j'ai écrit : les actes de Michaël dans le suprasensible, qui se sentaient sincèrement attirées par un tel mouvement spirituel, sont entrées dans le mouvement anthroposophique. Et l'on peut bien dire : ce qui vit dans l'anthroposophie a été d'abord éveillé par l'école de Michaël aux XV^e, XVI^e siècles, et par ce culte qui a eu lieu dans le suprasensible à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e.

C'est aussi pour cette raison que le premier des drames-mystères – nés du regard porté sur ce culte suprasensible – le premier justement, bien qu'il diffère beaucoup du "Conte du Serpent vert et du beau Lis" de Goethe, révèle des traits analogues. De telles choses qui veulent porter des impulsions vraiment spirituelles, ne peuvent sortir du petit doigt ; elles sont vues et élaborées absolument en accord avec le monde spirituel.

Nous voici donc aujourd'hui avec le mouvement anthroposophique ayant maintenant pris place dans la régence de Michaël survenue entre temps, appelé à comprendre précisément la nature de cette régence de Michaël, appelé à agir selon cette orientation, dans l'esprit de, l'action michaélique précisément, à travers les siècles et les millénaires, maintenant où il reprend à un moment particulièrement significatif sa régence sur la terre. La substance ésotérique interne de ce courant michaélique veut que d'une façon bien déterminée soit prévu, tout d'abord pour ce siècle, ce qui adviendra.

Mais voyez-vous, mes chers amis, on ne trouve pour l'anthroposophie, quand on la prend avec son contenu actuel et que l'on remonte le fil de son évolution, on ne trouve que peu de préparation en vue de la terre. Remontez un peu seulement en arrière à partir de l'anthroposophie telle qu'elle se manifeste aujourd'hui, et cherchez sans idée préconçue – sans vous laisser troubler par toutes sortes de subtilités d'érudits – cherchez sans idée préconçue quelque source de cette anthroposophie dans le cours de ce XIX^e siècle : vous n'en trouverez pas. Vous trouverez quelques traces isolées d'une conception spirituelle, qui au titre de germes bien ténus, purent être utilisées dans l'édifice d'ensemble de l'anthroposophie ; mais une véritable préparation dans le champ de la terre, il n'y en a pas.

Elle n'en est que plus intense dans le suprasensible. Et en fin de compte, dans quelle mesure l'activité de Goethe après sa mort aussi – bien que dans mes livres la chose prenne un autre visage – a contribué à donner sa forme à l'anthroposophie, vous le savez tous. Ce qui est le plus important dans ce contexte, ce qui est immédiatement le plus important, s'est déjà déroulé dans le suprasensible. Et d'autre part, quand on suit de façon vivante, en le remontant, le cours de la vie spirituelle du XIX^e siècle jusqu'à Goethe, Herder, voire jusqu'à Lessing, quelque chose nous apparaît qui a au moins reçu un souffle spirituel intense : ce qui a agi dans certains esprits du XVIII^e siècle finissant, de la première moitié du XIX^e siècle, même sous la forme d'abstractions concentrées, par exemple chez Hegel, ou d'images abstraites comme chez Schelling.

Car je crois que dans la première manière dont j'ai décrit Schelling, dont j'ai décrit Hegel, on reconnaît dans mes Râtsel der Philosophie (Enigmes de la philosophie) que je voulais dégager, dans la nature spirituelle et psychique de cette évolution la conception du monde, la présence de quelque chose qui peut déboucher dans l'anthroposophie. J'ai tenté aussi, dans ces Râtsel der Philosophie, de saisir avec ma sensibilité, aimerais-je dire, les abstractions qui apparaissent là. Peut-être puis-je mentionner tout particulièrement ici le chapitre sur Hegel, et aussi bien des choses qui sont dites de Schelling.

Mais il faut aller mieux encore au fond des choses. On rencontre alors des phénomènes étranges dans la vie spirituelle du XIX^e siècle, qui ensuite disparurent tout d'abord, aimerais-je dire, enfouis sous la vie spirituelle matérialiste de la seconde moitié du XIX^e siècle. Et pourtant, dans tout cela, quelque chose apparaît qui contient, bien que sous forme d'abstractions, une spiritualité réelle, une vie, une vibration spirituelles.

Le philosophe Schelling en particulier devient toujours plus intéressant à mesure qu'on se familiarise avec lui en le lisant. J'aimerais dire de lui qu'il commence, presque comme Fichte, par des idées pures, très accentuées, imprégnées de volonté. C'est ainsi que Fichte se manifeste. Johann Gottlieb Fichte est une des rares personnalités dans l'histoire, peut-être unique même dans sa manière d'être, en un certain sens une personnalité qui unissait les concepts les plus fortement abstraits à l'enthousiasme et à l'énergie de la volonté ; si bien que l'on a en lui justement un phénomène très intéressant : Fichte, petit et trapu, dont la croissance avait été quelque peu entravée par les privations

durant sa jeunesse, qui, quand on le suivait du regard dans la rue, marchait d'un pas extraordinairement ferme, tout volonté, une volonté qui se déploie dans l'exposé des concepts les plus abstraits ; mais qui, en se servant de ces concepts très abstraits produit pourtant ses Discours à la nation allemande qui ont enthousiasmé merveilleusement d'innombrables auditeurs.

Schelling se présente tout d'abord presque à la manière de Fichte, non pas avec la même force, mais avec le même style de pensée. Mais nous voyons bientôt son esprit prendre de l'ampleur. Exactement comme Fichte parle du moi et du non-moi et de toutes sortes d'abstractions analogues, le jeune Schelling parle aussi à Iéna, et enthousiasme les gens. Cette attitude disparaît bientôt, son esprit s'ouvre, et nous voyons y pénétrer des représentations prenant un modelé imaginaire, mais allant presque jusqu'à des Imaginations. Cela continue un temps, puis il se plonge dans l'étude d'esprits comme Jacob Boehme, et expose quelque chose qui, par le ton et par le style, est tout à fait différent de son activité antérieure : le fondement de la liberté humaine, une sorte de résurrection des idées de Jacob Böhme. Nous voyons ensuite revivre en lui le platonisme. Il rédige un entretien sur la conception du monde : Bruno, qui rappelle vraiment les dialogues de Platon, et qui est très frappant. Un autre petit ouvrage : Clara, est aussi très intéressant : le monde suprasensible y joue un très grand rôle.

Puis Schelling se tait pendant un temps terriblement long. Ses collègues philosophes, aimerais-je dire, le tiennent pour un mort-vivant ; il ne publie plus qu'une étude extrêmement importante sur les Mystères de Samothrace – un nouvel élargissement de son esprit. Mais tout d'abord il vit encore à Munich jusqu'à ce que le roi de Prusse l'appelle pour venir enseigner à l'Université de Berlin cette philosophie dont Schelling dit qu'il l'avait élaborée durant des décennies dans le silence de sa retraite. Et maintenant, le voici se manifestant à Berlin avec cette philosophie qui est incluse dans ses œuvres posthumes : la "philosophie de la mythologie" et la "philosophie de la révélation". Il ne fait pas grande impression sur le public berlinois, car le motif essentiel de ce qu'il dit à Berlin est en fait celui-ci : avec tout son travail de pensée, l'homme n'arrive à rien en ce qui concerne les conceptions du monde ; il faut que dans l'âme humaine pénètre quelque chose, le véritable monde spirituel, pour animer de vie la réflexion.

Ce qui, chez lui, tout à coup, vient remplacer la vieille philosophie rationaliste, c'est un éveil de l'antique philosophie des dieux, de la mythologie, un réveil des anciens dieux, et en outre, d'une manière tout à fait moderne d'une part ; mais dans tout cela, on voit le prolongement d'une ancienne spiritualité. C'est tout à fait étrange.

Dans ce qu'il développe sur le christianisme dans sa philosophie de la révélation, apparaissent tout de même des indications stimulantes importantes, touchant aussi à ce qui doit être dit, à partir de la vision spirituelle, dans le cadre de l'anthroposophie, stimulantes pour plus d'un point du christianisme.

A coup sûr, on ne peut pas laisser Schelling de côté avec la même légèreté que les Berlinoises. On ne peut absolument pas l'ignorer ! C'est ce que firent aisément les Berlinoises. Lorsqu'un rejeton de Schelling épousa la fille d'un ministre prussien – événement lié extérieurement, mais lié aussi karmiquement à la chose un fonctionnaire prussien, ayant connaissance de ce fait, dit qu'auparavant, il n'avait jamais su pourquoi en réalité Schelling était venu à Berlin, et que maintenant il le savait.

On peut glisser dans des conflits et des difficultés intérieures lorsqu'on suit ainsi le chemin parcouru par Schelling. Et en outre, de cette dernière période de sa vie, les histoires de la philosophie font une description certes horrible, et partout ce chapitre est intitulé : "La théosophie de Schelling". Or, je me suis toujours beaucoup occupé de Schelling. Malgré sa forme abstraite, il émanait toujours une chaleur certaine de ce qui vivait en lui. Etant donc relativement jeune encore, je me suis par exemple beaucoup occupé de ce dialogue platonicien que je viens de citer : Bruno, ou du principe divin et naturel des choses.

Schelling, qui depuis l'année 1854 séjournait à nouveau dans le monde spirituel, Schelling vous devenait infiniment proche en réalité, précisément grâce à ce dialogue : Bruno, lorsqu'on le lisait, lorsqu'on le vivait, grâce à sa Clara, et notamment à son essai sur les Mystères de Samothrace. On entrait facilement dans un contact réel, spirituel, avec lui. C'est alors que déjà au début des années 90 du siècle précédent, il m'apparut tout à fait clairement – chez d'autres personnalités ayant travaillé à la conception du monde dans la première moitié du XIX^e siècle, les choses ont pu être comme toujours, mais chez Schelling c'était clair – qu'une inspiration spirituelle exerçait ici son action. Une inspiration spirituelle pénétrait constamment en Schelling.

On pouvait ainsi avoir l'image suivante : tout d'abord en bas, dans le monde physique, le Schelling traversant les multiples étapes de sa destinée, Schelling auquel, comme je l'ai dit, ces étapes du destin valurent une longue solitude, qui était traitée de la façon la plus variable par ses contemporains, parfois avec un enthousiasme grandiose, énorme, parfois bafoué, raillé, ce Schelling qui en fait faisait toujours impression quand il apparaissait en personne, lui, le petit homme trapu avec sa tête si extraordinairement expressive, ses yeux encore étincelants et pleins de feu à un âge avancé, où s'exprimait le feu de la vérité, le feu de la connaissance – ce Schelling, on peut voir très distinctement ceci à mesure qu'on se consacre à lui : il a des moments où l'inspiration descend sur lui d'en-haut.

La chose me devint tout à fait concrète lorsque je lus les comptes rendus de Robert Zimmermann – vous savez que le mot « anthroposophie » vient de lui, mais son anthroposophie est un fouillis de

concepts de l'essai de Schelling sur « les âges du monde ». J'ai beaucoup d'estime pour Robert Zimmermann, mais cette fois, j'ai dû en venir à soupirer : O toi Philistin !

Je retournai alors au texte de Schelling lui-même sur les âges du monde, qui est bien rédigé aussi de façon un peu abstraite, mais dans lequel on reconnaît aussitôt ceci : il y a là-dedans quelque chose comme une description de l'ancienne Atlantide, tout à fait spirituelle, bien des fois déformée par les abstractions – pourtant, il y a quelque chose là-dedans.

Vous voyez donc, il y a partout quelque chose qui agit, précisément chez Schelling, de façon telle qu'on peut se dire : en bas, il y a Schelling, et en haut, il se passe quelque chose qui vient agir sur lui. Ce qui est particulièrement visible chez lui, c'est qu'en fait un échange s'accomplit continûment entre le monde spirituel en haut et le monde terrestre en bas, et qui concerne l'évolution spirituelle. Et lorsque vers le milieu des années 90 je fus occupé très intensément à rechercher les fondements spirituels de l'ère michaélique et d'autres choses analogues, et où j'entrais moi-même dans une phase de ma vie – je ne puis qu'y faire allusion dans mon autobiographies, mais je l'ai déjà fait – durant laquelle j'ai dû vivre intérieurement avec force le monde qui touche immédiatement notre monde physique sensible, mais qui en reste cependant séparé par une mince cloison – dans ce monde qui est le plus proche de nous se déroulent en vérité des faits gigantesques, et ils ne sont pas tellement séparés de notre monde – alors que j'étais à Weimar, où d'une part je participais de façon très animée et diverse à la vie de la société, mais où en même temps je ressentais la nécessité intérieure de me retirer vraiment de tout cela, les deux sentiments étant présents côte à côte j'atteignis le point culminant de cette situation qui fut toujours la mienne en réalité : je vivais plus intensément le monde spirituel que le monde physique. Si bien qu'étant jeune il ne me fut pas très difficile d'embrasser rapidement du regard une conception du monde qui entrait dans ma sphère ; mais il me fallait, non pas trois ou quatre fois, mais cinquante ou soixante fois regarder une pierre ou une plante que je devais reconnaître – il ne m'était pas facile de lier mon âme à ce qui, dans le monde physique est nommé en fonction du physique.

Cela était devenu extrêmement intense pendant mon séjour à Weimar justement. A l'époque, longtemps avant que s'y tint l'Assemblée qui fonda la République constitutionnelle, Weimar était réellement comme une oasis, une oasis spirituelle, et toute autre que bien d'autres lieux en Allemagne. Là, dans ce Weimar, comme je l'ai dit dans mon autobiographie, j'ai vécu des moments de solitude. Et pour m'expliquer bien des choses, j'ai repris une fois en mains les Divinités de Samothrace de Schelling et sa Philosophie de la mythologie en 1897, simplement pour être stimulé ; non pas pour les étudier, mais pour en recevoir un stimulant, comme on recourt parfois à des moyens extérieurs.

Disons, n'est-ce pas : quelqu'un qui veut explorer le monde spirituel désire une fois se faciliter l'investigation ; ce sont là seulement des aides extérieures, de même qu'on a aussi des moyens techniques, mais qui n'ont pas vraiment de lien avec la chose proprement dite. Si quelqu'un, disons, veut faire des recherches sur les premiers siècles de l'ère chrétienne, il place pendant quelques nuits les œuvres de Saint-Augustin ou de Clément d'Alexandrie sous son oreiller ; c'est une stimulation extérieure, comme un moyen mnémotechnique quelconque. Je pris donc à ce moment en mains les Divinités de Samothrace de Schelling et sa Philosophie de la mythologie. Mais en fait, j'avais dans le champ de mon regard ce qui s'est déroulé au cours du XIX^e siècle de façon telle que le courant en afflua des hauteurs et put devenir l'anthroposophie.

Ayant pu ainsi réellement suivre le cheminement biographique de Schelling, mais non distinctement la chose me devint claire beaucoup, beaucoup plus tard, quand j'ai écrit *Die Rätsel der Philosophie* j'ai pu – comme je le disais, pas très distinctement j'ai pu percevoir comment, dans les œuvres de Schelling, beaucoup de choses sont écrites uniquement sous une inspiration, et que l'inspirateur est Julien l'Apostat-Herzeloide-Tycho de Brahé, qui n'a pas réapparu lui-même sur le plan physique mais a beaucoup agi par l'intermédiaire de l'âme de Schelling. Et en même temps je me rendis compte que ce Tycho de Brahé a progressé avec une force remarquable après avoir été Tycho de Brahé.

Peu de choses seulement pouvaient être transmises par la nature corporelle de Schelling, mais on sait que l'individualité de Tycho de Brahé, inspiratrice, planait au-dessus de lui, et que les éclairs de génie dans les Divinités de Samothrace, et en particulier à la fin de la Philosophie de la révélation, avec l'interprétation, grandiose à sa manière, que fait Schelling des anciens Mystères, quand notamment on se plonge dans le langage, dans l'étrange langage qu'il utilise – alors on entend bientôt parler non pas Schelling, mais Tycho de Brahé. On se rend compte alors comment, parmi d'autres esprits, ce Tycho de Brahé précisément, qui a vécu aussi en Julien l'Apostat, a beaucoup contribué à l'apparition dans la vie spirituelle moderne de choses qui ont exercé un effet si stimulant que les formes extérieures de l'expression, tout au moins, des contenus anthroposophiques, y ont été parfois puisées.

Puis à nouveau, une des œuvres de la philosophie allemande qui ont fait sur moi une grande impression, C'est le livre de Jacob Frohschammer : *Die Phantasie als Grundprinzip des Weltprozesses (L'imagination principe fondamental du processus universel, Munich 1872)*, un livre plein de spiritualité de la fin du XIX^e siècle. Plein de spiritualité parce que cet homme courageux, qui fut excommunié, dont les œuvres furent mises à l'Index et qui fit preuve aussi de courage vis-à-vis de la science, mit à jour la parenté entre l'élément purement psychique qui est à l'œuvre dans l'imagination, quand l'homme est créateur d'art, et celui qui agit intérieurement par la croissance et la force vitale. A

cette époque, il fallait pour cela être quelqu'un. L'imagination principe fondamental du processus universel, puissance universellement créatrice, est bien un livre important.

Ce Jacob Frohschammer m'intéressait déjà beaucoup. Je m'efforçais aussi de voir clair en lui réellement, et pas seulement par la lecture de ses œuvres. Et je trouvais à nouveau que l'esprit qui l'inspirait est celui qui a vécu en Tycho de Brahé, en Julien l'Apostat.

Il y a donc toute une série de personnalités chez lesquelles on peut voir que quelque chose agissait, préparant ce qui est devenu l'anthroposophie. Mais on a besoin partout, à l'arrière-plan, de la lumière spirituelle qui agit dans le suprasensible. Car ce qui auparavant en est descendu sur la terre, ce ne sont justement que des abstractions. Seulement elles se concrétisent parfois chez un esprit comme Schelling ou chez un être aussi courageux que Jacob Frohschammer.

Et voyez-vous, lorsque nous élevons aujourd'hui le regard vers ce qui, en fait, agit dans le suprasensible, et que nous savons quel rapport a l'anthroposophie avec cette réalité, quand nous étendons la recherche concernant l'histoire jusqu'au plan de ce qui est tout à fait concret, à la vie spirituelle concrète, cela nous est aussi éminemment utile : là sur terre, un grand nombre d'âmes aspirent sincèrement à l'anthroposophie qui ont toujours été liées de près aux courants michaéliques ; il y a dans le monde suprasensible un grand nombre d'âmes, notamment les maîtres de Chartres, qui y sont restées. Entre ceux qui séjournent ici dans le monde sensible et ceux qui sont là haut, dans le monde spirituel, existe la tendance la plus marquée à unir leurs efforts efficaces.

Et voyez-vous, si l'on peut avoir, pour l'investigation de l'avenir du XX^e siècle que l'on doit poursuivre, une aide importante, quelqu'un pour ainsi dire qui puisse conseiller en liaison avec le monde spirituel lorsqu'on a besoin des impulsions qu'il recèle, c'est l'individualité de Julien l'Apostat-Tycho de Brahé qui apporte cette aide. Elle ne se trouve pas aujourd'hui sur le plan physique, mais en fait elle est toujours là et informe toujours des choses qui se rapportent notamment à la prophétie concernant le XX^e siècle.

En rassemblant tout ce qui précède, il se dégage la chose suivante : les hommes qui s'ouvrent aujourd'hui sincèrement à l'anthroposophie préparent leur âme à réapparaître à la fin du XX^e siècle – après un séjour aussi abrégé que possible entre la mort et une nouvelle naissance, et à être unie aux maîtres de Chartres restés dans le monde spirituel.

Et c'est là quelque chose, mes chers amis, à quoi nous devrions ouvrir nos âmes : cette conscience que le mouvement anthroposophique est dans sa substance essentielle appelé à continuer d'agir, à réapparaître – et pas seulement avec ces âmes les plus importantes, mais avec toutes – à la fin du XX^e siècle, où doit être donné le grand élan de la vie spirituelle sur la terre, parce que sinon la civilisation terrestre glissera vers la décadence, dont elle manifeste déjà aujourd'hui si fortement les caractéristiques.

Ce que je voudrais faire si volontiers, c'est allumer dans vos cœurs, à partir de telles bases, mes chers amis, quelque chose des flammes dont nous avons besoin pour fortifier si intensément dès maintenant, au sein du mouvement anthroposophique, la vie spirituelle, que nous réapparaissons préparés comme il le faut quand viendra la grande époque durant laquelle nous agirons à nouveau sur la terre, après une vie suprasensible de moindre durée, quand reviendra cette grande époque lors de laquelle on comptera, pour sauver la terre dans ses éléments les plus importants, sur ce que peuvent faire les anthroposophes.

Je pense qu'un regard porté sur cette perspective d'avenir peut déjà enthousiasmer des anthroposophes, peut les amener à éveiller en eux les sentiments qu'ils porteront avec énergie, avec une force active, avec enthousiasme, à travers l'actuelle vie terrestre, afin que cela puisse être une préparation en vue de la fin de ce siècle, pour que s'accomplisse ce à quoi l'anthroposophie doit être appelée dans le sens indiqué.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Dornach, le 18 septembre 1924

Je voudrais donner à la conférence d'aujourd'hui et à celle de demain une forme telle que quelques lignes directrices s'en dégagent qui éclairent un peu l'action du karma d'une part, mais aussi l'importance, pour l'histoire générale de l'évolution spirituelle notamment, de connaissances se rapportant au karma d'êtres humains. Nous ne pouvons pas comprendre le karma dans son mode d'action si nous portons le regard seulement sur les vies terrestres successives de quelque individualité. Il en va ainsi que certes, dans le cadre de la vie terrestre, où apparaît dans un vif éclairage la carrière terrestre de tel ou tel homme, ou la nôtre propre, on s'intéresse profondément avant tout à la question suivante : comment les résultats de vies terrestres antérieures sont – ils sensibles dans les suivantes ? – Mais cette modalité d'action ne serait jamais explicable si l'on devait en rester aux vies terrestres ; car l'homme, dans les intervalles entre ces vies terrestres, traverse en effet une existence entre la mort et une nouvelle naissance.

Et c'est là que le karma effectif est élaboré en fonction de ce qui se passe dans les contacts avec d'autres âmes humaines désincarnées, qui lui sont karmiquement unies, qui se trouvent aussi entre la mort et une nouvelle naissance, en liaison avec des esprits des Hiérarchies supérieures, et aussi avec des esprits des Hiérarchies inférieures. Et l'élaboration de ce karma ne devient compréhensible que si l'on peut élever son regard vers la nature des qui sous la forme où elle apparaît à l'œil physique, ne montre que son aspect extérieur.

Il faut toujours le répéter : les physiciens seraient étonnés au plus haut point s'ils parvenaient là où se trouvent les étoiles qu'ils observent par leurs télescopes, étoiles dont la composition et même la constitution sont analysées au spectroscopie. Ils seraient étonnés, ces physiciens, s'ils parvenaient là où se trouvent les étoiles qu'ils observent à l'aide de leurs télescopes, et s'ils voyaient qu'ils ne trouvent absolument pas ce qu'ils attendaient ! Ce qu'une étoile révèle à l'observation faite sur terre n'est en fait qu'une apparence extérieure, passablement dépourvue de réalité concernant son existence propre ; tandis que ce que l'étoile contient est de nature spirituelle, ou bien, si c'est de nature physique, se révèle être un vestige, aimerait-on dire, de quelque chose de spirituel.

Vous pouvez, mes chers amis, vous expliquer au mieux ce qui se passe là de la façon suivante. Songez la terre d'une manière analogue à celle des astronomes un peu à un habitant d'une autre étoile qui observerait et des astrophysiciens chez nous : il décrirait un disque rougeoyant dans l'espace, émanant une lumière, et sur lequel il constaterait peut-être des taches sombres et d'autres claires, dont il donnerait quelque interprétation. Cette interprétation ne concorderait probablement pas avec ce qu'entre nous, habitants de la terre, nous avons établi. Quand le Vésuve crache du feu, peut-être, si on pouvait l'observer, parlerait-il de comètes en provenance de l'extérieur, et d'autres choses analogues. En tout cas, ce qu'un tel astronome décrirait aurait vraiment bien peu à faire avec ce qui constitue en réalité la nature de notre terre.

Et qu'est-ce qui constitue donc la nature de notre terre ? Pensez seulement à ceci : notre terre est issue de ce que j'ai décrit dans « Science de l'Occulte » comme étant l'existence saturnienne. Il n'y avait alors ni air, ni gaz, ni liquide, ni particules terrestres solides, il n'y avait que des différences entre les états caloriques. Et dans cette chaleur différenciée était contenu en germe tout ce qui est plus tard devenu les règnes minéral, végétal, animal, et aussi le règne humain. Nous autres hommes étions encore dans ce Saturne, dans cette chaleur.

Puis la chose a continué d'évoluer : l'air a été émis par cette chaleur, Puis l'eau, puis le solide ; toutes choses qui sont des résidus déposés, qui furent rejetés par les hommes afin que puisse s'accomplir leur formation. Tout ce qui est minéral, solide, fait partie de nous, ce n'est qu'un reste, et de même le liquide, de même le gaz. Si bien que la nature essentielle de notre terre n'est pas ce qui se trouve dans les règnes naturels, ni non plus dans ce que nous portons dans les os et dans les muscles, car ceux-ci sont à leur tour composés de ce qui a été excrété et que nous avons à nouveau pris en nous ; l'essentiel, ce sont nos âmes. Et par ailleurs, tout est au fond plus ou moins apparence ou résidu, et autres choses de même nature.

En vérité, on ne décrirait la terre que si on la dépeignait comme une colonie d'âmes humaines dans l'espace universel. Et toutes les étoiles sont des colonies d'entités spirituelles dans l'espace universel, des colonies que l'on peut apprendre à connaître. Notre propre âme, lorsqu'elle a franchi la porte de la mort, se déplace à travers ces colonies d'étoiles, poursuit le chemin de son évolution jusqu'à une nouvelle naissance en communauté avec ces âmes humaines qui sont déjà là-bas, avec les êtres des Hiérarchies supérieures ou aussi des Hiérarchies inférieures ; et elle revient ensuite, conformément au karma élaboré, conformément à sa maturité, pour revêtir un corps terrestre. Si bien donc que, si nous voulons comprendre le karma, il nous faut revenir à une sagesse des astres, à une investigation spirituelle du chemin que l'homme parcourt entre la mort et une nouvelle naissance en liaison avec les entités astrales.

Or, justement, jusqu'à l'aube de la régence de Michaël, il se présentait pour les hommes de l'époque d'une véritable sagesse des astres. Et du fait que contemporaine de grandes difficultés à s'approcher l'anthroposophie, cependant, devait s'approcher de cette sagesse des astres, elle sait être reconnaissante du fait que la régence de Michaël, précisément au dernier tiers du XIX^e siècle, est intervenue dans les événements de l'humanité terrestre. Et parmi bien des choses qui sont dues à la régence de Michaël, il y a ceci : nous disposons à nouveau sans obstacles de l'accès à l'investigation de ce qui doit être examiné afin que nous puissions comprendre le karma dans le domaine humain.

J'aimerais vous le montrer aujourd'hui par un exemple, afin de vous introduire lentement dans les questions extrêmement délicates qui se rattachent à l'investigation du karma. Je voudrais vous présenter un exemple à propos duquel vous pourrez voir, à l'aide d'une illustration en quelque sorte, tout ce qui doit se faire avant que l'on puisse parler de l'action du karma comme cela va avoir lieu maintenant au cours de cette conférence. Car, n'est-ce pas, on le sait bien : s'il était aujourd'hui parlé de quelque façon du contenu de ces conférences dans le public, dans le public populaire ordinaire, on tiendrait pour une folie, pour une chose insensée, ce qui est une recherche tout à fait précise.

Car c'est précisément une recherche tout à fait précise, et il vous faut bien prendre conscience de toutes les responsabilités que l'on perçoit quand on, procède à une telle recherche ; il vous faut prendre connaissance de tout ce qui s'oppose à une telle recherche, laquelle doit franchir des « haies d'épines » pour ainsi dire. Car il est nécessaire que nombre d'hommes puissent le savoir, et connaître toutes ces singularités karmiques liées à l'appartenance michaélique dont j'ai parlé ; qu'ils sachent justement que pour ces choses, il s'agit d'une investigation spirituelle sérieuse, et non pas de ce qu'aujourd'hui en pense l'homme incompetent, extérieur au mouvement anthroposophique.

La plupart d'entre vous, mes chers amis, – j'ai déjà mentionné ce fait en partie – se souviendront d'un personnage qui réapparaît constamment dans mes drames-mystères : la figure de Strader.

Ce personnage de Strader, dans la mesure où ce peut être le cas dans une œuvre poétique, est dans un certain sens brossé d'après la réalité. J'ai déjà mentionné le fait ici devant quelques-uns d'entre vous. Et la personnalité de Strader a eu une sorte de modèle qui a vécu l'évolution du dernier tiers du XIX^e siècle et est venu en un certain sens à une sorte de christianisme rationaliste. Une personnalité qui, après une jeunesse très difficile – la manière dont Strader est présenté laisse transparaître un peu la chose – est devenu Capucin, mais n'a pas pu rester au sein de l'Eglise et a ensuite trouvé la voie du professorat.

Cette personnalité, lorsqu'elle eut été poussée de la théologie vers la philosophie, était ensuite devenue un présentateur enthousiaste de la religion libérale de Lessing. Puis elle entra en une sorte de conflit intérieur avec le christianisme officiel et voulut, en se référant à la raison, fonder assez consciemment une sorte de christianisme rationaliste. Les combats de l'âme que l'on constate chez Strader dans mes drames-mystères se sont réellement déroulés, avec certaines variantes, dans la vie de cette personnalité.

Vous savez bien que dans le dernier de ces drames-mystères, Strader vient à mourir. Et lorsque je regarde en arrière et observe la manière dont pour moi la personnalité de Strader s'est insérée dans l'ensemble de mes drames-mystères, il me faut dire ceci : bien qu'il n'y ait eu aucun obstacle extérieur à faire vivre plus longtemps Strader, comme les autres personnages – il meurt par une nécessité interne ! Si bien qu'il est même possible qu'on s'étonne en voyant s'accomplir cette mort. Strader meurt à un certain moment : j'ai eu le sentiment que je ne pourrais pas continuer d'en parler dans mes drames-mystères.

Et pourquoi cela ? Oui, voyez-vous, mes chers amis, entre temps, si je puis parler en ces termes, l'« original » est mort. Et vous pouvez vous représenter quel intérêt profond cet « original » a éveillé en moi dans l'évolution qu'il a suivie, alors que précisément j'avais esquissé le personnage de Strader. Cet « original » continue à m'intéresser, même après avoir franchi la porte de la mort.

Il y a cependant un certain fait singulier. Lorsque justement nous sommes amenés à suivre du regard visionnaire une personnalité dans le temps qui suit sa mort, et qui dure environ un tiers de la vie terrestre physique – la vie terrestre est d'une certaine manière répétée, mais dans un déroulement inverse, et trois fois plus rapide – que vit donc l'être humain en fait durant les décennies qui suivent directement la vie terrestre ?

Quand vous vous représentez une vie humaine ici sur terre, vous la voyez se répartir en jours et en nuits, en états de veille et en états de sommeil. Dans le sommeil, nous avons toujours des réminiscences en images de la vie de jour. Lorsqu'on porte le regard sur sa vie, on se souvient ordinairement seulement des états diurnes, des états de veille, on ne fait pas du tout attention ; car il faudrait en fait se souvenir de la façon suivante : je me souviens de ce qui s'est passé du matin jusqu'au soir, maintenant le souvenir s'interrompt, du matin jusqu'au soir – de nouveau interruption, du matin jusqu'au soir – de nouveau interruption.

Mais comme nos souvenirs ne contiennent rien de la vie nocturne, nous traçons une ligne droite et nous falsifions nos souvenirs en faisant se succéder les journées l'une à l'autre. Seulement, après la mort, il nous faut vivre dans une réalité intense ce qui fut présent durant les nuits, pendant le tiers de la vie environ, et de plus le vivre à rebours. Et c'est là qu'est le fait singulier justement : on a un certain sentiment de l'existence, aimerais-je dire, un sentiment de réalité de ce qui se présente sur la terre. Sans

ce sentiment de réalité, on pourrait bien aussi tenir tout ce qui nous arrive dans la journée pour des rêves. On a donc un certain sentiment de réel. On sait que les choses sont réelles, elles nous heurtent quand nous nous y cognons, elles émettent une lumière, des sons.

Bref, il y beaucoup de choses qui nous amènent à ressentir un sentiment de réalité ici, pendant notre vie terrestre, entre la naissance et la mort. Mais quand on prend tout ce que nous connaissons ici comme sentiment de réalité, quand, mes chers amis, vous prenez tout ce que vous appelez la réalité des humains que vous rencontrez ici, tout cela est, dans son intensité, comme une réalité de rêve vis-à-vis de la réalité infiniment intense que l'on vit durant les décennies qui suivent immédiatement la mort, et que l'observateur vit aussi. Tout cela nous apparaît beaucoup plus réel, c'est la vie terrestre qui apparaît comme un rêve ; il semble qu'en fait l'âme s'éveille seulement maintenant à l'intensité de la vie. Voilà le fait singulier.

Et tandis que je suivais du regard ce modèle du personnage de Strader, la réalité naturellement, l'individualité réelle qui vivait après la mort captiva mon attention beaucoup plus que le souvenir de la vie terrestre, qui en effet, vis-à-vis de ce qui apparaît dans la mort, semble comme un rêve. Si bien que devant les impressions fortes du mort, je n'aurais pu éprouver désormais pour le vivant assez d'intérêt pour le décrire.

Je puis donc dire ici, de par ma propre expérience, combien peu intense est la vie terrestre en face de celle qui se présente quand on suit du regard l'être humain après la mort, cette vie qui est d'une extrême intensité. Et lorsque maintenant, là où de par l'intérêt éveillé sur terre, cet intérêt particulier s'éveille pour la vie après la mort, lorsqu'on tente de suivre attentivement ce qui se passe ensuite, on remarque les difficultés qui s'y opposent. Car lorsqu'on observe bien, de façon pénétrante, on voit comment, dans cette vie rétrospective après la mort qui dure environ un tiers de la vie terrestre, il se révèle déjà que le défunt veut aborder la préparation de son karma. Durant cette expérience de sa vie vécue rétrospectivement à rebours, il voit tout ce qu'il a vécu durant sa vie. Il vit à nouveau l'offense faite à un être.

Si je meurs à l'âge de 73 ans et que dans ma soixantième année j'ai offensé quelqu'un, je revis cela pendant le parcours rétrospectif ; mais je le revis de façon telle que je ressens, non pas les sentiments éprouvés par moi au moment de l'offense, mais ceux que l'autre a éprouvés du fait de l'offense. Je vis tout entier dans l'autre. Et ainsi, avec mes propres expériences, je vis dans les êtres qui ont été touchés par ces expériences, dans un bon ou dans un mauvais sens. Et c'est alors que se prépare en nous-mêmes la tendance à créer la compensation karmique.

Or, l'intérêt que j'éprouvais pour ce modèle terrestre de Strader, qui maintenant se présentait à moi comme individualité suprasensible, cet intérêt fut éveillé notamment par le fait qu'il voulait appréhender réellement le christianisme avec un rationalisme pénétrant et perspicace. En pareil cas, on admire le penseur ; mais on remarque partout dans ses livres écrits sur terre, dans la présentation rationaliste du christianisme, que le fil du rationalisme, le fil des concepts, se rompt, et qu'au fond il en sort quelque chose de terriblement abstrait ; on remarque que l'intéressé ne peut pas atteindre à une appréhension spirituelle du christianisme, qu'à l'aide de concepts philosophiques il se fabrique une sorte de religion à base de concepts. Bref, toute la faiblesse de l'intellectualisme des temps modernes nous apparaît dans cette personnalité.

C'est ce qui réapparaît de façon étrange lorsqu'on suit du regard son chemin de vie après la mort. Chez des êtres humains en lesquels ne se manifestent pas ces difficultés, on constate qu'ils s'acclimatent progressivement dans la sphère de la Lune. C'est la première station. Et lorsque, défunts, nous parvenons dans la région de la Lune, nous y trouvons tous ceux qui tiennent registre du destin, aimerais-je dire, qui furent dans des temps immémoriaux ces sages Instructeurs des hommes dont on a souvent parlé ici, et qui, lorsque la Lune se sépara physiquement de la terre, et de substance terrestre devint un corps céleste autonome, ont suivi cette Lune. Si bien qu'aujourd'hui, lorsque défunts nous traversons la région lunaire, nous rencontrons tout d'abord ces Instructeurs primordiaux qui n'étaient pas présents dans un corps physique, mais ont fondé la sagesse primordiale dont un reflet seulement subsiste dans ce que transmet la tradition littéraire. Lorsqu'aucun obstacle n'intervient, nous nous trouvons pour ainsi dire sans entraves sur le chemin de cette région lunaire.

Chez la personnalité qui est l'archétype de Strader se manifesta quelque chose : comme une impossibilité absolue à traverser sans entraves cette vie de l'âme qui fait suite à la mort en direction de la zone lunaire : constamment des obstacles surviennent comme si la région de la Lune ne voulait pas laisser approcher cette individualité.

Et lorsqu'on suivait par la conscience imaginative ce qu'il y avait effectivement là, voici ce qui se révélait : c'était comme si ces Instructeurs primordiaux de l'humanité, qui avaient autrefois apporté aux hommes la science spirituelle originelle, comme si ces Instructeurs primordiaux de l'humanité avaient constamment crié à ce modèle de Strader : tu ne peux pas venir à nous, car à cause de ta qualité humaine particulière, tu ne dois rien savoir encore des étoiles ; il faut que tu attendes, il faut que tu répètes encore différentes choses de ce que tu as vécu, non seulement dans ta dernière incarnation, mais dans les précédentes, afin que tu mûrisses au point de pouvoir acquérir une connaissance des étoiles et de leur nature.

Il se produisit alors ceci de singulier : on avait devant soi une individualité qui en fait ne pouvait pas du tout progresser vers la substance spirituelle du monde des étoiles, ou ne pouvait le faire que difficilement. Elle progressera naturellement, mais elle ne peut le faire qu'avec difficulté. J'ai ainsi fait à propos de cette personnalité précisément une étrange découverte : chez de telles individualités modernes, rationalistes, intellectuelles, un obstacle dans l'élaboration du karma, c'est qu'elles ne peuvent approcher sans entraves l'essence des astres. Dans la suite de l'investigation, il apparut que cette personnalité a puisé justement toute la force nécessaire à son rationalisme dans la période qui précédait encore l'aube de la régence de Michaël. Elle n'avait pas encore été touchée de la manière juste par la régence michaélique.

Ensuite, poursuivre l'examen du karma de cette personnalité dans le passé devint une exigence très marquée. Car j'étais obligé de me dire : il y a là cependant quelque chose qui, du fait des résultats d'existences terrestres passées, amène une préparation karmique pour cette personnalité telle qu'elle concerne non seulement la vie terrestre, mais encore a des prolongements jusque dans la vie après la mort. C'est bien là un phénomène très étrange.

Il se révéla alors que la vie qui avait précédé l'existence terrestre que je viens d'esquisser pour vous, et qui se reflète dans le personnage de Strader, avait été une vie d'épreuves, pénible, une véritable vie d'épreuves dans le suprasensible : quelle attitude dois-je donc avoir vis-à-vis du christianisme ?

On dirait volontiers ceci : il se prépare lentement dans le suprasensible quelque chose qui rend cette personnalité incertaine vis-à-vis de la compréhension du christianisme dans l'existence terrestre. Cela aussi transparait dans le personnage de Strader : il n'est sûr de rien, repousse d'une certaine façon ce qui est suprasensible, ne veut l'appréhender que par l'intelligence, mais pourtant il veut voir quelque chose. Rappelez-vous la description de Strader. C'est bien cela ; dans la vie, cette personnalité est issue de son karma passé. Et il se révèle qu'effectivement, en passant la vie entre la mort et une nouvelle naissance avant l'existence terrestre de la fin du XIX^e siècle, cette personnalité a traversé la sphère de vie des étoiles dans un état de conscience fortement estompé, elle parcourt justement cette phase entre la mort et une nouvelle naissance avec une conscience assourdie. Par là se produisit dans sa vie la réaction l'amenant à former des concepts d'autant plus lucides et fermes en face des images conceptuelles atones par lesquelles elle avait passé entre la mort et une nouvelle naissance.

Lorsqu'on franchit ces apparitions montrant les mondes stellaires comme dans un brouillard et qu'on parvient à la vie terrestre précédente de cette personnalité, on trouve quelque chose de hautement singulier. On est d'abord conduit – je le fus tout au moins – vers le « tournoi des chanteurs à la Wartburg » en 1206, précisément à l'époque que je vous ai décrite comme celle où les anciens platoniciens de l'Ecole de Chartres, par exemple, étaient remontés dans le monde spirituel, où les autres, les aristotéliens, n'étaient pas encore descendus, et où entre les deux eut lieu une sorte de conférence céleste, de colloque, sur le processus michaélique effectivement en cours. C'est à ce moment que se place le tournoi des chanteurs à la Wartburg.

Il est toujours intéressant de suivre les choses : qu'y a-t-il ici sur terre, et qu'y a-t-il au-dessus ? Nous avons ainsi un événement : le tournoi des chanteurs à la Wartburg, qui n'est pas en liaison immédiate avec le courant michaélique poursuivant son cours.

Or, qui participait au tournoi des chanteurs à la Wartburg ? Des poètes allemands des plus importants étaient réunis là, dans cette joute de chanteurs. On sait en quoi consistait l'enjeu du tournoi : la renommée des princes et la valeur personnelle à faire apparaître avaient réuni Walther von der Vogelweide, Wolfram von Eschenbach, Reinmar von Zweter ; mais il y en avait un qui au fond était contre tous les autres : Heinrich von Ofterdingen. Et dans cet Heinrich von Ofterdingen, je retrouvai l'individualité sur laquelle reposait le modèle de Strader.

Nous avons donc à faire à Heinrich von Ofterdingen – et il nous faut tourner notre regard vers lui : pourquoi Heinrich von Ofterdingen, après avoir franchi la porte de la mort, a-t-il cette difficulté à traverser comme dans un état crépusculaire le monde des astres ? Pourquoi ?

Il suffit de suivre le déroulement du tournoi des chanteurs : Heinrich von Ofterdingen s'engage dans un combat contre les autres. On a déjà appelé le bourreau : il doit être pendu s'il perd. Il se retire de la compétition. Mais pour provoquer un nouveau tournoi, il fait appel au magicien Klingsor en Hongrie. Et effectivement, il amène le magicien à Eisenach.

Une sorte de nouveau tournoi de la Wartburg se déroule alors, auquel Klingsor participe. Mais on voit très nettement ceci : Klingsor prend parti pour Heinrich von Ofterdingen, lequel, combattant lui-même, vient chanter – Klingsor ne combat pas seul : il laisse des entités spirituelles lutter à ses côtés. Et pour y parvenir, il fait en sorte, par exemple, qu'un jeune homme soit possédé par une telle entité spirituelle, et il le fait ensuite chanter à sa place. Il fait intervenir des forces spirituelles encore plus puissantes à la Wartburg.

En face de tout ce qui vient ainsi de Klingsor se dresse Wolfram von Eschenbach. Un procédé utilisé par Klingsor consiste notamment en ceci : une de ces entités spirituelles doit arriver à distinguer si Wolfram von Eschenbach est un homme cultivé ou non. Car Klingsor est un peu poussé dans ses retranchements par Wolfram von Eschenbach. Quand celui-ci s'aperçoit que le spirituel est en cause, il chante la sainte Cène, la transsubstantiation, la présence du Christ dans la Cène – et l'esprit est obligé

de reculer, cela il ne le supporte pas. Derrière ces choses résident en effet des réalités effectives, si je puis employer cette tautologie.

Klingsor réussit, avec l'aide de plus d'une entité spirituelle, à démontrer à Wolfram von Eschenbach qu'il a bien un christianisme sans étoiles, le christianisme qui ne compte plus avec le Cosmos, et qu'il est tout à fait inculte en matière de sagesse cosmique. Or, c'est cela qui importe. Klingsor a prouvé que le chantre du Graal, déjà à cette époque, ne connaît que le christianisme qui n'est plus le christianisme cosmique. Et Klingsor peut paraître avec un soutien spirituel uniquement parce qu'il possède la sagesse des astres. Mais par la façon déjà dont il en use, on voit qu'il a introduit dans ses procédés ce qu'on appelle « la magie noire ».

Nous voyons ainsi comment, d'une manière qui n'est pas juste, la sagesse des étoiles a été opposée au profane dans ce domaine qu'est Wolfram von Eschenbach. Nous sommes alors au XIII^e siècle, avant que survienne ce Dominicain dont j'ai parlé ; nous sommes à l'époque où le christianisme, là précisément où il était particulièrement grand, s'est dépouillé de toute compréhension du monde des astres, et où au fond une sagesse des étoiles était encore présente là où intérieurement on devenait étranger au christianisme, comme Klingsor de Hongrie.

Heinrich von Ofterdingen avait donc fait venir Klingsor, avait donc conclu alliance avec la sagesse des étoiles non christifiée. De ce fait, Heinrich von Ofterdingen est resté en un certain sens lié, non seulement à la personnalité de Klingsor, qui plus tard disparaît en fait de sa vie suprasensible, mais aussi tout d'abord, notamment, à une cosmologie médiévale déchristifiée. Il vécut ainsi entre la mort et une nouvelle naissance, et renaît ensuite, comme je l'ai décrit, habité dans la vie par une certaine incertitude vis-à-vis du christianisme.

L'essentiel est ceci : il meurt à nouveau, et parcourt à nouveau le chemin rétrospectif dans le monde des âmes ; il se trouve alors à chaque pas devant la nécessité d'approcher à nouveau du monde des astres, de passer par le dur combat que Michaël, dans le cadre de sa régence, devait mener précisément au troisième tiers du XIX^e siècle contre les puissances démoniaques qui sont en rapport avec la cosmologie non-chrétienne du Moyen Age. Et pour compléter cette image : on pouvait voir tout à fait exactement comment, parmi ceux qui luttaient durement contre la régence de Michaël, contre lesquels devaient agir les esprits de Michaël, sont encore maintenant les entités spirituelles justement qui furent invoquées autrefois à la Wartburg par Klingsor, afin de s'opposer à Wolfram von Eschenbach.

Si bien qu'ici, quelqu'un qui, de par les fruits de son karma par ailleurs, avait été passagèrement poussé vers l'ordre des Capucins, ne pouvait approcher le christianisme, parce qu'il portait en lui vis-à-vis de ce christianisme un antagonisme né lorsqu'il avait appelé Klingsor à l'aide contre Wolfram von Eschenbach, le chantre de Parzival. Et tandis que dans l'inconscient de cet homme la cosmologie non-chrétienne se manifestait encore, assourdie, un christianisme rationaliste habitait sa conscience, sans être même particulièrement intéressant, c'est seulement le combat mené dans sa vie par lequel il voulait fonder un rationalisme chrétien, une sorte de religion rationaliste. Mais voyez-vous, mes chers amis, le plus important, le plus significatif, c'est le lien que l'on perçoit entre le rationalisme abstrait, la pensée abstraite pénétrante et qui ondoie dans le subconscient : des représentations estompées, paralysées, des étoiles et des liens avec les étoiles se lèvent dans la conscience sous forme de pensées abstraites.

Et quand on voit de quelle nature est le karma des humains les plus intelligents de l'époque présente intelligents en tant que matérialistes – on s'aperçoit que ces humains, la plupart du temps, avaient dans leurs vies antérieures quelque chose à faire avec une déviation cosmologique vers la magie noire. C'est une relation importante.

Ceci s'est conservé chez les paysans qui éprouvent d'emblée une certaine répulsion lorsque parmi eux il s'en trouve un qui est par trop intelligent à la manière des rationalistes. Celui-là, ils ne l'aiment pas. Il y a instinctivement dans leur manière de voir quelque chose qui révèle de telles relations.

Oui, mes chers amis, considérez maintenant tout cela dans notre contexte. De tels esprits, on en rencontrait dans le dernier tiers du XIX^e et au début du XX^e siècle. Ils appartiennent aux plus intéressants. Un Heinrich von Ofterdingen réapparu, qui avait commerce avec le magicien le plus noir de son temps, avec Klingsor, se révèle déjà comme intéressant justement par son intelligence rationaliste.

Les difficultés apparaissent ici qui sont présentes quand on veut aborder la sagesse des étoiles de la juste manière. Et cette approche juste de la sagesse des astres, dont on a besoin pour percer à jour le karma, n'est possible que dans la lumière d'une juste compréhension de la régence de Michaël et par l'adhésion à Michaël.

Ceci vous confirme d'autre part qu'à travers toute la réalité de l'époque moderne – je vous l'ai montré aujourd'hui par un seul exemple, l'exemple du modèle de Strader – un courant de la vie spirituelle a affleuré qui rend difficile l'approche objective de la science des étoiles, et par là de la science du karma. Comment on peut cependant le faire en sûreté, à l'abri des attaques qui peuvent venir aujourd'hui du côté que j'ai caractérisé, comment on peut aborder la sagesse des étoiles et la formation du karma, nous en parlerons encore demain.

HUITIÈME CONFÉRENCE

Dornach, le 19 septembre 1924

Les considérations auxquelles nous nous sommes livrés ici pour comprendre toujours mieux ce que signifie le fait que l'époque actuelle est sous le signe de la régence de Michaël, nous ont conduits la dernière fois à montrer quelle action singulière peut avoir le karma d'êtres humains ; et elles nous ont montré en un certain sens comment ces difficultés peuvent aller jusqu'à faire en sorte qu'une personnalité ne trouve pas le chemin entre la mort et une nouvelle naissance pour vivre ce qui est nécessaire à l'œuvre du karma par la participation aux événements de la vie des étoiles.

Il est évidemment difficile, pour une manière de voir encore entièrement et uniquement attachée à ce qui se passe ici dans la vie terrestre physique, de s'ouvrir aux choses qu'il faut vraiment assimiler si l'on veut prendre au sérieux l'idée du karma. Mais nous vivons certes à l'époque des grandes décisions, et ces décisions doivent être présentes tout d'abord dans le domaine spirituel. Et dans le domaine spirituel, elles sont préparées comme il le faut si précisément des hommes animés profondément de l'esprit anthroposophique ont le courage de prendre suffisamment au sérieux le monde spirituel pour accueillir ce qui vient de lui, afin de comprendre les phénomènes de la vie physique extérieure.

C'est pourquoi je n'ai pas craint, depuis déjà plusieurs mois, de rassembler des faits particuliers de la vie spirituelle qui sont propres à faire comprendre la configuration spirituelle de l'époque présente. Et j'exposerai aujourd'hui quelques éléments de plus pour illustrer, dirais-je volontiers, ce que j'achèverai sans doute dimanche pour montrer comment l'ensemble du karma de la vie spirituelle de notre époque est en liaison avec ce que doit faire le mouvement anthroposophique.

Pour commencer, je présenterai certes aujourd'hui des choses dont vous ne verrez pas tout de suite quel lien elles ont avec notre thème principal, mais vous reconnaîtrez tout de suite qu'elles caractérisent éminemment la vie spirituelle du présent, issue des profondeurs de la vie spirituelle du passé.

Bien des choses apparaîtront paradoxales, mais la vie dans sa totalité présente en effet, pour la vue qu'on en a sur terre, des contradictions. Les exemples que je choisis aujourd'hui ne sont pas ordinaires, car des successions ordinaires de vies successives ne nous montrent pas, en règle générale, des personnalités historiques, elles ne nous montrent pas non plus des personnalités de façon telle qu'en les étudiant superficiellement nous y verrions une chaîne continue. Mais il y a effectivement des vies terrestres qui se succèdent de façon telle qu'en les rassemblant, on présente en même temps l'histoire.

Ceci est le cas d'une façon très prononcée pour un petit nombre d'individualités ; mais ces individualités précisément, dont une seule incarnation peut être indiquée comme historique – comme ce fut déjà le cas chez quelques personnalités que j'ai présentées au cours du travail – c'est à leur propos justement que nous pouvons apprendre énormément de choses sur le karma. Et je voudrais tout d'abord parler d'une personnalité qui vivait à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, et qui était déjà philosophe à l'époque ; un philosophe qui de la façon la plus marquée appartenait aux sceptiques, c'est-à-dire ceux qui, en fait, ne tiennent rien dans le monde pour certain. Il appartenait à cette école sceptique qui, certes, vit déjà l'aube du christianisme, mais qui se trouvait tout à fait dans l'impossibilité d'acquérir des connaissances sûres, et donc, avant tout, ne pouvait dire en aucune façon qu'un être divin peut prendre forme humaine, et autres choses analogues.

Cette individualité – le nom qu'elle portait à l'époque ne fait pas grand-chose dans l'affaire, c'était un Agrippa – cette individualité, incarnée à cette époque, rassemblait dans sa personnalité tout ce que le scepticisme grec avait produit, et en un certain sens, et sans prendre le mot dans un sens péjoratif, mais comme terme technique, nous dirions même qu'elle était un cynique ; un cynique non pas dans sa conception de la vie – là elle était un sceptique –, mais cynique dans la façon dont elle prenait les choses du monde : de telle façon en effet qu'elle plaisantait très volontiers même sur des choses très importantes. Et le christianisme passa sans laisser en cet être la moindre trace. Mais après qu'il eut franchi la porte de la mort, une atmosphère subsista en lui qui était moins un fruit de son scepticisme – car c'était là une conception philosophique, et après la mort on n'emporte pas cela bien loin – que ce qui réside dans les habitudes intérieures de l'âme et de l'esprit, cette légèreté avec laquelle on prend les événements importants de la vie, cette satisfaction lorsqu'une chose qui paraît importante se révèle comme ne l'étant pas : c'était l'attitude intérieure générale. Et cette attitude foncière subsista dans la vie après la mort.

J'ai déjà indiqué hier ceci : tout d'abord, lorsqu'il a passé la porte de la mort, l'être humain entre dans une sphère où il est amené peu à peu dans le domaine de la Lune. Et j'ai indiqué que là se trouve la colonie des Sages primordiaux de l'humanité, de ces premiers Instructeurs qui ont vécu autrefois sur la terre – mais sans vivre à l'époque dans un corps physique, et qui pour cette raison n'enseignaient pas comme on doit se représenter l'enseignement pratiqué plus tard, mais ne cheminaient sur la terre que dans un corps éthérique ; ils enseignaient de façon telle que tel ou tel de ceux qui devaient recevoir leur enseignement dans les Mystères ressentaient ces Instructeurs comme présents en eux. L'élève avait ce sentiment : le Sage primordial était en moi. – Et le fruit de cette présence en lui était une inspiration

intérieure qui était, à cette époque passée, la forme que prenait l'enseignement, C'étaient les temps les plus reculés de l'évolution de la terre où les grands Instructeurs cheminaient dans leurs corps éthériques. Ce sont eux qui suivirent pour ainsi dire la Lune lorsqu'elle se fut séparée de la terre pour devenir un corps céleste dont l'homme traverse le domaine, qui est en quelque sorte la première station de son évolution cosmique. Ce sont eux qui l'éclairent sur le karma, car ils ont à faire notamment avec la sagesse du passé.

Et lorsque la personnalité mentionnée, Agrippa, pénétra dans ce domaine, le sens d'une incarnation antérieure lui apparut très nettement, une incarnation particulièrement caractéristique et qui alors, dans la vision rétrospective d'après la mort, fit sur elle une grande impression, parce que cette individualité, durant cette incarnation, avait pu voir encore beaucoup de choses qui concernaient la manière dont les cultes d'Asie mineure et d'Afrique étaient issus des anciens Mystères.

Cette individualité passa ensuite à nouveau sous une forme très intense, suprasensible, à l'ère chrétienne, par ce qu'elle avait vécu sur la terre en rapport avec plus d'un Mystère décadent de l'Asie mineure. Il en résulta que – n'ayant pas été touchée par le christianisme, comme je l'ai dit – elle vit alors dans le suprasensible que dans les anciens Mystères, on attendait le Christ.

Mais comme les Mystères – je veux dire les cultes qui en étaient issus et dont cette personnalité fut témoin – avaient perdu leur substance profonde dans les lieux où elle avait vécu, elle adopta des cultes, des institutions qui, au cours des premiers siècles de l'évolution chrétienne furent christifiés et adoptés par le christianisme romain. Notez donc bien, mes chers amis, de quoi il s'agit : dans cette région, après la mort de cette individualité, fut préparée en elle une compréhension pour l'aspect extérieur des cultes et des institutions ecclésiastiques, qui autrefois étaient païens, mais qui ressuscitèrent au cours des premiers siècles chrétiens et passèrent dans la forme très marquée du culte romain avec toutes les conceptions de la nature de l'Eglise liées au culte romain.

Ceci eut pour effet que cette personnalité revêtit une configuration spirituelle toute particulière. Nous voyons d'autre part que dans le parcours que suit l'être humain entre la mort et une nouvelle naissance, cette individualité élabore son karma tout particulièrement dans la région de Mercure, si bien qu'elle acquiert sur certains rapports une grande vue d'ensemble non pas au sens intérieur, mais dans le sens de l'intelligence extérieure dont elle est dotée.

Lorsque nous suivons ensuite du regard cette individualité, nous la retrouvons sur terre dans ce cardinal qui assumait le gouvernement alors que Louis XIV lui-même était encore un enfant : le cardinal Mazarin. Et lorsque nous étudions le cardinal Mazarin dans tout ce qu'il a de brillant, de généreux, de grand, et dans toute sa conception extérieure du christianisme aussitôt formée – et aussi dans sa façon de s'adapter dans ses habitudes à la manière d'être de la femme qui est la tutrice de Louis XIV – nous voyons ceci : il adopte du christianisme tout ce qui est institution chrétienne, culte chrétien, pompe chrétienne : il adopte tout cela, qui pour lui s'aureole de l'éclat de la nature orientale, asiatique. Et il gouverne l'Europe, au fond, comme quelqu'un qui a assimilé la nature de l'Asie mineure dans une incarnation très antérieure.

Ce cardinal Mazarin eut bien l'occasion d'être quelque peu vigoureusement touché par les circonstances. Tenez seulement compte de l'époque : l'aboutissement de la Guerre de Trente Ans, et toutes les choses qui se sont passées, à l'origine desquelles était Louis XIV.

Le cardinal Mazarin était doué d'une grande faculté de percevoir un ensemble de faits, c'était un grand homme d'Etat, mais d'autre part aussi il était comme étourdi, enivré en réalité par ses propres actions ; si bien que ces actions, aimerait-on dire, étaient accomplies avec une habileté grandiose mais non pas comme quelque chose qui vient du fond du cœur.

Quand cette vie traverse à nouveau la période entre la mort et une nouvelle naissance, elle devient tout à fait singulière. On peut alors exactement voir comment, en traversant la région de Mercure, tout ce qu'a accompli cette personnalité se dissout comme dans le brouillard. Toutes les idées qu'elle a accueillies sur le christianisme, tout le scepticisme par lequel elle a passé vis-à-vis de la science, tout cela se transforme entre la mort et une nouvelle naissance : la science ne fournit plus les vérités dernières ; un sens aigu de la connaissance, déjà fugitivement présent lors de la traversée précédente de Mercure, s'éteint à nouveau, et dans cette vie se développe karmiquement une singulière mentalité ; une mentalité qui retient avec ténacité des conceptions pénétrantes vécues autrefois, mais qui ne peut développer que peu de concepts pour dominer la prochaine existence.

Tandis qu'elle traverse la vie entre la mort et une nouvelle naissance, on a le sentiment suivant : que fera donc cette individualité en vérité dans la nouvelle incarnation à laquelle elle aspire ? A quoi est-elle en fait vraiment liée ? On a ce sentiment : Elle peut être unie plus ou moins intensément à toutes sortes de choses, et à rien. Tous les antécédents nécessaires sont là. L'intensité avec laquelle – après le scepticisme qui a précédé – sur tous les chemins qu'on parcourt pour devenir cardinal, le christianisme est vécu avec tous ses aspects extérieurs, elle est profondément ancrée dans la personnalité. Cette personnalité doit acquérir de riches connaissances, mais doit cependant les manifester à l'aide de concepts vite troussés. Et en outre : la carte d'Europe qu'elle a autrefois connue est comme effacée, dirais-je. On ne sait pas comment elle s'y retrouvera. Que pourra-t-elle entreprendre avec cette carte d'Europe ? A coup sûr, elle ne pourra rien en faire.

Oui, mes chers amis, il faut passer par ces choses en traversant la vie entre la mort et une nouvelle naissance, afin de ne pas faire erreur, afin d'en tirer vraiment un savoir exact. Cette personnalité naît à nouveau et révèle vraiment dans sa vie physique, lorsqu'approche l'époque de Michaël, un visage double singulier. Une personnalité qui ne peut pas être vraiment un homme d'Etat, qui ne peut pas être tout à fait homme d'Etat, ni tout à fait homme d'Eglise, mais qui se trouve en place dans les deux fonctions avec intensité : il s'agit de Hertling qui fut, à un âge avancé, chancelier d'Empire en Allemagne, et qui avait à tirer profit dans cette succession karmique des restes de sa nature mazarinienne : qui devenu professeur et chrétien, manifesta tous les éléments singuliers avec lesquels il a abordé le christianisme.

C'est un exemple par lequel vous pouvez voir de quelle façon singulière les hommes du présent en sont venus de par leur passé à leurs individualités actuelles. Celui qui ne fait pas de recherches, mais qui élabore quelque chose par la pensée, arriverait naturellement à tout autre chose. Mais on ne comprend le karma que quand on peut justement établir une liaison avec ces rapports extrêmes qui, dans le monde sensible, prennent un aspect presque contradictoire, mais qui sont présents dans le monde spirituel. De même qu'est réel ce que j'ai déjà mentionné ici : le fait que Ernst Haeckel, qui combattit si furieusement l'Eglise, était le moine Hildebrand réincarné, lequel fut sous le nom de Grégoire un grand pape dans son incarnation précédente.

Nous voyons ainsi comme le contenu extérieur de la foi ou de la manière de voir d'un homme dans la vie terrestre compte peu ; car cela, ce sont ses pensées. Mais étudiez donc Haeckel, et étudiez notamment, en liaison avec ce qu'il fut, le moine Hildebrand, le pape Grégoire – je crois qu'il se trouve aussi parmi les statues de Chartres – et vous verrez qu'effectivement, il y a là un dynamisme dont l'action se prolonge.

J'ai présenté cet exemple afin que vous voyiez comment des personnalités éminentes de l'époque présente apportent avec elles le passé et l'introduisent dans ce présent. Je voudrais choisir un autre exemple qui peut vous être d'un très grand prix, et devant lequel je recule presque par crainte de le mentionner avec trop de légèreté, mais qui mène si loin dans les profondeurs de l'édifice spirituel tout entier du présent que je ne puis, précisément, éviter de le mentionner.

Si tout à l'heure vous regardez le visage du moine Hildebrand, qui fut le pape Grégoire VII que vous connaissez par l'histoire, vous verrez que dans ce visage de Hildebrand, du futur Grégoire, toute la configuration de l'âme de Haeckel est enclose de merveilleuse façon. Mais c'est une autre personnalité dont je voudrais parler, une personnalité – comme je le disais, je recule presque devant l'idée de la mentionner, mais elle est extrêmement caractéristique pour ce transfert du passé dans le présent, et la manière dont il se fait. J'ai souvent indiqué, et vous en aurez aussi connaissance par l'histoire extérieure, qu'au IV^e siècle a eu lieu le concile de Nicée, qui décida pour l'Europe occidentale entre l'arianisme et l'athanasianisme, et où l'arianisme fut condamné.

A ce concile apparut toute la haute érudition qui, dans les premiers siècles chrétiens, était présente chez les personnalités déterminantes, où l'on disputait d'idées profondes, où en fait l'âme humaine était dans une tout autre attitude intérieure, où elle considérait comme tout naturel le fait de vivre directement dans un monde spirituel, et où déjà on pouvait disputer de manière substantielle si le Christ, le Fils, est de nature identique au Père ou seulement une entité semblable à lui, ce qu'affirmait l'arianisme. Nous n'entrerons pas aujourd'hui dans les divergences dogmatiques des deux conceptions, mais nous ne perdrons pas de vue qu'il s'agit là de confrontations extrêmement serrées, d'une subtilité grandiose, mais où l'on combattait avec les armes de l'intellectualisme de l'époque.

Lorsqu'aujourd'hui nous sommes subtils, nous le sommes en êtres humains. Aujourd'hui, presque tous les humains sont subtils. Je l'ai déjà dit souvent : les hommes sont terriblement intelligents, c'est-à-dire qu'ils peuvent penser, n'est-ce pas ? Ce n'est pas grand-chose, mais ils peuvent le faire aujourd'hui. Je peux aussi être très bête et penser ; les hommes peuvent penser aujourd'hui. Mais à l'époque, il n'en était pas ainsi ; ils recevaient les pensées comme une inspiration. Celui donc qui était subtil se ressentait comme béni de Dieu, et la pensée était une sorte de clairvoyance. C'était encore absolument le cas au IV^e siècle après J. -C. Et ceux qui écoutaient un penseur ressentait aussi encore un peu l'évolution de sa pensée. Or, à ce concile précisément était présente une personnalité qui prit part à ces discussions, mais fut au plus haut point contrariée par l'issue du Concile, et qui à ce moment s'était efforcée de présenter les arguments des deux partis.

Cette personnalité présenta les raisons les plus importantes tant en faveur de l'arianisme que de l'athanasianisme, et si les choses avaient marché dans son sens, elles eussent abouti tout autrement. Non pas à une sorte de compromis boiteux entre l'arianisme et l'athanasianisme, mais à quelque chose comme une synthèse qui eût été probablement quelque chose de très grand – on ne doit pas construire l'histoire, mais on peut dire cela pour éclairer la chose – qui eût conduit à relier beaucoup plus intimement le divin humain en l'homme au divin de l'univers. Car la forme que l'athanasianisme engendra fit que l'âme humaine fut en réalité nettement isolée de son origine divine, et on passait même pour hérétique lorsqu'on parlait du dieu présent dans l'être intérieur de l'homme.

Si l'arianisme avait triomphé seul, on aurait naturellement parlé beaucoup du dieu en l'être intérieur de l'homme, mais on ne l'aurait jamais fait avec la vénération intérieure nécessaire, et surtout pas avec la dignité intérieure nécessaire. L'arianisme à lui seul aurait considéré l'être humain à tout niveau comme une incarnation du dieu qui l'habitait. Mais c'est vrai aussi pour chaque animal, pour le monde

entier, pour chaque pierre, pour chaque plante. Cette manière de voir n'a de valeur que si, en même temps, elle est animée par l'impulsion à monter de plus en plus haut dans l'évolution pour ne trouver le dieu qu'au sommet. L'affirmation qu'on possède un divin en soi à tous les échelons de la vie n'a de sens que si l'on conçoit ce divin dans une ascension permanente « vers lui-même », où il n'est pas encore. Mais si la personnalité dont je parle avait pu prendre à ce concile quelque influence déterminante, c'est une synthèse des deux conceptions qui, à coup sûr, aurait pu s'accomplir.

Cette personnalité, profondément insatisfaite, se retira dans une sorte d'ermitage en Egypte, y mena une vie rigoureusement ascétique, connaissant à fond – au IV^e siècle donc – tout ce qu'étaient en réalité les contenus réels, spirituels, du christianisme ; c'était peut-être un des chrétiens les mieux informés de ce temps, mais non pas un lutteur.

Déjà la manière dont cette personne se manifesta au Concile était celle d'un homme sachant en tous points peser les choses, calme, mais extraordinairement enthousiaste, non pas pour les petites choses et les attitudes exclusives ; celle d'un homme qui était on ne peut pas dire écoeuré, ce ne serait pas le terme juste – mais qui ressentait une extrême amertume de n'avoir rien pu faire admettre ; car il était tout à fait convaincu que le salut du christianisme viendrait uniquement si sa conception pouvait s'imposer.

Il se retira donc dans une sorte d'ermitage et devint pour le reste de ses jours un ermite, mais qui, par une impulsion intérieure, suivit un cheminement tout particulier et se consacra à l'investigation des origines de l'inspiration par la pensée. L'approfondissement mystique qu'il cultivait visait à découvrir d'où la pensée reçoit son inspiration. Ce fut comme une seule grande nostalgie : trouver l'origine de la pensée dans le monde spirituel. Et finalement, cette personnalité était tout emplie de ce désir ardent. Elle mourut aussi avec ce désir sans avoir pu trouver pendant cette existence terrestre un accomplissement concret, une réponse. La réponse ne vint pas. A ce moment, les temps n'étaient pas favorables.

Ainsi, en passant par la mort, cette personnalité fit une expérience singulière. Des décennies après sa mort, elle pouvait porter le regard en arrière sur cette existence terrestre et toujours la voir teintée par ce à quoi elle était finalement arrivée. Dans ce qui fait suite directement à la mort dans l'observation rétrospective, cette personnalité pouvait voir comment l'homme pense.

Mais la question n'avait pas encore abouti. Ceci est important. Et sans qu'une pensée soit présente qui réponde à cette question, cette personnalité portait le regard, justement après sa mort, un regard merveilleusement clair et imaginatif, sur l'intelligence de l'univers. Ce ne sont pas les pensées de l'univers qu'elle voyait – elle les aurait vues si ce à quoi elle aspirait avait trouvé un accomplissement – mais bien, en images, l'activité pensante, le penser de l'univers.

Ainsi une individualité traversait la vie entre la mort et une nouvelle naissance dans une sorte d'équilibre entre la contemplation mystique imaginative et la pensée très subtile d'autrefois, mais encore fluide, qui n'avait pas encore trouvé sa forme définitive.

Tout d'abord, dans ce qui prenait forme de par le karma, ce fut la tendance mystique qui triompha. L'individualité concernée revient au monde au Moyen Age ; c'est une visionnaire, une visionnaire qui voyait s'ouvrir devant elle de merveilleuses perspectives du monde spirituel. La tendance du penseur s'effaça tout d'abord entièrement, l'élément contemplatif passa au premier plan. De merveilleuses visions dans un abandon mystique au Christ, une imprégnation extrêmement profonde de l'âme par un christianisme de visionnaire, perceptible, des visions dans lesquelles le Christ apparaissait en chef de troupes pacifiques, non belliqueuses, de cohortes qui voulaient répandre le christianisme par la douceur, comme il n'y en avait eu sur la terre à aucune époque – cela était présent dans les visions de cette nonne : un christianisme très ardent qui ne concordait pas du tout avec la forme nouvelle qu'il adopta par la suite.

Durant sa vie, cette nonne, cette visionnaire, cette voyante, n'entra pas en conflit avec le christianisme établi ; elle approfondit une religion de nature tout à fait personnelle tout d'abord, un christianisme qui, en fait, n'exista plus jamais sur terre par la suite. Si bien qu'à cette personnalité, l'univers, dirais-je volontiers, posait la question : comment ce christianisme était-il réalisable dans un corps physique dans une nouvelle incarnation ?

En même temps, après que la visionnaire eut franchi la porte de la mort depuis un certain temps déjà, les échos de l'ancien intellectualisme, de l'intellectualisme inspiré furent à nouveau présents. Les traces des visions furent « imprégnées d'idées », dirais-je volontiers. Et en quête d'un corps humain, cette individualité devint Vladimir Solovieff.

Lisez les œuvres de Solovieff. J'ai déjà décrit souvent ici l'impression qu'elles font sur un homme d'aujourd'hui, je l'ai dit aussi dans l'introduction à l'édition de ses œuvres. Essayez de sentir tout ce qui réside entre les lignes, une mystique qui souvent nous paraît pesante, un christianisme qui a une forme d'expression individuelle, mais qui fait apparaître distinctement que cela devait rechercher un corps souple, plastique en tous points, comme on ne peut le trouver que dans le peuple russe.

Je pense qu'on peut déjà, quand on considère ces exemples, mes chers amis, garder une pudeur sacrée devant les vérités du karma, qui ne peuvent vraiment être conservées intérieurement que dans la pureté ; car celui qui a le sens de l'observation du monde spirituel, en celui-là se réalise ce que l'on veut

souvent : la vérité a quelque chose de sacré, quelque chose de voilé, et qui est dévoilé d'une manière véritable digne.

On a constamment et toujours reproché à l'anthroposophie, – notamment les théologiens – de dépouiller les mystérieuses vérités du voile du mystère, les rendant ainsi profanes. Mais lorsque justement on pénètre dans les arcanes profondes, plus ésotériques, de la contemplation anthroposophique, on ressent qu'en vérité, il ne peut être question d'une pareille profanation, mais que le monde emplit l'être d'une crainte sacrée lorsqu'on contemple l'une après l'autre les vies humaines, et l'action merveilleuse par laquelle les vies antérieures ont leur prolongement dans les existences ultérieures. Il faut seulement ne pas être soi-même intérieurement profané, ou ne pas agir en profanant par la pensée, et l'on n'en viendra pas à faire de telles objections.

On peut dire ceci : celui qui lit les œuvres de Solovieff et voit à l'arrière-plan la pieuse nonne avec ses visions merveilleuses, avec le don sans réserve de soi à l'entité du Christ, celui qui voit sortir du Concile cette personnalité avec sa profonde amertume, alors qu'elle y a exposé des choses si grandes, si importantes, celui qui pour ainsi dire découvre le christianisme deux fois – dans sa forme rationaliste, mais d'un nationalisme inspiré, puis dans sa forme de visionnaire – dans l'âme et dans le cœur de cette individualité où il constitue l'arrière-plan, – pour celui-là, soulever le voile du secret n'est vraiment pas une profanation. Un romantique allemand a eu un jour le courage de penser autrement que tous les autres la célèbre devise d'Isis qui dit. Je suis ce qui fut, ce qui est, ce qui sera ; aucun mortel n'a soulevé mon voile. – A cela le romantique allemand a répondu : Alors il faut que nous devenions immortels pour le soulever ! Les autres ont simplement entendu la devise. Découvrons en nous-mêmes ce qui est vraiment immortel, l'esprit, le divin, et nous pourrons alors aborder maint secret sans le profaner, un secret que nous ne pouvons pas approcher avec trop peu de confiance en la divinité de notre nature. Ainsi est esquissée l'attitude intérieure qui devrait se répandre de plus en plus sous l'influence de considérations comme le furent celles d'hier, et celles d'aujourd'hui ; elles doivent agir sur les actes et sur la vie de ceux qui, comme il a été décrit, viennent avec leur karma à la Société anthroposophique.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Dornach, le 21 septembre 1924

Les conférences que j'ai faites maintenant, sous l'impression de la présence de tant d'amis venus de tous côtés, ont eu dans l'essentiel pour but de présenter les choses dans la perspective du karma, afin de conduire, au moins par quelques lignes tracées, à comprendre la vie de l'esprit contemporaine sous son aspect spirituel. Et je voudrais mettre fin mardi prochain, dans la dernière de ces conférences, à ce qui, sous un certain rapport, forme une sorte d'unité.

Je voudrais aujourd'hui montrer par un exemple combien il peut devenir malaisé d'introduire dans le présent ce qui est une science de l'esprit vraiment adaptée à l'époque actuelle. Je ne désire pas répondre à cette question aujourd'hui en considérant les circonstances extérieures, mais en prenant un exemple de karma. Cet exemple présentera tout d'abord une individualité qui n'est pas précisément typique, mais qui est déjà une individualité particulière ; on peut ainsi faire voir combien il est difficile d'introduire dans une vie terrestre actuelle ce que naturellement tout homme apporte de ses vies antérieures, et l'apporte de façon telle que – à l'exception de sa toute dernière incarnation – il s'est trouvé à l'origine dans certains rapports avec le monde spirituel, soit réellement, soit au moins en vertu de la tradition. L'exemple peut nous montrer comment il est cependant difficile d'incarner dans la nature corporelle actuelle de l'homme, dans les conditions actuelles de la civilisation et de l'éducation, quelque chose qui fut spirituel, qui fut reçu spirituellement.

Dans ce but, je voudrais développer devant vous une série d'existences terrestres successives, celles d'une individualité, qui feront apparaître toutes les entraves possibles qui peuvent s'opposer à cet apport à notre époque, et comment ces difficultés se sont, chez certains, déjà préparées au cours de vies terrestres antérieures. Considérons tout d'abord, mes chers amis, une individualité dans son incarnation au VI^e siècle pré-chrétien, en fait à ce moment et un peu plus tard, alors qu'eut lieu le départ des Juifs pour la captivité de Babylone. Alors que j'observais cette époque, une individualité m'apparut, une incarnation féminine d'alors, membre de la tribu juive, mais qui, lors de ce transfert des Juifs vers Babylone, et en fait avant qu'ils ne fussent arrivés à Babylone, prit la fuite et s'est par la suite assimilé en Asie Mineure – elle a atteint un âge assez avancé dans cette incarnation – toutes les doctrines possibles que l'on pouvait rencontrer là à cette époque.

Elle s'assimila notamment ce qui vivait alors avec une grande intensité, sous une forme très pénétrante, et ce qui donnait de la manière la plus diverse sa forme à cette conception du monde que l'on peut appeler zoroastrienne, avec son dualisme accusé, que décrit un chapitre de Science de l'Occulte : ce dualisme qui reconnaissait d'une part Ahoura Mazdao, le grand esprit de lumière qui envoie ses impulsions dans l'évolution de l'humanité pour qu'elles soient la source du bien, du beau, de la grandeur ; qui a à son service des esprits, les Amschaspands, qui l'entourent comme le soleil, dans le spectacle que révèle le visage du ciel, est entouré des douze signes du Zodiaque – et là nous avons le côté de lumière de ce dualisme qui a ses racines dans l'ancienne Perse – nous avons ensuite la puissance adverse, ahrimanienne, qui introduit dans l'évolution du monde et de l'humanité le mal, ce qui partout fait obstacle, et partout apporte une impulsion formatrice dysharmonique.

Cette doctrine était liée à une connaissance approfondie des constellations, dans le sens de l'astrologie – ou astrosophie – du passé. Tout cela, cette individualité, durant cette incarnation féminine à ce moment, put se l'assimiler parce qu'elle avait dans une personnalité masculine une sorte d'instructeur, d'ami initié à beaucoup de choses de ces doctrines d'Asie Mineure, notamment aussi à l'astrosophie chaldéenne.

Nous avons donc tout d'abord un échange de pensées animé entre ces deux personnalités, à l'époque qui suivit le départ des Juifs pour la captivité de Babylone, et nous avons ce phénomène étrange : la personnalité féminine, de par la puissance des impressions reçues, de par tout ce qu'elle accueillit en vertu de son extraordinaire réceptivité et de son intérêt, devint intérieurement clairvoyante, et elle put avoir du monde une vue d'ensemble par des visions qui reflétaient absolument l'ordre cosmique.

Nous avons là vraiment à faire à une étrange personnalité dans laquelle revit pour ainsi dire tout ce qui a été discuté, étudié en commun avec cet ami, semi-initié en Asie Mineure. Et une atmosphère gagna cette personnalité féminine, une atmosphère intérieure qui peut s'exprimer ainsi : Ah, qu'étaient donc finalement toutes les idées que j'ai assimilées pendant que j'apprenais, en face du puissant tableau des imaginations qui se dresse maintenant devant mon âme ! Que le monde est donc intérieurement riche et grandiose ! – Voilà la remarque que fit cette personnalité à la vue des Imaginations qui constituaient ses visions.

Et c'est précisément cette coloration intérieure qui engendra un certain malaise entre les deux personnalités. L'homme accordait plus d'importance au cheminement des pensées de la conception du monde, la personnalité féminine s'orientait de plus en plus vers les images. Et l'on peut dire que les deux personnalités franchirent presque simultanément la porte de la mort, mais dans une certaine mésentente.

Or, les résultats de ces vies terrestres se trouverent fondus l'un avec l'autre d'une singulière façon, dirais-je volontiers, si bien qu'au cours de la perception rétrospective de ces vies, une expérience extrêmement intense fut vécue par les deux personnalités, et de même dans l'élaboration du karma entre la mort et une nouvelle naissance. Le fruit de cette étrange vie commune sur terre fut un sentiment intense de communauté. En particulier, nous trouvons chez la personnalité féminine, après la mort, que l'atmosphère née de la prépondérance des Imaginations, des visions, n'était plus aussi marquée. Nous constatons plutôt qu'en elle, après la mort et en vue de la prochaine existence terrestre, germe une sorte de nostalgie de comprendre dans cette prochaine existence les choses sous forme de pensées, tandis que dans l'existence que j'ai décrite, elle avait saisi les choses davantage sous la forme des mots, si bien que de cette expérience verbale elles étaient passées à l'Imaginations aux visions.

Or, ces deux personnalités, liées si fortement par le karma, revinrent toutes deux au monde dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, où la substance spirituelle du christianisme prenait la forme d'un certain travail scientifique. J'ai mentionné ici autrefois que beaucoup des âmes qui ensuite, avec sincérité, sont venues à l'anthroposophie, ont vécu durant ces premiers siècles le christianisme, mais sous une forme beaucoup plus vivante que celle qu'il a revêtue plus tard. Et nous constatons alors un phénomène très singulier.

Nous voyons apparaître un homme qui, en ce qui concerne le karma, n'a rien à faire avec les deux personnalités dont je parle, avec leurs individualités ; mais qui maintenant, dans le contexte historique de l'époque, a à faire avec elles : une personnalité déterminante, qui donne le ton : Martianus Capella.

C'est lui qui écrit d'abord le livre déterminant, fondamental, sur les sept arts libéraux, qui jouèrent dans tout le champ de l'enseignement un grand rôle à travers tout le Moyen Age : grammaire, rhétorique, dialectique, arithmétique, géométrie, astronomie et musique, les sept arts libéraux qui par leur action commune donnaient ce que l'on appelait à l'époque la connaissance de la nature et du monde.

Le livre de Martianus Capella paraît tout d'abord un peu sec, prosaïque. Seulement, mes chers amis, il faut savoir que, notamment dans ces premiers temps du Moyen Age, de tels livres ont pourtant leur source dans les arrière-plans spirituels ; tout autant que les exposés ultérieurs issus de l'École de Chartres, qui ont aussi ce caractère prosaïque évoquant un catalogue. Et il faut considérer ce qui se trouve chez Martianus Capella sur les sept arts libéraux et sur la nature qui agit derrière eux, présentée d'une manière sèche, prosaïque, comme l'émanation de certaines contemplations instinctives de niveau supérieur. Car les sept arts libéraux étaient effectivement présentés, comme la nature elle-même – je l'ai déjà exposé dans ces conférences – comme étant des êtres. Et bien que des personnalités comme Martianus Capella et d'autres, qui rédigeaient ces textes, aient été sèches, elles étaient cependant tout à fait informées du fait que tout cela pouvait être contemplé, que la dialectique, la rhétorique sont des êtres vivants, des inspireurs du savoir faire humain et de l'action spirituelle des hommes. Et que la déesse Natura ait été représentée de façon tout à fait analogue à l'antique Proserpine, je l'ai déjà exposé ici.

Dans ce courant, dans ce que l'humanité devient ou est devenue à cette époque sous l'influence de ce qui résidait dans les sept arts libéraux et dans la conception de la nature qui les dominait, la personnalité féminine dont j'ai parlé – maintenant incarnée dans un homme, était présente ; mais animant cette incarnation masculine de telle sorte que dès le début, dans un corps d'homme et avec une intelligence d'homme, elle avait précisément tendance à ne pas développer les choses sous forme de pensées qui eussent constitué ses connaissances, mais à les déployer justement en contemplations de visionnaire.

On peut dire ceci : ce qui était autrefois contenu spirituel vivait sous une forme tout à fait concrète et vivante chez un petit nombre de ces personnalités dont on peut dire qu'elles étaient les élèves de Martianus Capella – au début du VI^e siècle de l'ère chrétienne, à la fin du V^e et au début du VI^e siècle de l'ère chrétienne. La personnalité maintenant incarnée dans un corps d'homme pouvait justement parler de son commerce avec les puissances inspiratrices : dialectique, rhétorique, etc. ; elle était toute pleine de la vision d'une activité efficace de l'esprit.

Elle se retrouva à nouveau avec l'autre personnalité, celle qui était un esprit masculin dans l'incarnation précédente, et qui était maintenant une individualité féminine dotée d'une grande intelligence. A nouveau – on peut se représenter comment cela était déterminé karmiquement, nous voyons là agir le karma – à nouveau eut lieu une collaboration intense, spirituelle, très vivante – on ne peut pas dire un échange d'idées, mais un échange de visions.

Chez cette personnalité qui avait été une femme dans les siècles pré-chrétiens, et qui était maintenant un homme, quelque chose d'étrange se développa : parce que ses visions étaient si vives, un savoir très net s'établit du rapport entre la faculté de visionnaire dont cette personnalité était dotée, et la nature féminine. Qu'on ne dise pas cependant que la faculté de visionnaire est en général liée à la personnalité féminine ; ici le caractère fondamental tout entier de la vie visionnaire avait son origine dans l'incarnation féminine antérieure. Et par là, d'innombrables secrets se révélèrent à cette personne : ils se rapportaient aux influences réciproques de la terre et de la lune, à d'innombrables secrets qui par exemple, ont trait à la reproduction. Cette personnalité désormais masculine développa une compétence extraordinaire dans ce domaine précisément.

Nous voyons les deux personnalités passer à nouveau par la porte de la mort et de la vie entre la mort et une nouvelle naissance, vivant dans le domaine suprasensible tandis que se prépare l'ère de l'âme de conscience, et vivre encore dans les mondes suprasensibles l'aube de cette ère. La personnalité tout d'abord décrite comme incarnation féminine, puis comme incarnation masculine, renaît incarnée dans un corps masculin. Un fait très intéressant, c'est que les deux reviennent encore au monde ensemble. Mais l'autre, celle qui, dans la seconde incarnation, avait été une femme, naît maintenant dans un corps masculin, si bien que les deux revêtent ensemble une incarnation masculine. Celle qui va nous intéresser particulièrement, qui dans le passé était une personnalité féminine, puis, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne une personnalité masculine – la première fois appartenant à une tribu juive, la seconde fois portant un sang très mêlé de par son origine physique cette personnalité tenait au XVI^e siècle en la personne de l'utopiste italien Thomas Campanella. Une personnalité vraiment singulière.

Regardons une fois bien exactement, pour autant que cela soit nécessaire à la compréhension du karma, la vie de Thomas Campanella. Il naît avec une réceptivité extrême vis-à-vis de son éducation chrétienne, si bien que de bonne heure, il se consacre à l'étude de la Somme de saint Thomas d'Aquin. Et dans les colorations intérieures qu'il avait acquises dans sa vie précédente de visionnaire, et qui, de plus en plus, se transformaient en la coloration contraire, l'amenant à connaître les choses par la voie de la pensée, il se plongea dans un élément d'activité pensante vigoureux, celui qu'on trouve dans la Somme de Thomas d'Aquin, l'étudia avec ardeur et au XVI^e siècle justement, fut Dominicain.

Il veut, avec rigueur, maintenir son activité pensante dans l'orientation qui reste celle de la pensée dans la Somme de Thomas d'Aquin, mais constamment, dans sa pensée, une certaine inquiétude intervient, causée par la vie spirituelle de visionnaire par atavisme qui l'avait habité autrefois.

C'est ainsi qu'étrangement, Campanella cherche un soutien et un point d'appui pour apporter un ordre interne dans ce qu'il a maîtrisé autrefois par le regard visionnaire qu'il portait sur le monde. Et tandis que d'une part il devient, dans un enthousiasme intérieur sans réserve, Dominicain, il fait justement au couvent de Cosenza – et c'est là ce qui est étrange – la connaissance d'un cabaliste juif très estimé et unit désormais l'étude de la cabalistique juive avec ce qui monte en lui, dû à son ancienne vie de visionnaire, et aussi avec ce qu'est devenu le thomisme au sein de l'ordre des Dominicains. Tout cela vit en lui dans une nostalgie visionnaire – pourrait-on dire – tout cela conflue en une nostalgie de visionnaire. Il voudrait faire quelque chose pour que cette vie spirituelle intérieure si lumineuse se manifeste à l'extérieur. Car dans son âme, constamment – on ne le trouve pas dans les biographies, cela pourtant se révèle à la contemplation spirituelle – quelque chose en lui dit : Oui, l'esprit est pourtant présent derrière toutes choses ; il faut donc aussi que soit présent dans la vie de l'homme l'esprit qui est dans l'univers !

Tout cela agit aussi sur la sphère de l'émotivité. Il vit en Italie du sud, et le pays est sous la botte des Espagnols. Il prend part à une conjuration en vue de libérer l'Italie du sud, est pour cette raison arrêté par les Espagnols et languit dans un cachot de 1599 à 1626 ; il mène donc une vie hors du monde, une vie qui en fait réduit à néant son existence terrestre pour 27 années.

Plaçons ces deux faits côte à côte : au moment de son incarcération, Thomas Campanella est tout au début de la trentaine. Il passe en prison les années qui suivent. Voilà l'un des faits.

Mais quelle sorte d'esprit est-il dans l'ensemble ? Quelle sorte de personnalité ? Il édifie l'idée de la Cité du Soleil. Une lueur venue de ses incarnations antérieures fait briller dans l'âme de ce Thomas Campanella toute la connaissance astrologique, toute la contemplation spirituelle du monde. Il imagine et décrit dans son livre sur la Cité du Soleil une utopie sociale : il croit qu'une organisation, une configuration sociale raisonnable peut rendre heureux tous les hommes. Ce qu'il décrit là, cette Cité du Soleil, cet Etat du Soleil, a en un certain sens la rigueur du couvent ; il y a là quelque chose qu'il a puisé à la vie de l'ordre. La manière dont il imagine l'organisme d'Etat a quelque chose de la rigueur conventuelle et d'autre part, de sa spiritualité d'autrefois, énormément de choses transparaissent. A la tête de cet Etat, qui doit être l'Etat idéal, doit se trouver le guide suprême, une sorte de métaphysicien supérieur qui doit trouver, en puisant à l'esprit, les lignes directrices selon lesquelles l'Etat sera organisé, administré. Il est assisté d'autres fonctionnaires, par exemple du premier ministre, lesquels doivent appliquer jusque dans les moindres détails toutes les règles que l'on observait encore à cette époque lorsqu'elles montaient dans l'âme sous forme de réminiscences d'anciennes contemplations terrestres.

Tout cela remontait en lui. Et il voulait savoir cet Etat du Soleil administré selon des principes astrologiques. Les constellations devaient être soigneusement observées. Les mariages conclus d'après ces constellations ; les conceptions devaient avoir lieu de façon à ce que les naissances coïncident avec des constellations déterminées que l'on calculait, si bien que la race humaine devait venir au monde avec son destin conformément aux constellations. Certes, l'homme du XIX^e et du XX^e siècles, le neurologue ou le psychiatre du XIX^e ou du XX^e siècle, s'il abordait un pareil ouvrage, dirait qu'il faut le ranger dans la bibliothèque d'une maison de fous. Nous verrons tout à l'heure que le psychiatre du XX^e siècle a même prononcé un jugement analogue dans une direction définie.

Mais représentez-vous les deux choses : voilà une personnalité qui a ces antécédents, ces conditions d'existence déterminées par les vies antérieures que je vous ai décrites. Il y a là quelqu'un qui veut pour

ainsi dire puiser à la force du soleil et des astres les lignes directrices de l'administration de l'Etat sur la terre, un homme qui veut introduire le soleil dans la vie terrestre, et qui se consume plus de vingt ans dans les ténèbres d'un cachot, ne pouvant jeter un regard vers la lumière du soleil que par d'étroits soupirails ; dans l'âme duquel se manifeste par des sentiments torturants toutes sortes de choses qui ont autrefois, dans des vies antérieures, pénétré dans cette âme. – Puis Thomas Campanella est libéré par le pape Urbain, part pour Paris, y devient un protégé de Richelieu, reçoit une pension et vit à Paris la dernière phase de son existence terrestre.

Voilà la chose singulière : ce rabbin juif avec lequel il a fait connaissance à Cosenza et grâce auquel sa pensée a reçu la coloration de la Cabale, si bien que beaucoup plus a vécu en lui, beaucoup plus de choses qu'il n'aurait pu se faire autrement, ce cabaliste juif est la réincarnation de l'homme de la première incarnation, et de la femme de la seconde incarnation que j'ai décrites.

Ainsi nous apparaît une collaboration, et lorsqu'à nouveau les deux passent par la porte de la mort Thomas Campanella et son ami, le rabbin juif – nous voyons se développer en l'individualité qui était en dernier lieu Thomas Campanella une étrange opposition contre ce qu'il a assimilé dans ses vies terrestres antérieures. Il ressent maintenant les choses de telle sorte qu'il se dit : Qu'est-ce que tout cela aurait pu devenir si je n'avais pas languì toutes ces années dans un cachot, dans les ténèbres où je ne pouvais voir la lumière du soleil que par des soupirails ! – Peu à peu, il en vient à rejeter, à ressentir de l'antipathie contre ce qui autrefois, avant l'ère chrétienne et dans les premiers siècles du christianisme, fut sa conception spirituelle. Et nous constatons ici ce fait étrange : tandis qu'approche l'époque de l'âme de conscience, une individualité continue à évoluer qui en fait ressent de l'inimitié contre ce qui était la spiritualité d'autrefois.

Voyez-vous, mes chers amis, il en fut en réalité ainsi pour beaucoup d'âmes. Dès avant leur vie terrestre, tandis qu'elles vivaient leur vie suprasensible à l'époque de l'âme de conscience, elles devinrent les ennemies de ce qu'elles avaient autrefois vécu en esprit ; car il est véritablement difficile d'introduire dans un corps terrestre actuel ce qui a été autrefois vécu spirituellement. Le corps terrestre actuel, l'éducation qu'on reçoit maintenant sur la terre, orientent l'homme vers le rationalisme et l'intellectualité.

Cette individualité qui, dans sa dernière incarnation, avait été Thomas Campanella, vit dans l'existence qui y fit suite l'unique possibilité de créer une compensation en s'incarnant relativement tôt. Mais cela ne put se faire facilement en raison des conditions qui se présentaient. Car d'une part cette personnalité, durant son séjour suprasensible, s'adapta avec une vigueur extrême à l'élément de la première phase de l'âme de conscience, au rationalisme et à l'intellectualisme. Et précisément quand elle parcourait à rebours le temps vécu en captivité, la conscience passée du visionnaire, la contemplation spirituelle s'imposaient à elle.

Sur l'âme de cette individualité pesait en quelque sorte la tendance à l'intelligence perspicace, elle repoussait le passé, et peu à peu cette aversion étrangement prit forme en elle d'une façon tout à fait individuelle. Une antipathie se développa contre cette incarnation féminine d'avant l'ère chrétienne, et en même temps une aversion contre les femmes elles-mêmes, aversion agissant dans les rapports personnels, individuels. Et telles que les choses se passent justement dans le karma, au lieu de rester théorique cette tendance prend une forme personnelle, devient tempérament personnel, sympathie ou antipathie – ici antipathie.

A cette personnalité fut donnée la possibilité de vivre encore une fois, dans un libre commerce avec le monde, la vie terrestre que dans sa dernière incarnation, celle de Campanella, elle avait passée en prison.

Je vous en prie, comprenez bien la chose. Maintenant, l'autre personnalité ne l'accompagne pas, car pour elle, les conditions ne sont pas réunies. Cette individualité qui avait traversé trois existences terrestres au cours desquelles l'autre lui avait toujours été un soutien et un guide, avait la possibilité de vivre sur la terre ce qui lui avait fait défaut du fait de sa captivité de vingt-sept années. Ce qu'elle n'avait pas connu dans l'obscurité de la prison s'offrait maintenant comme pouvant être vécu dans une nouvelle existence terrestre.

Quelle en fut la conséquence, après tout ce qui avait précédé, mes chers amis, quelle en fut la conséquence ? Représentez-vous la chose : Campanella fut enfermé en prison environ à l'âge de trente ans. Représentez-vous la maturité d'un homme de la Renaissance à cet âge. Représentez-vous ce qui a été manqué, mais aussi tout le reste : la spiritualité et le rationnel jetant leur éclat venu de l'extérieur. Partout alentour, la lumière, et seules les années de captivité dans les ténèbres. Tout rayonne entremêlé. La clairvoyance, la haine des femmes, née de ce que je vous ai décrit, mais aussi une intelligence très subtile, tout cela rayonne entremêlé. Tout cela interfère et s'entremêle, donnant comme résultat la maturité des années trente d'un homme de la Renaissance.

Environ l'avant-dernière décennie du XIX^e siècle, tout cela renaît dans le corps d'un enfant, tout ce qui, en fait, était destiné à vivre plus tard. Il tenait maintenant dans un corps d'homme. Ce n'est que la résurgence du temps de captivité : ainsi parle le karma dans ce cas. Rien d'étonnant à ce que le garçon mûrisse prématurément. Bien entendu, ce ne sont que les forces de croissance enfantine, mais en outre avec ce qui a été manqué durant la captivité, avec la maturité de la trentaine : mûri précocement ! C'est ainsi qu'agit le karma.

Un penchant étrange se manifeste dans cette « récupération » de la vie, dirais-je volontiers. Les anciennes visions astrologiques, les anciennes conceptions d'un spirituel présent dans toute la nature, qui étaient si grandioses chez cette individualité dans les premiers siècles chrétiens, surgissent de l'ombre. Sous une forme certes enfantine, mais si forte en lui qu'il éprouve une véritable antipathie contre les sciences de la nature sous le vêtement des mathématiques. Et lorsque dans les années 90 du siècle il entre au lycée classique, il apprend brillamment les langues et tout ce qui n'est ni science, ni mathématique. Mais ce qui est curieux pour celui qui est capable d'apprécier les enchaînements karmiques, ce qui dans la contemplation surprend et emplit vraiment de bonheur, c'est qu'en un tour de main, outre les langues modernes : le français, l'italien, il apprend l'espagnol rapidement pour introduire dans sa mentalité – si je puis me permettre cette expression – ce qui l'a autrefois soulevé contre la domination espagnole, pour en raviver le souvenir.

Voyez comme le karma agit, comment son action pénètre dans cette individualité ! Ce qui frappe, c'est que ce garçon apprend rapidement l'espagnol en dehors de l'école ; uniquement parce que, par hasard, le père le préfère – ce qui résulte à nouveau du karma – il apprend si jeune une langue si lointaine. Cela comporte une influence complète sur toute son attitude d'âme. Si bien que cette tonalité foncière de l'indignation contre les Espagnols durant son incarcération, resurgit dans son âme, que la langue espagnole reprend vie en lui et imprègne ses idées, ses pensées. Ce qui précisément lui fut le plus amer pendant sa captivité pénètre dans les régions inconscientes où règne justement le langage. C'est seulement à l'Université qu'il s'occupe un peu de sciences, parce que l'époque l'exige. Si l'on veut être un homme cultivé à notre époque, il faut s'y connaître un peu en sciences.

Il me faut maintenant vous dire qui il est, car je vais continuer à vous en parler : c'est le malheureux Otto Weininger. Après avoir comblé ses lacunes dans les disciplines à l'Université, il introduit tout ce qui bouillonne en lui, et qui bouillonne comme seule peut le provoquer une vie terrestre qui est le rappel d'une phase manquée de la vie précédente, – il l'introduit dans sa thèse de doctorat de philosophie, présentée à l'Université de Vienne, et dont il fait plus tard, après la soutenance, un gros livre : *Geschlecht und Charakter* (Sexe et caractère).

Dans ce livre bouillonne tout ce qui avait existé autrefois. On voit par éclairs briller l'utopisme de Campanella avec des conceptions très anciennes qui sont exprimées de façon merveilleuse. Qu'est-ce que la moralité, les bonnes mœurs ? Weininger répond en disant : la lumière apparaissant dans la nature est la manifestation extérieure de la moralité. Celui qui connaît la lumière connaît la moralité. C'est pourquoi la source de l'immoralité sur terre est à chercher dans la faune et la flore des profondeurs marines, qui vivent sans lumière. – On trouve chez lui de merveilleuses intuitions, par exemple celle-ci : Il faut regarder le chien et sa singulière physionomie. Que montre-t-il ? Qu'il lui manque quelque chose, qu'il a perdu quelque chose : il a perdu la liberté.

Et vous pouvez trouver effectivement chez ce Weininger un peu de clairvoyance mêlée à un rationalisme extrême : vous pouvez trouver aussi la haine à l'égard de ce qui lui est arrivé dans une incarnation précédente, qui se manifeste maintenant non pas vis-à-vis de ce qu'il savait, mais par la haine de son incarnation féminine, qui se déploie dans une misogynie allant jusqu'à l'enfantillage dans son livre *Geschlecht und Charakter* (Sexe et caractère). Tout cela vous montre combien de spiritualité peut être présente dans une âme, comment tant de choses se sont, dans le monde suprasensible, liguées contre l'époque de l'âme de conscience avec l'intellectualisme, mais comment cela ne peut se manifester à l'époque présente, et pourtant veut le faire, même si la vie qui est ainsi vécue n'est en quelque sorte que le rappel d'une période perdue de la vie passée.

D'étranges penchants apparaissent chez Weininger, à nouveau extrêmement significatifs pour celui qui est capable de saisir les enchaînements karmiques. Son biographe décrit que vers la fin de sa vie il avait pris l'habitude, étant dans un local sombre, de regarder à travers de tout petits trous qu'il avait pratiqués une surface éclairée, et que cela lui causait un plaisir particulier. Vous avez là à nouveau dans ces habitudes les plus intimes, les plus spontanées, le reflet de la vie passée dans un cachot.

Pensez maintenant quel rapport l'Italie du sud a avec cette vie. C'est là que s'est passé ce qui l'a conduit à nouveau vers cette existence terrestre.

Il me faut mentionner encore une petite chose qui est aussi extrêmement importante pour celui qui observe le karma. Naturellement, Weininger figurait aussi parmi les lecteurs de Nietzsche. Imaginez toute l'atmosphère dans laquelle vivait cette âme de Weininger quand il lisait Nietzsche : Au-delà du bien et du mal ! Comme une bombe, l'affirmation développée par Nietzsche : la vérité est une femme, vint frapper son âme. Et tout ce que je vous ai déjà décrit se colora entièrement de misogynie.

Il a maintenant vingt-deux, vingt-trois ans. Tout cela agit sur lui. D'étranges habitudes se développent dans son âme. Est-ce surprenant qu'une vie qui est le rappel d'une existence de prisonnier soit douloureusement impressionnée par le coucher du soleil, qui évoque les ténèbres naissantes ? C'est pour cela que Weininger ressent toujours les couchers de soleil comme quelque chose d'insupportable. Mais dans ce corps jeune, mes chers amis, il a la maturité de la trentaine. Certes, quand des êtres peu doués prennent de grands airs, sont vaniteux, ce n'est pas plaisant ; mais ici on comprend, en raison de tout son karma, qu'il se soit pris pour un être à part.

Il manifestait aussi les anomalies les plus diverses, parce que cette vie était le rappel d'une existence de captif. Dans ce cas, on n'a pas toujours un comportement normal, tout à fait ordinaire. Quand ces

anomalies sont d'origine karmique, on peut bien faire à un psychiatre ordinaire l'impression d'être épileptique. Cette impression, Weininger la donnait aussi. Mais cette épilepsie était le rappel d'une vie de prisonnier, c'étaient des gestes de défense qui dans une vie d'être libre n'avaient aucun sens, et qui étaient justement le rappel karmique de sa vie de prisonnier. Il n'était pas un épileptique ordinaire. Et ne nous étonnons pas qu'au début de la vingtaine, il se soit senti tout à coup poussé à faire un voyage en Italie en partant en toute hâte. Il écrit pendant ce voyage un merveilleux petit livre : *Über die letzten Dinge* (Des choses dernières), qui contient des descriptions d'une nature élémentaire, et qui nous semblent comme des caricatures de descriptions de l'Atlantide, tout à fait grandioses, mais naturellement, du point de vue du psychiatre, complètement folles.

Il faut pourtant considérer cela du point de vue du karma. Il part précipitamment en Italie et revient, passe quelque temps à proximité de Vienne, à Brunn am Gebirge. Revenu d'Italie, il rédige encore quelques pensées qui lui sont venues pendant ce voyage en Italie, des idées grandioses sur l'harmonie entre le moral et le naturel, loue la chambre où Beethoven est mort, y vit quelques jours et – il a maintenant vécu le temps de sa captivité d'autrefois – se tue d'un coup de feu. Le karma était accompli. Il se tue poussé par une impulsion intérieure, parce qu'il se représente qu'il deviendrait un être très mauvais s'il continuait à vivre. La possibilité de continuer à vivre ne lui était plus donnée parce que le karma était accompli.

Regardez, mes chers amis, les œuvres d'Otto Weininger de ce point de vue. Voyez toutes les entraves d'une âme transportée de façon si anormale de l'époque de la Renaissance dans le temps présent ; voyez les obstacles qu'elle rencontre dans la recherche du spirituel, malgré qu'au fond de son âme, dans son subconscient, elle possède tant de spirituel, et tirez-en cette conclusion : que d'obstacles à l'ère de Michaël empêchent que l'on satisfasse aux exigences de cette époque de Michaël !

Car naturellement, on aurait pu aussi penser, si l'âme de Weininger avait pu s'ouvrir à des conceptions spirituelles du monde, qu'elle aurait pu continuer d'évoluer, et n'aurait pas dû terminer par un suicide ce rappel de sa vie de prisonnier.

Mais il est important de suivre comment l'ancienne spiritualité se développe dans les âmes humaines jusqu'aux temps modernes, puis prend fin ; et il est bien important de voir, à propos de phénomènes aussi intéressants, comment il y est mis fin.

Je pense que l'on pouvait jeter un regard approfondi dans les enchaînements karmiques, dans la mesure où certains de ces enchaînements de la vie spirituelle du présent se trouvent éclairés par la présentation de ces quatre incarnations successives d'une individualité aussi extraordinairement intéressante, ces quatre incarnations qui englobent la vie du VI^e siècle avant le Mystère du Golgotha jusqu'à aujourd'hui. Nous avons là l'espace de temps dans le cadre duquel se situe tout ce que nous devons étudier si nous voulons comprendre la vie de notre époque.

Nous avons aujourd'hui étudié un cas qui nous enseigne tout ce qu'une âme peut subir à notre époque. Je préfère bien davantage décrire ces choses par les expériences concrètes de l'âme que par des considérations abstraites. Je vous ai donné tout d'abord cet épisode, et je terminerai ce cycle de conférences mardi soir par la dernière de ces conférences pour les membres.

DIXIÈME CONFÉRENCE
Dornach, le 23 septembre 1924

Par les considérations exposées dimanche dernier, vous aurez en tout cas vu ceci : tel qu'il est constitué corporellement et par l'éducation de l'époque présente, l'homme ne peut pas introduire facilement dans l'incarnation actuelle, même si elle se déroule de façon aussi étrange que celle dont j'ai parlé dimanche, le contenu spirituel qui veut y prendre place en raison de précédentes incarnations. Car nous vivons finalement à l'ère de l'âme de conscience, de cette phase d'évolution de l'âme durant laquelle se développe tout particulièrement l'intellect, qui règne aujourd'hui sur la totalité de la vie, même si souvent on en appelle à grands cris au sentiment, au cœur ; cette faculté de l'âme qui peut le mieux s'émanciper de la nature humaine élémentaire, de ce que l'être humain porte en lui, de sa nature psychique la plus profonde.

La conscience de cette émancipation de l'intellect affleure certes quand on parle de la froide intelligence, dans le champ de laquelle les humains révèlent leur égoïsme, leur absence d'intérêt, de compassion avec le reste de l'humanité, et souvent même vis-à-vis des proches. Par la « froide intelligence », on désigne la démarche intérieure qui n'a pas en vue les idéaux de l'âme, mais aboutit à des chemins de vie tracés en fonction de motifs utilitaires, etc.

Ainsi s'exprime le sentiment que l'intelligence, l'élément intellectuel, rationnel, s'émancipe de l'humain en l'homme. Et celui qui discerne à quel haut degré les âmes d'aujourd'hui sont intellectualisées, comprend aussi comment, dans chaque cas isolé, le karma doit introduire dans les âmes actuelles la haute spiritualité qui fut aussi vécue par ces âmes dans le passé.

Car songez à ce qui suit : prenons maintenant tout à fait en général – je vous ai exposé la dernière fois un exemple particulier – prenez maintenant en général une âme qui, dans les siècles avant le Mystère du Golgotha, ou après, a vécu de façon telle que le monde spirituel était pour elle une réalité évidente, que selon ses propres expériences elle pouvait parler du monde spirituel comme d'un monde aussi bien présent que le monde coloré, chaud ou froid, des sens.

Tout cela réside dans l'âme. Tout cela se trouve, entre la mort et une nouvelle naissance, ou au cours d'intervalles analogues répétés, en rapport avec les mondes spirituels des Hiérarchies supérieures. Bien des choses ont été élaborées dans cette âme.

Mais justement du fait d'autres enchaînements karmiques, dirons-nous, une telle âme doit s'incarner dans un corps entièrement adapté à l'intellectualisme, qui donc ne s'assimile, de la civilisation du présent, que les concepts courants, se rapportant en fait uniquement aux choses extérieures. La seule chose possible alors, c'est que se retire dans le subconscient, pour cette incarnation, le spirituel venu d'ailleurs, et qu'une telle personnalité révèle peut-être, dans l'intellect qu'elle développe, un certain idéalisme, une propension à toutes sortes d'idéaux de beauté, de bonté, de vérité, mais qu'elle ne parvient pas à élever au niveau de la conscience ordinaire tout ce qui réside en l'âme. De ces âmes, il en existe beaucoup aujourd'hui. Et pour celui qui est capable de regarder le monde de la bonne manière, avec des yeux formés à voir le spirituel, pour celui-là plus d'un visage contredit ce qui apparent chez l'homme qui le porte. Le visage dit. Il y a au fond de cette âme beaucoup de spiritualité. Mais dès que l'homme parle, il ne parle pas du tout de spiritualité. C'est pourquoi il n'est arrivé à aucun moment à un degré si élevé que les visages contredisent les paroles que l'être humain prononce, sinon précisément à l'époque actuelle.

Celui qui veut comprendre que la force, l'énergie et la persévérance, et un saint enthousiasme, sont nécessaires pour transformer en spiritualité ce qui convient finalement à l'époque d'aujourd'hui : l'intellectualisme, afin que les idées s'élèvent vers le monde spirituel, et qu'avec les idées on puisse trouver le chemin de l'esprit aussi bien qu'en descendant vers la nature, celui qui veut le comprendre, il faut qu'il soit au clair sur ceci : pour commencer, l'intellectualisme offre les obstacles les plus puissants que l'on puisse imaginer à la manifestation d'un spirituel résidant dans l'âme.

Et c'est seulement quand on est dans quelque mesure devenu attentif à cela qu'on trouve, en tant qu'anthroposophe, l'enthousiasme intérieur nécessaire à accueillir les idées de l'anthroposophie, qui sont bien obligées de compter avec l'intellectualisme de l'époque, qui doivent pour ainsi dire endosser le vêtement de l'intellectualisme contemporain. Mais un tel homme pourra aussi se pénétrer de ceci : muni des idées de l'anthroposophie qui ne se rapportent pas au monde des sens extérieur, il est choisi pour saisir ce à quoi ses idées se rapportent : le spirituel. Se plonger profondément dans les idées de l'anthroposophie reste cependant ce qui peut le plus sûrement élever l'homme d'aujourd'hui jusqu'à la spiritualité, si seulement il le veut.

Cette dernière phrase que je viens de prononcer, mes chers amis, on ne peut la formuler que peut-être depuis deux à trois décennies. Auparavant, ce n'était pas encore possible. Car avant, bien que la régence de Michaël ait commencé dès la fin des années soixante-dix, avant il en était ainsi que les idées proposées par l'époque à quelqu'un, même chez les idéalistes, étaient si intensément orientées vers le

seul monde des sens, qu'élever l'intellectualisme jusqu'à la spiritualité, dans les années 70,80,90, du siècle précédent, n'était possible que dans des cas exceptionnels.

Les conséquences de ce fait, je voudrais vous les montrer par un exemple. Je voudrais vous montrer qu'à cette époque où l'anthroposophie, vision du spirituel, doit trouver place, pour les raisons que j'ai précisément exposées au cours de ce cycle de conférences pour les membres, les choses sont telles, et si fortement, que ce spirituel qui monte du passé dans les âmes, se trouve refoulé et doit l'être. Oui, à la fin du siècle précédent, il fallut qu'il cède le pas à l'intellectualisme sans pouvoir se manifester de quelque façon que ce soit.

Comprenez bien ce que je veux dire. Supposons une personnalité vivant dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et qui aurait porté en elle une spiritualité intense provenant de ses incarnations antérieures : elle s'adapte à la culture de l'époque, qui est intellectuelle, intellectuelle d'un bout à l'autre. Mais dans la personnalité dont je parle, les effets de la spiritualité se font sentir encore si fortement que celle-ci veut se manifester, veut vraiment se manifester. Seulement l'intellectualisme ne le supporte pas. La personnalité reçoit une éducation intellectuelle, elle fait dans la société où elle se trouve, dans son métier, partout, l'expérience de l'intellectualisme ; ce qu'elle porte dans son âme ne peut trouver place dans cet intellectualisme. Ce serait une personnalité dont on peut dire : celle-là serait en vérité faite pour l'anthroposophie.

Mais elle ne peut pas devenir anthroposophe, justement parce que, si ce qui venait de la spiritualité de la précédente incarnation avait pu pénétrer dans l'intellect, ce serait devenu de l'anthroposophie. Cela ne peut pas devenir de l'anthroposophie, c'est arrêté, subit en quelque sorte un choc devant l'intellectualisme. Que peut faire cette personnalité, sinon, tout au plus, traiter l'intellectualisme partout comme une chose qu'elle ne veut pas aborder, afin que ce qui réside en son âme puisse se manifester dans une incarnation quelconque. Bien entendu, cela ne se manifestera pas parfaitement, parce que cela n'est pas adapté à l'époque. Ce sera même peut-être comme un balbutiement ; mais on observera sur cette personnalité que partout elle recule devant l'idée d'aller trop loin et d'être atteinte par l'intellectualisme de l'époque.

Je voudrais vous donner un exemple d'un tel cas. Je vous rappellerai tout d'abord une personnalité de l'antiquité souvent nommée ici, et en liaison avec les choses les plus diverses, Platon. Platon le philosophe du V^e et du IV^e siècles avant le Christ, vit en fait comme une âme qui anticipe sur beaucoup de choses que l'humanité élaborera par la pensée au cours de plusieurs siècles. Et j'ai déjà indiqué, en mentionnant les grands enseignements spirituels de l'Ecole de Chartres, que l'esprit du platonisme vivait depuis longtemps tandis que le christianisme évoluait, et que d'une certaine manière, il a trouvé son épanouissement précisément dans ces grandes doctrines de l'Ecole de Chartres, sous la forme qu'il pouvait justement prendre à cette époque.

Il faut être au clair là-dessus : l'esprit de Platon est tout d'abord tourné vers le monde des idées. Seulement, mes chers amis, il ne faut pas se représenter que chez lui, l'idée est cette monstrueuse abstraction qu'elle est aujourd'hui pour nous quand nous sommes au service de la conscience ordinaire. Pour Platon, l'idée était presque comme ce qu'étaient les divinités perses, les Amschaspands, génies actifs aux côtés d'Ahura Mazdao ; des génies agissants qui n'étaient accessibles que par la contemplation imaginative, voilà ce qu'étaient pour Platon les idées : des êtres.

Seulement il ne les décrivait déjà plus de façon aussi vivante qu'on l'avait fait dans le passé. Il les décrit comme étant les ombres des entités, pourrait-on dire. Et c'est ainsi que naissent les pensées abstraites : les idées sont de plus en plus des ombres pour les hommes. Mais au cours de sa vie, Platon approfondit les choses de façon telle que la presque totalité de la sagesse du passé, pourrait-on dire, se déverse dans son monde d'idées. Il suffit de prendre les dialogues plus tardifs : on y trouve de l'astrologie, de l'astronomie, de la cosmologie, une merveilleuse psychologie, ce qui relève de l'histoire des peuples, le tout baignant dans une sorte de spiritualité qui rend le spirituel plus subtil, en fait une idée, une ombre.

Tout cela vit en Platon, et ce qui vit surtout en lui, C'est cette conception : les idées sont les fondements de tout ce qui existe dans le monde des sens. Partout où porte notre regard dans le monde des sens, quel que soit l'objet que nous regardions, il est l'expression extérieure, la manifestation extérieure d'idées. En même temps, un autre élément pénètre dans la conception du monde de Platon, un élément bien connu par un mot banalisé, souvent mal compris et dont on a fait mauvais usage : le terme d'amour platonique. L'amour spiritualisé, qui a dépouillé le plus possible l'égoïsme souvent encore mêlé à l'amour, ce don spiritualisé au monde, à la vie, à l'homme, à Dieu, à l'idée, c'est cela qui est partout présent dans la conception platonicienne de la vie. C'est quelque chose qui à certaines époques recule à l'arrière-plan, mais qui ensuite brille toujours à nouveau. Car le platonisme est toujours à nouveau adopté, il forme çà et là à nouveau un appui grâce auquel les hommes s'élèvent : il constituait aussi justement la trame de ce qui fut enseigné à l'Ecole de Chartres.

Or, on a déjà souvent considéré Platon comme une sorte de précurseur du christianisme. Mais penser qu'il le fut, c'est mal comprendre le christianisme. Car le christianisme n'est pas une doctrine, il est un courant de vie qui a son origine dans le Mystère du Golgotha, et l'on ne peut parler d'un véritable christianisme que depuis le Mystère du Golgotha. Mais on peut dire qu'il y a eu des chrétiens dans ce sens : avant le Mystère du Golgotha, ils ont vénéré comme une entité solaire, ils ont vu dans l'être

salire celui en lequel, durant la vie terrestre de l'humanité, on reconnait le Christ. Si l'on veut parler dans ce sens de précurseurs du christianisme, il faut le dire de nombreux disciples des Mystères ; on peut donc le dire aussi de Platon. Il faut seulement comprendre correctement la chose.

J'ai déjà, il y a quelque temps, parlé ici d'un artiste qui grandit, à l'époque où Platon vivait encore, non pas précisément dans son école de philosophie, mais sous son influence – je l'ai déjà mentionné il y a plusieurs décennies – un artiste formé non pas à la philosophie platonicienne, mais bien à son esprit ; après avoir passé par d'autres incarnations, il est né à nouveau dans la personne de Goethe, après avoir karmiquement transformé dans la région de Jupiter ce qui lui venait de ses incarnations antérieures, et notamment du courant platonicien, et qui a pu devenir cette sagesse qui, chez Goethe justement, imprègne tout. Nous pouvons donc envisager l'existence d'un lien noble entre Platon et précisément – je dirai non pas son élève, mais son adepte ; car il n'est pas philosophe, comme je le disais, mais artiste à l'époque grecque. Le regard de Platon se posa encore sur lui et perçut ce qu'il y avait, chez ce jeune homme dont je parle, de si grandement prometteur.

En fait, il ne fut pas facile pour Platon de porter au long des temps qui suivirent, à travers le monde suprasensible, ce qui habitait son âme durant qu'il était Platon. Il eut de grandes difficultés. Car bien que ça et là le platonisme ait jeté sa lumière, lorsque Platon abaissait son regard sur le platonisme qui se développait en bas, il sentait souvent un terrible bouleversement dans sa vie de l'âme et de l'esprit dans le monde suprasensible.

Ce n'est pas que l'on doive pour cette raison condamner ou rejeter en le critiquant le platonisme qui continuait de vivre. Bien entendu, l'âme de Platon, pas à pas, continuait de transmettre aux époques successives ce qui vivait en elle. Mais Platon précisément, qui avait encore un lien avec tous les Mystères de l'antiquité, dont j'ai pu dire que sa théorie des idées avait une sorte de coloration perse, Platon justement eut beaucoup de mal, lorsqu'il eut franchi le délai un assez long délai en ce qui le concerne – qui devait aboutir à une nouvelle incarnation, eut donc en fait bien du mal à aborder la civilisation chrétienne, dans laquelle pourtant il devait prendre place.

On peut dire alors : bien que dans le sens que je viens d'indiquer on puisse dire de Platon qu'il fut un précurseur du christianisme, toute l'orientation de son âme était telle qu'il lui fut extrêmement difficile, lorsqu'il fut mûr pour descendre à nouveau sur la terre, de trouver un organisme, un corps dans lequel il puisse faire pénétrer ce qui venait du passé, en lui donnant une coloration, une nuance chrétienne. Et en outre, Platon était absolument un Grec, avec cette empreinte orientale qu'avaient les Grecs, mais non pas les Romains. En un certain sens, Platon était une âme qui élevait la philosophie au niveau de la haute poésie, et les dialogues de Platon sont l'œuvre d'un artiste.

L'âme y est partout, et partout aussi l'amour platonicien compris dans son sens vrai, et qui révèle aussi une origine orientale. Platon est Grec. La seule civilisation au sein de laquelle il peut s'incarner lorsqu'il est mûr pour la réincarnation, lorsque pour ainsi dire il est devenu trop vieux pour le monde suprasensible, cette civilisation est romaine et chrétienne. J'aimerais dire, si je puis parler familièrement : il faut qu'il y aille. Il faut aussi qu'il concentre toutes ses forces pour tenir en échec toutes les résistances. Car l'être de Platon se refuse à cet élément romain sec, terre à terre, au juridisme romain, en fait il rejette tout ce qui est romain.

En son être réside aussi une certaine difficulté à accepter le christianisme, précisément parce qu'en un certain sens Platon représente le sommet de la conception du monde pré-chrétienne, et qu'à certains signes extérieurs, on voit que l'être véritable de Platon ne pouvait pas s'adapter facilement au christianisme. Car ici, dans le monde sensible, qu'est-ce qui s'est inséré dans le christianisme ? Le néo-platonisme. Certes, il s'est formé, n'est-ce pas, une sorte de gnose platonicienne, etc, mais il n'y avait aucune possibilité pour la véritable nature de Platon de s'adapter au christianisme. Il fut donc difficile pour Platon de prendre place de quelque façon dans le monde en déployant toute l'activité qu'il portait en lui de par sa nature et dont il devait apporter à nouveau les fruits ; il lui fallut restreindre son activité.

Il s'incarna au X^e siècle dans la personne de la nonne Hroswitha, cette personnalité certes oubliée, mais grandiose, qui vécut au X^e siècle et a en fait adopté le christianisme dans un sens véritablement platonicien, qui au fond a introduit dans la nature de l'Europe du Centre énormément d'éléments du platonisme. Elle appartenait au couvent de Gandersheim dans le duché de Brunswick, et introduisit en Europe du Centre beaucoup d'éléments platoniciens. C'est ce qu'à l'époque, au fond, seule une femme pouvait faire. Si l'être de Platon n'était pas apparu sous la coloration féminine, il n'aurait pas pu accepter le christianisme à ce moment. Mais il fallait aussi accepter le romanisme, qui à l'époque était présent dans toute la culture, il fallait, dirais-je volontiers, l'accepter par contrainte. Nous voyons donc cette nonne devenir cette étrange personnalité qui écrit des drames latins dans le style de Térence, dans le style du poète romain Térence, des drames qui sont vraiment tout à fait remarquables.

Oui, voyez-vous, on aimerait dire ceci : il est presque terriblement facile de méconnaître Platon lorsqu'il s'approche. J'ai souvent rapporté comment Friedrich Hebbel avait esquissé le plan d'un drame – un plan qui n'existe que sous forme de notes – dans lequel il voulait traiter avec humour Platon réincarné, élève au lycée. C'est naturellement de l'imagination poétique ; Hebbel voulait représenter Platon réincarné au lycée, dans une classe où le professeur étudie les dialogues de Platon, et Platon réincarné récoltant les notes les plus mauvaises pour son interprétation des dialogues de Platon. Voilà ce que Hebbel avait noté comme sujet d'un drame. Mais il ne l'a pas écrit. C'est là pour ainsi dire un

presentiment de la facilité avec laquelle on peut mal comprendre Platon. Il peut très facilement être mal compris. C'est un trait, aimerais-je dire, qui m'a particulièrement intéressé lorsque je suivais du regard le courant platonicien ; car cette incompréhension est extrêmement instructive dans la recherche des voies justes permettant de suivre sur son chemin l'individualité de Platon.

Il est très intéressant qu'il se soit trouvé un philologue allemand pour apporter la preuve scientifique – je ne sais plus son nom, c'est quelque Schmidt ou Müller – la preuve irréfutable que la nonne Hroswitha n'a pas écrit un seul drame, que rien n'est d'elle, mais que c'est un quelconque conseiller de l'empereur Maximilien qui a monté toute la supercherie – ce qui est naturellement une absurdité. Mais l'incompréhension est justement attachée à la personnalité de Platon.

Nous voyons réellement dans cette individualité de la nonne Hroswitha vivant au X^e siècle une substance spirituelle platonicienne et chrétienne intense, unie à l'esprit germanique de l'Europe du Centre. En cette femme vit pour ainsi dire toute la culture de l'époque. C'est en réalité une femme étonnante. Et qui précisément participe aux développements suprasensibles dont je vous ai parlé : au passage des maîtres de Chartres dans le monde spirituel, à la descente de ceux qui sont aristotéliens, à la formation michaélique. Mais elle participe à tout cela d'une façon tout à fait étrange. On dirait volontiers qu'ici entrent en conflit l'esprit masculin de Platon et l'esprit féminin de la nonne Hroswitha, qui avaient recueilli tous les deux leurs fruits pour l'individualité spirituelle. Si l'une des incarnations avait été insignifiante, ce qui est le cas le plus souvent, ce conflit intérieur n'aurait pas eu lieu. Tandis qu'ici, chez cette individualité, cette querelle intérieure a duré en fait tout le temps.

Si bien que nous voyons cette individualité, lorsqu'elle est mûre pour le retour sur la terre, au XIX^e siècle, devenir ce que j'ai dépeint tout à l'heure par hypothèse : toute la spiritualité de Platon est refoulée, elle reflue devant l'intellectualisme du XIX^e siècle, elle ne veut pas se manifester. Et pour que ce soit plus facile, la même âme est habitée par les capacités féminines de la nonne Hroswitha. Si bien qu'à cette âme, en raison de tout ce qu'elle a reçu de son incarnation féminine, de cette incarnation féminine remarquable, rayonnante, il est aisé de repousser l'intellectualisme là où cela lui plaît.

C'est ainsi que renaît cette individualité au XIX^e siècle sur la terre ; elle s'adapte à l'intellectualité du XIX^e siècle, mais en fait ne laisse venir les choses à elle que de l'extérieur, et intérieurement éprouve un mouvement de recul ; en revanche le platonisme est au premier plan de sa conscience, sous une forme non intellectuelle, et partout où elle peut le faire, elle parle des idées qui vivent en toutes choses. Cette vie dans les idées devint pour cette personnalité quelque chose de tout à fait naturel. Mais le corps faisait toujours cette impression que la tête ne pouvait pas en fait, donner forme à tout ce platonisme qui voulait se manifester. D'autre part cette personnalité pouvait faire prendre vie avec beauté, avec splendeur, à tout ce qui se cache derrière l'amour platonique.

Mais allons plus loin. Dans sa jeunesse, cette personnalité avait comme rêvé que l'Europe du Centre, où elle avait en effet vécu quand elle était la nonne Hroswitha, ne devait pas être vraiment romaine ; elle se représentait cette Europe du Centre comme une nouvelle Hellade – et c'est là qu'affleure le platonisme – et le pays plus rude qui faisait face à l'Hellade, la Macédoine, elle se le représentait à l'est de l'Europe. C'étaient des rêves étranges qui l'habitaient, des rêves qui montraient que le monde moderne dans lequel elle-même vivait, elle voulait se le représenter comme la Grèce et la Macédoine. Constamment, cette personnalité ressentait le besoin, dans sa jeunesse précisément, de se représenter le monde moderne, l'Europe en gros, comme une Grèce et une Macédoine agrandies. Cela est très intéressant.

La personnalité dont je parle est Karl Julius Schröer. Il vous suffit, en utilisant ce que je viens de rassembler pour vous, de parcourir les œuvres de Karl Julius Schröer : dès le début, il parle en fait un langage platonicien. Et il se garde – c'était quelque chose de tout à fait étrange – il se garde, avec une prudence féminine, aimerais-je dire, de faire usage de l'intellectualisme là où il n'en a que faire.

Lorsqu'il parlait de Novalis, il disait toujours volontiers : Oui, Novalis, c'est justement un esprit que l'on ne peut pas comprendre avec l'intellectualisme moderne qui ne sait rien, sinon que deux et deux font quatre.

Karl Julius Schröer a écrit une histoire de la poésie allemande au XIX^e siècle. Regardez cela : partout où l'on peut aborder les choses par le sentiment avec le platonisme, elle est très bonne ; là où on a besoin de l'intellectualisme, tout à coup le texte tarit. Il n'a rien d'un professeur. Il parle aussi de Socrate, dont la nouvelle incarnation n'a absolument pas été remarquée dans le monde. Sur certains poètes dont les autres histoires littéraires ne parlent pas, il rédige de nombreuses pages ; sur d'autres, qui sont célèbres, il n'écrit parfois que quelques lignes*. (* Il doit manquer ici quelque chose dans le sténogramme. D'après les indications d'auditeurs, Rudolf Steiner cita ici comme réincarnation de Socrate Christian Cæser, pseudonyme de Tobias Gottfried Schröer (1791-1850), père de Karl Julius Schröer). Quand cette histoire de la littérature fut publiée, toutes les têtes littéraires ont levé les bras au ciel. Emil Kuh qui était à l'époque un bonhomme très célèbre, disait : cette histoire de la littérature n'a absolument pas été écrite par une tête, elle est sortie du poignet.

Karl Julius Schröer a aussi publié une édition du « Faust ». Un professeur de Graz, qui d'ailleurs était sinon bien gentil, en a écrit un si affreux compte rendu qu'il y a eu, je crois, dix duels entre étudiants de Graz, les uns pour, les autres contre Schröer. On le comprenait vraiment bien mal. La chose est allée si loin qu'une fois, cette absence d'estime pour la valeur de Schröer m'apparut de façon

singulière dans une compagnie à Weimar, où Erich Schmidt était une personnalité très considérée et dominait tout lorsqu'il se trouvait au milieu des autres. La conversation portait sur les princes et les princesses de la cour de Weimar : lesquels étaient intelligents, lesquels ne l'étaient pas, tel était le thème étudié. Et Erich Schmidt dit : Oui, la princesse Reuss – c'était une des filles de la grande duchesse de Weimar – n'est pas intelligente, car elle tient Schröer pour un grand homme. C'était là son motif.

Voyez-vous, suivez tout cela, jusqu'au merveilleux petit livre *Goethe und die Liebe* (Goethe et l'amour) : vous y trouverez vraiment ce que quelqu'un, sans intellectualisme, peut dire de l'amour platonique dans la vie quotidienne. Que dans ce petit livre style et tenue soient quelque chose d'exceptionnel, ceci m'apparut si bien, un jour que je parlais du livre avec la sœur de Schröer. Elle dit de son style « plein de douceur parce que mûri ». C'est ce qu'il est aussi. Voilà une belle expression : plein de douceur parce que mûri. Tout y est – on ne peut pas dire dans ce cas concentré, mais tout est si délicatement et noblement formé. La noblesse était particulièrement dans sa nature.

Et alors, cette spiritualité platonicienne avec ce refus de l'intellectualisme, une spiritualité platonicienne qui voulait pénétrer dans ce corps, faisait aussi une impression tout à fait particulière, une impression étrange. Quand on le regardait, on percevait très nettement ceci : cette âme n'est pas tout à fait présente dans le corps, Et quand il prit de l'âge, on pouvait voir que cette âme, parce qu'en fait elle ne voulait pas vraiment pénétrer dans le corps de l'époque, s'en retirait pas à pas. Ce furent tout d'abord les doigts qui enflèrent, puis l'âme se retira de plus en plus. Et Schröer termina sa vie dans la sénilité.

Quelques traits de lui, mais non pas toute l'individualité, ont passé dans le personnage de Capésius, le professeur Capésius, dans mes drames-mystères. On peut bien dire : Nous avons là un magnifique exemple du fait que les courants spirituels de l'antiquité ne peuvent être transportés dans le présent que sous certaines conditions. Et l'on dirait volontiers : En Schröer se manifestait le recul devant l'intellectualité. S'il avait pu atteindre à celle-ci et l'unir à la spiritualité de Platon, c'est l'anthroposophie qui serait apparue.

Nous voyons donc dans son karma comment son amour paternel, aimerais-je dire, pour l'adepte Goethe – amour né comme je vous l'ai dit, et Platon avait à l'époque pour celui-ci un amour paternel comment cet amour se transforme et comment Schröer devient un admirateur passionné de Goethe. C'est sous cette forme que cela réapparaît. La vénération de Schröer pour Goethe avait quelque chose d'extrêmement personnel.

Déjà âgé, il voulut écrire une biographie de Goethe. Il m'en parla avant que je quitte Vienne à la fin des années quatre-vingt. Puis il m'en parla dans ses lettres. Et jamais il ne parlait de cette biographie de Goethe qu'il voulait écrire, autrement qu'en disant : Goethe me rend toujours visite dans ma chambre. Ce qui était ainsi déterminé par le karma avait un caractère très personnel, comme je l'ai esquissé.

La biographie ne fut pas écrite, parce que Schröer tomba dans la sénilité. Mais on peut trouver pour l'allure générale de ses écrits une interprétation lumineuse quand on connaît les antécédents que je viens d'exposer.

Nous voyons donc qu'en ce Schröer en réalité tout à fait oublié, le goethéanisme a fait halte devant la porte de l'intellectualisme transformé en spiritualisme. Que pouvait-on en réalité faire d'autre, lorsqu'on est stimulé par Schröer, aimerais-je dire, que de prolonger le goethéanisme jusqu'à le conduire à l'anthroposophie ! En quelque sorte il ne vous reste rien d'autre à faire. C'est souvent que se dressait devant le regard de mon âme cette image pour moi émouvante : comment Schröer aborde Goethe avec l'ancienne spiritualité, en progressant jusqu'à l'intellectualisme, et comment Goethe doit être à son tour compris avec l'intellectualisme moderne élevé jusqu'au spirituel, afin qu'on le comprenne maintenant entièrement. Cette image ne m'apparaissait pas à moi-même avec une particulière facilité, car il se mêlait toujours Schröer ne pouvait pas être directement perçu – à l'effort de mon âme quelque chose d'une opposition contre Schröer.

Par exemple, alors que Schröer, à l'Institut Technique de Vienne, dirigeait des exercices d'art oratoire et d'exposés littéraires, j'ai une fois donné une interprétation passablement absurde de *Méphisto*, uniquement pour contredire Schröer, ce maître avec lequel, à l'époque, je n'étais pas encore intimement lié. Une certaine opposition se manifestait là. Mais, comme je le disais, que pouvait-on faire d'autre que de mettre fin à cette stagnation qui s'était produite, en conduisant réellement le goethéanisme vers l'anthroposophie ?

Vous voyez ainsi comment l'histoire du monde chemine en réalité. Ce cheminement est tel que l'on voit ceci : ce dont on dispose dans le présent surgit en trouvant des obstacles, des entraves, mais d'autre part aussi, il est bien préparé. Et en fait, si vous lisez cette magnifique description de la nature féminine qui a la forme d'un hymne, et que fait Karl Julius Schröer, si vous lisez son bel essai, écrit en annexe à son histoire de la littérature : *Die Deutsche Dichtung des XIX. Jahrhunderts* (La poésie allemande du XIX^e siècle) : *Goethe und die Frauen* (Goethe et les femmes) – si vous prenez tout cela, vous vous direz certes : là-dedans vit réellement quelque chose d'une sensibilité pour la valeur et la nature de la femme, qui est un écho de ce que la nonne Hroswitha a vécu de sa propre nature. Ces deux incarnations précédentes fusionnent si merveilleusement chez Schröer justement, que la déchirure vous apparaît certes tragique, émouvante. Mais d'autre part, avec Schröer prend place à la fin du XIX^e siècle un monde de faits spirituels qui éclaire extraordinairement ce qui peut répondre à la question : Comment

introduisons-nous de la spiritualité dans la vie de l'époque présente ? Voilà ce par quoi je voulais parachever ce cycle de conférences.

ALLOCUTION

*Dornach, le 28 septembre 1924
veille de la Saint-Michel*

Mes chers amis,

Il m'a été impossible de vous parler hier et avant-hier. Mais je ne voulais pas laisser passer l'ambiance solennelle de la Saint-Michel, dont le rayonnement emplira demain nos cœurs et nos âmes, sans vous avoir parlé, mes chers amis, ne serait-ce que brièvement.

Que je puisse le faire, ce n'est possible que grâce aux soins pleins de dévouement de notre amie la doctoresse Ita Wegman. J'espère donc être aujourd'hui à même de vous dire ce que j'aimerais vous communiquer à l'occasion de cette ambiance solennelle.

Au cours des derniers temps, mes chers amis, nous avons beaucoup parlé de l'afflux des forces michaéliques dans les événements historiques de l'humanité sur terre, dans les événements spirituels. Et ce sera sans doute l'une des plus belles conquêtes du travail anthroposophique, qui consiste à interpréter les signes du temps, que d'être un jour capables d'adjoindre aux fêtes de l'année une Fête de la Saint-Michel conçue comme il le faut. Mais cela ne sera possible que lorsque la puissance de la pensée michaélique, qui n'est aujourd'hui que ressentie, pressentie, se sera transmise à nombre d'âmes qui constitueront alors le centre humain à partir duquel se déploiera cette ambiance solennelle.

Présentement, ce que nous pouvons faire pour créer ce qu'on peut appeler les ambiances, les atmosphères de la Saint-Michel à l'époque de l'année où elle se place, c'est de nourrir en nous des pensées qui préparent ce qui sera pour l'humanité la Fête de la Saint-Michel de l'avenir. Or, ces pensées de préparation s'animent en nous tout particulièrement lorsque nous portons notre regard sur ce qui, nous l'avons vu, a agi à travers de longues périodes de temps en partie sur la terre, en partie dans les mondes suprasensibles, pour préparer ce qui, au cours de ce siècle, va pouvoir être accompli en vue de l'évolution de l'humanité par les âmes qui se sentent véritablement, dans la juste atmosphère, attirées vers le courant michaélique.

Et que vous, mes chers amis, apparteniez à ces âmes dans la mesure où vous vous sentez attirés sincèrement vers le mouvement anthroposophique, c'est ce que j'ai désiré vous rendre compréhensible au cours des dernières semaines, et notamment par les exposés où certaines choses ont été dites sur le karma de la Société anthroposophique.

Nous pouvons dégager encore – et nous allons le faire précisément aujourd'hui – quelque chose que présentent à notre âme des entités intimement liées, et qui le resteront, avec ce courant michaélique déjà décrit ; nous porterons donc le regard sur des entités qui frappent l'humanité dans une grande partie – au moins au cours de deux incarnations successives : entités qui ne nous apparaissent comme formant un tout, une unité, que si nous les reconnaissons à travers des incarnations qui se succèdent.

En portant notre regard spirituel vers le passé, nous voyons paraître, au sein de la tradition hébraïque, la nature de prophète d'Elie. Nous savons quelle importance, en vue de quel but, cette force indicatrice du prophète Elie a eu pour le peuple de l'Ancien Testament, et donc pour l'humanité dans son ensemble. Nous avons indiqué comment, aux points les plus importants de l'évolution humaine, l'entité qui habitait Elie est réapparue, et dans des conditions telles que l'initiation qu'elle devait recevoir pour l'évolution de l'humanité a pu lui être conférée par le Christ Jésus lui-même : cette entité est réapparue en Lazare saint Jean, qui est une seule et même personne, comme vous pouvez le lire dans Le christianisme et les Mystères.

Nous avons vu en outre que cette entité est réapparue dans la personne de ce peintre de renommée mondiale, de celui qui a pu faire planer avec une si grande force sa puissance d'artiste précisément sur le Mystère du Golgotha. Et nous avons vu comment ces impulsions profondément chrétiennes, telles l'essence du christianisme lui-même, qui vivaient dans les formes et les couleurs créées par Raphaël, ont réapparu dans le poète Novalis, comment s'est manifesté à nouveau dans ses paroles magnifiques ce que Raphaël avait offert aux âmes sous le vêtement des formes et des couleurs les plus belles. Nous avons là une succession de personnalités que l'idée de réincarnation fait apparaître comme un tout, comme une unité.

Nous savons, car j'ai souvent attiré votre attention sur ces choses, que l'homme, lorsqu'il a franchi le porche de la mort, pénètre dans les mondes stellaires, et que tout ce que nous appelons « étoile » d'un mot qui ne désigne que le physique, l'objet extérieur, n'est que le signe apparent des mondes spirituels qui là-haut abaissent leur regard vers nous, et sont partout à l'œuvre dans ce qui se passe au sein de l'évolution humaine. Nous savons que l'homme traverse les sphères de la Lune, de Mercure, de Vénus, du Soleil, de Mars, de Jupiter, de Saturne, pour ensuite revenir vers une existence terrestre lorsqu'il a élaboré son karma avec les entités qui habitent ces sphères, et avec les âmes humaines ayant, elles aussi, passé le Seuil.

Dans cette perspective, portons le regard sur Raphaël alors qu'il a franchi le porche de la mort et qu'avec son génie artistique déjà lumineux, déjà brillant de l'éclat des astres sur la terre, il a pénétré dans ces mondes stellaires, dans le champ de l'évolution spirituelle. Nous le voyons alors, mes chers amis, pénétrer dans la sphère de la Lune, entrer en rapport avec les esprits qui vivent dans cette sphère et qui sont les individualités spirituelles des anciens grands Instructeurs primordiaux de l'humanité, dont la sagesse inspirait encore profondément Raphaël alors qu'il était encore Elie.

Nous le voyons se joindre spirituellement à la communauté que forment ces entités et toutes les âmes avec lesquelles il a traversé les précédentes phases de la terre ; nous le voyons s'unir spirituellement à toute cette substance spirituelle qui seule a rendu possible l'existence de l'humanité, et un monde terrestre imprégné, imbibé du divin ; nous voyons ainsi Raphaël vraiment parmi les siens, uni à tous ceux dont la compagnie lui avait été chère pendant sa vie en tant qu'Elie parce que c'étaient ceux qui, aux origines de l'existence terrestre, avaient choisi le but à donner à cette incarnation.

Nous le voyons ensuite parcourir la sphère de Mercure, là où, avec les grands thérapeutes cosmiques, il a donné forme à tout ce qui le rendait capable de créations déjà si riches de santé, de formes et de lignes génératrices de santé. Tout ce qu'il a peint pour le réconfort, pour l'enthousiasme infini des hommes qui le comprenaient, tout ce qu'il a peint sur la toile ou même sur les murs, en images si rayonnantes de lumière, cela lui est apparu dans l'immense contexte cosmique dans lequel cela est visible lorsqu'on chemine parmi les entités de la sphère de Mercure.

Puis, celui qui avait nourri sur terre un tel amour pour l'art, qui s'adonnait entièrement à son amour pour la couleur et pour la ligne, fut ensuite transporté sur la sphère de Vénus, qui avec amour aussi l'a conduit vers l'existence solaire, cette vie vécue dans ses incarnations antérieures que nous connaissons, cette vie solaire grâce à laquelle, lorsqu'il était le prophète Elie, il a apporté à son peuple et par lui à l'humanité les grandes vérités dirigées vers un but.

Nous le voyons vivre dans la sphère du Soleil d'une vie intime, autrement qu'à l'époque où il fut sur terre le compagnon du Christ Jésus, et vivre l'expérience par laquelle il a passé lorsque, initié par le Christ, de Lazare il est devenu Jean. Nous voyons comment il voit rayonner dans le reflet cosmique du cœur humain, dans une lumineuse clarté, ce qu'il a su peindre dans une telle lumière pour les âmes qui croyaient en Jésus.

Nous le voyons ensuite dans la sphère de Jupiter, où la sagesse imprègne ce qui fait le fondement même de sa vie, où il saisit dans la sagesse ce que portaient des esprits comme Goethe – celui qui plus tard sera Goethe – en même temps que certains esprits égarés sur d'autres voies, mais qui ont pu quand même donner à la substance du monde, à la pensée du monde, la forme de la magie : comment il a reçu les fondements de son idéalisme magique en participant intérieurement à l'évolution de celui qui fut ensuite Eliphas Lévi. Nous le voyons aussi prendre part à tout ce qui vivait en Swedenborg.

Il est un fait étrange, mes chers amis, et profondément significatif : une personnalité très attachée à Raphaël : Herman Grimm, entreprit quatre fois d'écrire une vie de Raphaël. Mais tandis qu'il avait déjà très bien mené à terme une biographie de Michel-Ange, il ne parvint jamais à retracer la vie terrestre de Raphaël sous une forme qui le satisfasse. Ce qu'a pu faire Herman Grimm de la vie de Raphaël lui est toujours apparu comme imparfait.

C'est ainsi que parut son premier livre sur Raphaël, qui aurait dû être une biographie. Et qu'est-ce que c'est ? Une reproduction des vieilles anecdotes que Vasari rapporte sur Raphaël. Ce n'est pas une biographie, mais tout autre chose : une description de ce que Raphaël est devenu sur terre après sa mort par la vénération, par l'admiration, par la compréhension des humains. Herman Grimm raconte ce que les hommes ont pensé de Raphaël. Les Italiens, les Français, les Allemands – à travers les siècles. Il donne une biographie de l'idée de Raphaël telle qu'elle prit forme sur terre ici, après sa mort. Il accède à ce qui a subsisté de lui dans la mémoire des hommes, dans leur vénération, dans leur compréhension à son égard ; mais il ne trouve pas la possibilité de dépeindre la vie terrestre de l'artiste.

Après avoir fait une quadruple tentative, il dit ceci : Ce que l'on peut faire pour Raphaël personnellement, c'est en fait uniquement ceci : écrire comment d'un tableau on passe à un autre, comme s'ils avaient été peints par une entité suprasensible qui n'aurait jamais réellement touché terre, jamais réellement vécu sur terre. Les tableaux sont là, et on peut faire entièrement abstraction de Raphaël, qui les a peints, en décrivant leur succession, leur contenu intérieur.

Peu de temps avant sa mort, et ayant encore une fois parlé de Raphaël, Herman Grimm a fait encore une tentative pour prendre la plume, mais n'a en fait parlé que de ses tableaux, et non du personnage terrestre de Raphaël.

Cette personnalité terrestre, elle était entièrement imprégnée, elle n'était vraiment présente que par ce que Lazare-Jean avait donné à cette âme, mes chers amis, afin que cette substance se répande en couleurs et en formes créées pour les hommes.

C'est ainsi que vécut cet être, et en quelque sorte cette vie de Raphaël put être vécue encore une fois et pour une durée d'une trentaine d'années cette fois encore – en la personne de Novalis. Nous voyons Raphaël mourir jeune, et Novalis mourir jeune – cette entité issue d'Elie-Jean, se présentant au monde sous deux formes différentes, préparant ainsi en artiste, puis en poète, l'atmosphère michaélique, envoyé sur terre comme le messager du courant michaélique venant vers les hommes.

Les grands dons artistiques de Raphaël, nous les voyons réapparaître dans la poésie de Novalis, si émouvante, qui parle si profondément au cœur. Tout ce que des yeux humains purent voir grâce à Raphaël, des cœurs humains ont pu s'en imprégner sous la forme réapparue en Novalis.

Et quand nous considérons ce Novalis : comme se retrouve précisément en lui cette vie de Raphaël si intimement ressentie par Herman Grimm ! Sa fiancée meurt toute jeune, alors qu'il est, lui aussi, jeune encore. Quelle vie pourra-t-il désormais mener sur terre, maintenant qu'elle lui est enlevée ? Il l'exprime lui-même en disant, ma vie terrestre, ce sera de la suivre dans la mort. Il veut déjà passer dans le monde suprasensible, il veut déjà mener à nouveau la vie de Raphaël, ne pas toucher vraiment la terre, mais exprimer dans ses poèmes son idéalisme magique, en se refusant à être effleuré par la vie sur terre.

Lorsque nous laissons agir sur nous ce qu'il a mis dans ses Fragments, nous le voyons agir si profondément parce que tout ce que nous avons directement dans la réalité sensible, tout ce que les yeux sur terre peuvent voir et trouver beau, apparaît dans les poèmes de Novalis de par ce qui vit en son âme comme idéalisme magique, et dans un éclat poétique presque céleste. L'élément matériel le plus insignifiant, il sait l'envelopper d'un éclat spirituel par la force de son idéalisme magique, poétique.

Nous voyons ainsi en Novalis un brillant précurseur de ce courant michaélique qui doit, mes chers amis, vous conduire tous – ici-bas où vous vivez, et plus tard quand vous aurez franchi le porche de la mort. Vous retrouverez tous les êtres, et aussi celui dont j'ai parlé aujourd'hui, dans le monde spirituel, suprasensible ; vous les retrouverez tous, ceux avec lesquels vous devez préparer l'œuvre à accomplir à la fin de ce siècle, qui aidera l'humanité à franchir la grave crise dans laquelle elle se trouve aujourd'hui.

C'est seulement quand sera accomplie cette œuvre, cette puissante et intense pénétration par la force de Michaël, par la volonté michaélique – qui n'est rien d'autre que ce qui précède la volonté du Christ, la force du Christ, pour l'implanter sur terre comme il faut qu'elle le soit, c'est seulement si cette force michaélique peut vaincre vraiment le démoniaque, l'être-dragon que vous connaissez bien – si tous ceux que vous êtes, qui avez dans la lumière accueilli en vos cœurs la pensée michaélique et l'y avez gardée fidèlement et avec amour, si vous tentez de prendre l'atmosphère solennelle de cette Saint-Michel pour point de départ de tout ce qui peut, non seulement révéler dans toute sa force la pensée michaélique dans l'âme, mais aussi la rendre vivante dans toutes vos âmes – alors vous serez les fidèles serviteurs de cette pensée de Michaël, vous pourrez devenir les nobles auxiliaires de ce qui, par l'anthroposophie et dans le sens de œuvre michaélique, doit se manifester dans l'évolution terrestre.

Si en quatre fois douze êtres humains au moins, dans les temps qui viennent, la pensée de Michaël prend pleinement vie, en quatre fois douze hommes qui seront reconnus comme tels non pas par eux-mêmes, mais par la direction du Goethéanum à Dornach, si quatre fois douze êtres humains deviennent des guides conduisant vers l'atmosphère solennelle de la Saint-Michel, nous pourrons voir la lumière que répandront à l'avenir sur l'humanité le courant de Michaël, l'activité de Michaël.

J'ai voulu, mes chers amis, rassembler mes forces pour pouvoir vous dire au moins cela en ces brèves paroles. Mes forces ne me permettraient pas d'en dire davantage aujourd'hui. Mais que puissent parler à vos âmes ces paroles prononcées aujourd'hui ! Accueillez cette pensée de Michaël dans le sens de ce que peut éprouver un cœur fidèle à Michaël lorsqu'il apparaît, revêtu du vêtement rayonnant du soleil, indiquant et montrant tout d'abord ce qui doit arriver afin que ce vêtement de Michaël, ce vêtement de lumière devienne les paroles cosmiques qui sont les paroles du Christ, et qui peuvent transformer le Logos universel en le Logos humain.

Que vous soient donc adressées ces paroles aujourd'hui :

***O Rayonnants issus des puissances solaires,
Puissances de l'Esprit lumineuses, qui bénissez les mondes
Vous êtes destinées dans la pensée des dieux
A vêtir de rayons lumineux Michaël !***

***Lui, Messager du Christ, montre en vous
Le saint vouloir des mondes qui porte les hommes.
Vous, les radieux habitants de l'éther,
Vous portez aux humains la Parole du Christ.
Annonciateur du Christ, il apparaît ainsi
Aux âmes assoiffées dans une longue attente ;
Pour elles rayonne votre parole de lumière
A l'heure cosmique de l'Homme-Esprit.***

***Et vous, disciples de la connaissance,
Recueillez de Michaël le sage avertissement ;
Efficace en vos âmes aspirant aux hauteurs
Accueillez la Parole d'amour du Vouloir des mondes.***

**Remarques complémentaires
à propos du contenu de l'allocution
du 28 septembre 1924
(Dernière allocution)**

Il faut tenir compte du fait que Rudolf Steiner n'a pu mener à bonne fin l'exposé du 28 septembre 1924. Dans un article commémoratif, La veille de la Saint-Michel, Marie Steiner écrivait dans la Feuille pour les membres de la Société Anthroposophique, en septembre 1925 :

« Il ne mena pas la conférence aussi loin qu'il le voulait à l'origine. Il ne nous donna que la première partie du Mystère de Lazare ; à ce moment, il me dit, et écrivit aussi ultérieurement sur la couverture de la première rédaction : Ne pas communiquer jusqu'à ce que j'aie donné la seconde partie. – Avec instance, on lui a demandé ce texte et on l'a obtenu, comme bien des choses. – Maintenant, il ne nous donnera plus cette seconde partie. Il restera réservé à nos forces de connaissance de distinguer judicieusement entre les forces d'incarnation et les forces d'incorporation, et les croisements des lignes d'individualités. Il en termina avec ce qui traversait comme un fil rouge les révélations de sa sagesse : le Mystère de Novalis, Raphaël, Jean... Nous y avons toujours été ramenés à partir de différents aspects. Il nous a donné la veille de cette Saint-Michel le dernier, le plus difficile, parce que se croisant avec la ligne d'une autre individualité – puis il s'interrompt... »

Ce qui était esquissé là par Marie Steiner sous la forme d'une déclaration encore verbale fut confirmé par le Dr Ludwig Noll, qui était aux côtés d'Ita Wegman, médecin traitant de Rudolf Steiner :

Lors de la résurrection de Lazare, l'entité spirituelle de Jean-Baptiste, qui depuis sa mort avait adombré la troupe des apôtres, aurait pénétré en celui qui avait été Lazare jusqu'au niveau de l'âme de conscience, et d'en-bas l'entité de Lazare, si bien que les deux se pénétrèrent réciproquement. Après la résurrection de Lazare existe donc Johannes, « le disciple que le Seigneur aimait ». (Voir aussi dans L'Évangile de saint Marc la 6^e conférence, où Elie est décrit comme étant l'âme-groupe des apôtres.)

Selon la doctoresse M. Kirchner-Bockholt, Rudolf Steiner donna à la doctoresse Ita Wegman l'explication suivante : « A cette époque, Lazare ne pouvait mener son développement pleinement, à partir des forces terrestres, que jusqu'à l'âme de cœur et de raison ; le Mystère du Golgotha s'accomplit à la quatrième époque post-atlantéenne, au moment où cette âme de cœur et de raison fut développée. C'est pourquoi il devait recevoir d'une autre entité cosmique, à partir de l'âme de conscience, Manas, Bouddhi et Atma. Ainsi se tenait devant le Christ un être humain dont l'entité allait des profondeurs de la terre aux cimes du ciel les plus hautes, qui portait un corps physique parfait dans tous ses éléments, jusqu'aux éléments spirituels Manas, Bouddhi, Atma ; que tous les hommes ne pourront développer que dans un lointain avenir. » (Publié dans la Feuille pour les membres, Das Goethéanum, N° 48 du 1^{er} décembre 1963.)